790.

MŒURS ANGLAISES.

L'HERMITE DE LONDRES,

OU

OBSERVATIONS

SUR LES MŒURS ET USAGES DES ANGLAIS AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE.

T. III.

Les formalités prescrites ayant été remplies, les contrefacteurs seront poursuivis selon toute la rigueur des lois.

Cet ouvrage se trouve aussi à

Agen, chez Noubel.
Aix-la-Chapelle, Laruelle.
Angers, Fourrié-Mame.
Arras, Topino.
Bayonne, Bonzom.
Berlin, Schlesinger.
Besançon.. Deis, Girard.
Blois, Aucher-Eloi.
Bordeaux.. Mme Bergeret, Lawalle jeune, Melon, Coudert, Gassiot, Gayet.
Bourges, Gilles.
Breslau, Korn.
Brest..... Le Fournier-Desp. Egasse. Michel.
Bruxelles.. Lecharlier, Demat, Stapleaux, Lacrosse.
Caen, Mme Belin-Lebaron.
Calais, Leleux.
Cambrai, Giard.
Chartres, Hervé.
Clermont-Ferrand, Thibaud.
Dijon..... Lagier, Noellat, Tussa.
Dunkerque, Bronner-Beauwens.
Florence.. Piatti, Létendart-Delevoye.
Francfort, Brœnner.
Gand..... Dujardin, Houdin.
Genève.... Paschoud, Mangez-Cherbuliez.
Havre.... Duflo, Chapelle.
Lausanne, Fischer.
Leipsick, Grieshammer.
Liége.... Desoër, Collardin.
Lille, Vanackere.
Limoges, Bargéas.
Londres... Bossange, Dulau, Treuttel et Würtz.
Lorient.... Caris, Fauvel.
Lyon..... Bohaire, Faverio, Maire.
Manheim, Artaria et Fontaine.
Mans, Pesche.
Marseille.. Chardon, Maswert, Moissy, Camoin, Chaix.
Metz..... Devilly, Thiel.
Mons, Leroux.
Montpellier. Sevalle, Gabon fils.
Moscou, François Riss père et fils
Nancy, Vincenot.
Nantes, Busseuil.
Naples... Borel, Marotta et Vanspandoch.
Nimes, Melquiond.
Niort, Elies-Orillat.
Orléans, Huet-Perdoux.
Rennes.... Duchesne, Molliex.
Rouen.... Frère, Renault, Dumaine-Vallé.
Saint-Brieux, Lemonnier.
Saint-Malo, Rottier.
Saint-Pétersbourg C. Weyer, Saint-Florent.
Stockholm, Cumelin.
Strasbourg, Levrault.
Toulouse.. Vieusseux, Senac.
Turin.... Ch. Bocca, Pic.
Valenciennes, Lemaître.
Vienne, Shalbacher.
Warsovie, Klugsberg.
Ypres, Gambart-Dujardin.

Jane
Osborne

L'HERMITE
DE LONDRES,

OU

OBSERVATIONS
SUR LES MŒURS ET USAGES DES ANGLAIS AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE,

FAISANT SUITE
A LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES.

SECONDE ÉDITION,
ORNÉE DE GRAVURES ET DE VIGNETTES.

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.
BOIL., *Art poét.*

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE LA COLL. DES MŒURS FRANÇAISES,
RUE CHRISTINE, N° 5.
1821.

DA
683
H55
t.3

L'HERMITE DE LONDRES.

— N° LXI. —

JE COURS LES BOUTIQUES.

De fats, de freluquets, animaux domestiques,
Un essaim bourdonnant remplissait les boutique
« Etiez-vous, lui dit l'un, hier à l'Opéra ?
» — De la jeune beauté que chacun admira,
» Dit l'autre, savez-vous l'histoire scandaleuse ? »

SWIFT

« C'EST précisément vous que je désirais voir, s'écria lady Marie, en me voyant entrer dans son boudoir avec une jolie édition de Métastase qu'elle m'avait prié de lui procurer. Je vais courir les marchands ; je désire que vous m'accompagniez. Croyez bien que je ne prendrais pas indifféremment le premier venu pour cavalier. Les jeunes gens regardent comme une

corvée l'obligation de passer une matinée avec une femme, et les vieillards n'ont pas assez de patience pour aller avec elle de boutique en boutique, être témoin de ses petits caprices, et la voir demander le prix de cent choses, pour finir quelquefois par ne rien acheter. »

Je l'assurai que j'étais à son service ; car je n'avais pas oublié la promenade agréable que j'avais faite avec elle dans *Hyde-Park*, la rencontre que nous y avions faite de M. Milleflowers ; et je prenais assez d'intérêt à elle pour désirer de lui donner quelques avis, si le hasard amenait encore ce fat près de nous. La matinée était superbe, elle demanda sa voiture ; et nous allions partir quand l'équipage de lady Eléonore s'arrêta devant la porte. Lady Marie ne pouvait se faire céler, car elle était en ce moment appuyée sur son balcon.

Jamais je ne lui avais vu un air plus enchanteur. J'étais réellement fier d'avoir à l'accompagner, et je sentais le prix de la préférence qu'elle accordait à mon âge, à mon amitié, à mon expérience. Un jeune homme aurait perdu son cœur en cette occasion ; un vieillard ne pouvait s'empêcher de ressentir une douce cha-

leur en contemplant tant de charmes. L'amour, comme le vin, enflamme et enivre la jeunesse ; mais leur jouissance modérée ne fait que réchauffer et consoler la vieillesse.

Lady Eléonore entra. Elle s'aperçut que lady Marie allait sortir, et ne fit qu'une très-courte visite. Elle venait la prier de donner une place dans sa loge à l'Opéra à une jeune dame nouvellement arrivée de province, et solliciter quelques secours pour la veuve d'un officier qui se trouvait réduite à la plus cruelle indigence, et dont elle lui raconta les malheurs en peu de mots. Lady Marie lui accorda ses deux demandes sans hésiter; et quand elle lui offrit le tribut de sa générosité pour la veuve, je vis briller dans ses yeux une larme qui me parut un diamant, et le plus séduisant de tous ses charmes. « Elle est trop bonne, trop sensible pour devenir l'épouse d'un fat, pensai-je, Milleflowers me revenant toutours à la pensée. »

Pendant le peu de tems que resta lady Eléonore, je remarquai en elle une qualité bien rare parmi nos dames du grand monde, une véritable charité, revêtue des formes les plus nobles et les plus délicates ; cette charité qui juge

les autres avec indulgence, qui est aussi prompte à louer que lente à blâmer, qui garde le silence quand elle entend médire, et qui cherche tous les moyens d'excuser les fautes des autres. C'est presque la seule femme de ma connaissance qui possède un pareil trésor.

On prononça le nom de lady Rackrent, dont les extravagances ont causé la ruine. Elle plaignit l'embarras où cette dame se trouvait, parce qu'elle savait qu'elle avait un bon cœur, qu'on citait d'elle plusieurs traits de générosité, et qu'elle avait donné dans la dissipation par faiblesse et par défaut d'ordre, plutôt que par manque de principes. La conversation amena quelques mots sur le caractère impétueux de mistress Mirabel. Elle regretta qu'une si digne femme eût si peu d'empire sur elle-même; mais une mauvaise santé et des malheurs domestiques avaient aigri son caractère. Elle en souffrait tellement elle-même, qu'elle devait être un objet de compassion plutôt que de blâme. Le journal qui était sur la table contenait le détail de la manière dont lady Lightfoot venait d'abandonner son mari pour suivre un galant. Elle détourna la conversation, après avoir dit qu'elle

l'avait connue fort jeune, qu'elle avait alors un excellent cœur, les dispositions les plus heureuses, et qu'il lui était si pénible de ne pouvoir lui conserver son estime, qu'elle tâchait d'écarter son souvenir.

Quel contraste entre cette femme respectable et mistress Wonderful, et cette foule de commères des deux sexes, dont la médisance alimente l'oisiveté, et assaisonne la conversation! Leur souffle flétrit tout ce qu'il touche; tandis que lady Eléonore semble une rosée bienfaisante qui rafraîchit et vivifie tout ce qui ressent sa bénigne influence.

Dès qu'elle fut partie, nous montâmes en voiture.

« Repassons tout ce que j'ai à faire, dit lady Marie. Il faut que j'aille chez mon joaillier pour faire raccommoder ma croix de diamans; chez mon marchand de dentelles pour y acheter une garniture; chez Scribe pour y voir quelques nouveautés qu'il vient de recevoir de Paris, et chez Colburn pour y acheter la dernière suite des *Contes de mon hôte*. Il faut aussi que je passe chez ma marchande de modes pour qu'elle change quelque chose à une robe qu'elle

vient de me faire, et chez un pépiniériste dans *King's Road*, pour y acheter quelques arbrisseaux à fleurs, afin d'en orner mon salon pour le bal que je vais donner. » Nous calculâmes, chemin faisant, qu'elle dépenserait pour cette fête environ 200 livres sterling, et que la garniture de dentelle lui en coûterait 300 *.

Il n'est pas étonnant, pensai-je, que les femmes qui veulent suivre les modes fassent des dettes et se trouvent dans l'embarras; mais lady Marie jouit d'une fortune considérable qui lui permet de faire des dépenses qui causeraient la ruine de beaucoup d'autres. J'ai pourtant vu mistress Proud acheter une parure de 300 guinées, quoique son mari n'en ait que 1,500 pour

* L'élégance et la richesse des boutiques ont vraiment quelque chose de surprenant à Londres. Les marchandises sont rangées avec un ordre et une propreté qu'on ne remarque dans aucune autre ville du monde. Ces boutiques sont accolées l'une à l'autre sans intervalle, et quoique souvent les objets qui s'y trouvent soient d'un genre tout-à-fait opposé, l'œil n'est nullement frappé de cette disparate. La plupart des fenêtres de ces boutiques sont formées de grands panneaux de glace sans tain, luxe très-coûteux. Cependant cet usage n'est pas général.

tout revenu. Mais chacune de nos belles dames veut faire comme les autres. Vivant toutes dans le même cercle, il faut que toutes soient mises avec le même luxe, avec la même élégance. J'ai toujours peine à concevoir comment la moitié de nos femmes du grand ton peuvent payer les mémoires de leurs marchandes de modes, quoique plusieurs d'entre elles soient plus fertiles dans leurs *voies et moyens* que notre chancelier de l'échiquier.

On peut diviser en trois classes les personnes qui passent la matinée à courir les boutiques : par nécessité, quand on a besoin d'acheter quelque chose ; par curiosité, et pour suivre le torrent de la mode ; enfin, par désœuvrement, uniquement pour tuer le tems. Le nombre des femmes qui composent les deux dernières classes est le plus considérable de beaucoup ; celui qui a le malheur de les accompagner dans leurs excursions de boutique en boutique dans toute la partie occidentale de la ville *, doit s'armer

* Quartier habité par la noblesse et les gens du bon ton.

de patience pour faire de longues pauses, pour voir déployer une centaine d'objets différens, en entendre faire l'éloge et la critique, et les voir replacer dans les cartons ou sur les rayons du magasin.

Il faut aussi qu'il se résigne à dévorer l'ennui des sots discours des hommes demi-femmes, esclaves pétris d'une fatuité ridicule, qui vous débitent, dans un jargon emphatique, mille sottises sur la mode, le bon goût, les couleurs, les plis d'une robe, la coupe d'un chapeau; qui babillent comme des pies, trompent comme des juifs, et mentent comme des arracheurs de dents. Ces hommes-singes ne sont jamais embarrassés pour vous citer des noms respectables. « Telle duchesse a acheté une pièce de cette étoffe; telle comtesse a demandé un bonnet pareil à celui-ci; ces plumes sont ce qu'il y a de plus distingué, les dames à la mode n'en portent plus d'autres; ces fleurs artificielles sont mieux travaillées que toutes celles qu'on a vues jusqu'ici; le modèle de cette robe est arrivé de Paris il n'y a que quelques jours (elle est peut-être depuis trois mois dans le magasin, mais il faut s'en débarrasser,

et quelquefois aussi ils sont bien aise de la mettre à la mode, en déterminant une femme titrée à la porter). »

Enfin il faut encore se préparer à essuyer le dégoût de voir ces petits-maîtres de comptoir * employer toute leur rhétorique pour persuader à la jeunesse, à la folie, à l'inexpérience, de se mettre à la gêne ainsi que leurs pères ou leurs maris, pour acheter une foule de choses inutiles qui, au bout d'un certain tems, finissent par former un mémoire, d'une longueur effrayante, qui donne lieu à des querelles domestiques, qui fait naître la mésintelligence dans les familles, et qui conduit souvent à la ruine de la fortune ou de l'honneur.

Si la femme que vous accompagnez achette différentes choses dont vous voyez qu'elle n'a aucun besoin, vous ne pouvez vous empêcher

* Après la magnificence des boutiques, ce qu'il y a de plus curieux, c'est peut-être cet essaim de jeunes gens chargés de leur exploitation. Dès le matin, ils circulent dans les rues, habillés avec la plus grande recherche; et un étranger est loin de se douter que ces élégans par excellence sont des hommes chargés de la vente des marchandises dans les magasins de la capitale.

d'en éprouver du regret ; si elle examine tout un magasin de modes, qu'elle occupe une demi-douzaine de garçons ou de filles de boutique à déployer toutes leurs marchandises ; qu'elle critique tout, qu'elle ne trouve rien qui lui plaise, qu'elle change d'avis une douzaine de fois ; enfin qu'elle tourne les talons d'un air dédaigneux en disant : « Je réfléchirai, je reviendrai ; » vous rougissez pour elle ; vous regrettez le tems que vous avez perdu et celui qu'elle a fait perdre au marchand. Ne plaignez pourtant pas trop celui-ci, il sait bien se venger : il est accoutumé à recevoir de ces visites inutiles ; mais il arrive enfin une dame qui paie pour le tems qu'il a perdu avec les autres. Il emplit la voiture de la femme du nabab de tous les rebuts de sa boutique, dont il lui fait l'éloge comme étant le *nec plus ultrà* de l'élégance, et qui figureront en conséquence sur son mémoire. J'ai vu deux ouvrières de marchandes de modes qui, tandis qu'une de leurs compagnes portait dans l'équipage de lady Lavish une cargaison de futilités, se regardaient l'une l'autre d'un air qui semblait dire : « Notre maîtresse n'a-t-elle pas fait une bonne journée ? ne s'est-elle pas adroitement dé-

barrassée de marchandises qui n'étaient pas de défaite? »

Mais en accompagnant ainsi une belle dame de boutique en boutique, vous avez quelquefois à courir des dangers encore bien plus sérieux. Si elle témoigne avoir envie de quelque objet, la galanterie vous engage à lui en faire présent, et souvent même vous éprouvez le désir d'indemniser ainsi le marchand du tems qu'elle lui a fait perdre et de la peine qu'elle lui a donnée. Vous vous trouvez ainsi entraîné, sans y songer, à dépenser un argent dont vous avez peut-être besoin. Vous trouvez même des femmes qui vous font entendre assez clairement qu'un cadeau ne leur serait pas désagréable; d'autres qui, après avoir admiré long-tems un objet, le rendent au marchand d'un air de regret, secouent la tête en soupirant, et disent d'un ton de résignation qu'elles ne peuvent se permettre cette dépense en ce moment. Il faut bien alors qu'un cavalier galant la fasse pour elles.

Ces différens motifs pour courir les boutiques attirent la foule dans les magasins à la mode. Dans quelques-uns de ceux où j'allai avec lady Marie, il se trouvait autant de monde qu'à une

foire. Des groupes de dames parlaient avec une volubilité surprenante ; et ce n'était qu'avec peine qu'on pouvait se frayer un chemin à travers les belles et les merveilleux qui remplissaient les appartemens. Les escaliers étaient couverts de personnes qui montaient et qui descendaient ; et un bataillon de grands laquais armés de leurs longues cannes * étaient en faction à la porte de la boutique. Ces fainéans, qui composent le train de la noblesse et de l'opulence, emploieraient leur tems d'une manière plus utile en bêchant la terre, ou en servant dans la marine et dans les armées de leur patrie, au lieu de s'occuper à médire de leurs maîtres, et de manger le pain des pauvres. Ces troupes de porteurs de livrées, qui assiègent la porte des magasins, en écartent souvent, par leurs regards insolens, la femme modeste qui voudrait y entrer. Mais presque toutes les boutiques du quartier occidental de la ville sont montées sur un grand ton, et les marchands n'y calculent que sur les achats qu'y font le noble et le riche,

* Le laquais qui suit une femme dans la rue, ou qui monte derrière une voiture, porte toujours une grande canne.

Un autre aimant qui attire les gens à la mode dans ces entrepôts du luxe, c'est la probabilité d'y rencontrer quelques connaissances. Sans cette raison, on ne verrait pas tant de jeunes gens descendre de cheval ou de cabriolet à la porte d'une boutique renommée ; mais il s'agit de serrer la main d'une beauté célèbre par ses aventures, d'adresser un tendre coup d'œil à l'épouse fragile d'un autre, de glisser un billet doux bien parfumé dans la belle main de sa maîtresse, de demander à mylady si elle sera au bal dans la soirée, ou dans quel autre endroit il peut espérer de la trouver. Telle est la multitude de chevaux, de voitures et de laquais à la porte de quelques-unes de ces boutiques, qu'on croirait arriver à la cour un jour de lever.

Je n'eus pourtant à souffrir, dans ma tournée avec lady Marie, aucun des inconvéniens que je viens de détailler ; je remarquai seulement en elle un léger penchant à un peu d'extravagance ; dans les autres, de la jalousie cachée sous le voile de l'urbanité chez les femmes, et des témoignages d'admiration sans bornes de la part d'un essaim de papillons du beau monde,

qui dirigeaient leurs lorgnettes sur elle, qui cherchaient l'occasion de lui adresser quelques mots, et qui s'attroupaient autour de sa voiture quand je lui présentais la main pour y monter ou pour en descendre ; distinction dont j'avais tout lieu d'être fier, puisque je vis dans les yeux de bien des gens qu'ils enviaient le privilége que le tems m'avait accordé.

— N° LXII. —

LE REMÈDE VIOLENT.

Prodiga non sentit pereuntem fœmina censum ;
Ac, celut exhaustâ redivivus pullulet area
Nummus, et e pleno semper tollatur acervo,
Non unquàm reputat quanti sibi gaudia constent

JUVÉNAL.

Une femme prodigue se ruine sans le savoir : le plaisir commande, il faut obéir. Elle jouit sans compter, comme si son coffre-fort était inépuisable.

MISTRESS Courtly est une femme d'environ trente ans. Elle conserve des restes de beauté, et a les manières les plus séduisantes. Elle a reçu une éducation brillante, a toujours vécu dans le grand monde ; en un mot, c'est une femme du meilleur ton, polie, élégante, et accomplie en tous points. Elle se maria à seize ans, et devint veuve à vingt-quatre. Elle avait toujours vécu dans la splendeur avec son mari, dont la mort la mit en possession d'un domaine de 3,000 livres de rente (72,000 fr.) ; de sorte

que sa fortune et ses attraits lui attirèrent les hommages de tous ceux qui sont toujours prêts à fléchir le genou devant la richesse et la beauté.

Un pair sans fortune, un baronnet qui avait mangé la sienne, un calculateur écossais membre du parlement, quatre merveilleux mourant de faim, et trois officiers aux gardes, cadets de bonnes familles, brillaient au premier rang de ses adorateurs, sans parler d'un Irlandais coureur de fortune qui fut rejeté au premier mot, et d'un langoureux membre du haut clergé qui soupire encore pour la belle veuve, et qui a recours à tous les moyens que l'amour peut lui inspirer pour obtenir ses bonnes grâces. Le principal motif qui fit échouer toutes ces négociations amoureuses, c'est que mistress Courtly voulait conserver l'entière disposition de ses biens, dont elle eût perdu la moitié en se remariant; et tous ces Céladons, si passionnément épris, convoitaient sa bourse, au moins autant que sa personne.

Pendant ce tems, la belle veuve, qui, à la lumière, n'a perdu aucun de ses attraits, brille à la cour et dans toutes les sociétés, et y éclipse des beautés plus jeunes qu'elle. Personne ne se met avec plus d'élégance, ne montre plus de

goût dans ses équipages, dans ses chevaux, dans ses voitures, dans sa livrée, et ne donne des fêtes plus brillantes. Sa maison ressemble à un palais enchanté. De riches ameublemens, des porcelaines, des cristaux, des statues, des tableaux des meilleurs maîtres de toutes les écoles, des rideaux de satin pendant l'hiver, de mousseline brochée en or et en argent pendant l'été, donnent à ses appartemens un air de magnificence presque orientale; dans ses fêtes, des planchers bien peints *, une riche vaisselle d'argent, les plantes les plus rares, les mets les plus recherchés, une profusion de glaces, d'ananas et de vins les plus exquis, assurent à ses assemblées la supériorité sur toutes celles du plus grand ton.

C'est par de tels avantages que mistress Courtly est généralement fêtée, recherchée; tout en elle présente l'apparence du bonheur et de la

* Lorsqu'on donne un bal, on ne se contente pas d'ôter les tapis qui couvrent les planchers, on y fait peindre des guirlandes de fleurs, des chiffres, des devises, des armoiries, etc. Des artistes au dessus du médiocre ne dédaignent même pas ce travail.

prospérité, mais il ne faut pas juger des choses par l'écorce. J'étais camarade de collége de son mari, je l'ai connue elle-même dès le moment de son mariage, et je suis devenu l'ami de la maison. Je n'inspire pourtant de jalousie à personne ; l'âge et le caractère de l'Hermite de Londres le mettent à l'abri du danger de la faire naître. Me trouvant fréquemment dans sa société, j'avais remarqué qu'elle n'était pas aussi heureuse qu'elle le paraissait, et je la soupçonnais d'être une victime sacrifiée par la misère à l'éclat, par la pauvreté à l'opulence, par la détresse à la splendeur. Je savais que l'extérieur du luxe et de la richesse cache souvent le besoin des choses les plus nécessaires ; que l'hermine impériale et les paillettes d'or couvrent souvent un cœur brisé, un sein déchiré, qui ne renferment plus que la pénurie, le regret et le désespoir. J'acquis enfin la certitude que mes soupçons n'étaient que trop fondés.

Elle me fit prier un matin de passer chez elle ; jamais je n'oublierai cette entrevue. Ses yeux annonçaient qu'elle n'avait pas dormi ; on voyait battre violemment son pouls à travers sa peau

transparente ; ses mains étaient sèches et brûlantes, et son visage offrait le portrait fidèle du chagrin qui s'efforce de sourire. Son déjeuner était servi quand j'arrivai ; elle se leva pour me recevoir en affectant un air de gaîté, mais je reconnus facilement qu'il n'était point naturel. Ayant fait signe au domestique de se retirer : « Je suis charmée de vous voir, me dit-elle, je désire vous consulter sur un bal paré que j'ai intention de donner dans quelques jours. — On ne parle encore dans le beau monde, lui dis-je, que du dernier que vous avez donné. »

Elle poussa un profond soupir, et, mettant un doigt sur sa bouche, elle me parut un instant comme une belle statue du silence. « Je le sais, me dit-elle enfin, mais je l'ai payé bien cher ; et cependant il faut que je donne de semblables fêtes, que je soutienne le ton de ma maison. Je ne puis ni réformer un cheval, ni supprimer un domestique, ni changer la moindre chose à mon train de vie, ou à ma toilette. Mais après une telle soirée, les réflexions du matin sont comme un crêpe funèbre jeté sur les plaisirs de la nuit précédente ; elles rembrunissent la perspective, empoisonnent la jouissance, dé-

truisent tout espoir, et ne laissent envisager dans l'avenir que la ruine et le désespoir. »

Elle ne put retenir quelques larmes en parlant ainsi. En ce moment on frappa à la porte. Elle se précipita vers l'escalier, et cria d'une voix étouffée : « Je n'y suis pas ! » J'entendis plusieurs voix ; on semblait avoir de l'humeur ; elle respirait à peine. Enfin la porte se ferma, et elle parut se calmer.

« Voilà comme je passe toutes mes matinées, me dit-elle ; le bruit du marteau de la porte me fait tressaillir, et une voix étrangère m'alarme comme le lièvre timide qui entend aboyer le chien qui le poursuit. Je suis harcelée de lettres et de visites de mes créanciers, insultée par de vils misérables, et en butte aux murmures de mes domestiques que je ne puis payer. Mon homme d'affaires me fait des remontrances, mon intendant est mon maître, et les usuriers me dévorent. Par dessus tout, je suis en proie aux reproches de ma conscience, et cependant jamais je n'ai causé de tort à qui que ce soit. Qu'ai-je donc fait pour être si malheureuse ? Sans l'éther et l'opium, ajouta-t-elle en me montrant deux flacons qui étaient devant elle, je ne pourrais

exister. Je sais pourtant que leur secours est meurtrier, qu'il amène une vieillesse prématurée ; mais qu'y faire ?

» Oui, continua-t-elle, en en versant quelques gouttes dans un verre d'eau, je suis gouvernée par mes domestiques et par mes marchands ; je n'ai pas une volonté à moi. Ma couturière, ma marchande de modes, mes marchands de dentelles, de soieries, de nouveautés, ma femme de chambre, me font prendre tout ce que bon leur semble pour grossir leurs mémoires ; et quand il est question de les solder, il faut payer des intérêts, trouver des garanties, faire des présens, en un mot cela est sans fin.

» Que de femmes envient mon sort qui auraient compassion de moi, si elles le connaissaient mieux, si elles savaient tout ! J'ai été obligée de mettre en gage mon argenterie et mes bijoux ; ma cave est vide, et je ne sais à qui m'adresser pour obtenir du crédit, tant je suis connue chez tous les marchands du quartier à la mode. J'ai délégué les six mois à échoir de mon revenu, et cependant, aujourd'hui même, il faut que je donne à dîner à une douzaine de personnes du grand monde, dont les yeux

exercés s'apercevront à l'instant de ce qui me manque, et qui, après avoir pris leur part d'un bon repas, me tourneront en ridicule, et me déchireront sans pitié. Leur envoyer une carte pour leur annoncer que je suis indisposée, c'est un expédient trop usé ; d'ailleurs mes domestiques me trahiraient, et n'en deviendraient que plus insolens. Que faut-il donc que je fasse? — Quelle somme vous faudrait-il, lui demandai-je, pour vous tirer d'embarras aujourd'hui? — Voyons, dit la belle veuve : un dîner à deux guinées par tête, y compris le vin, pourrait être commandé chez un restaurateur, et cela suffirait, car j'attends un panier de fruits, et j'ai encore crédit chez le marchand de liqueurs. Mais ensuite il faudrait louer une vaisselle d'argent. » Enfin elle fit tous les calculs nécessaires, et je lui remis la somme dont elle avait besoin. Je dînai chez elle, le repas fut fort gai, et l'on se sépara fort tard. En me retirant, voyant au sommelier un air soucieux, je lui glissai une guinée dans la main *, ce qui

* Il est d'usage en Angleterre de donner quelque chose en sortant aux domestiques de la maison où l'on a dîné.

me valut de sa part de grands témoignages de respect pendant vingt-quatre heures.

Je retournai chez elle le lendemain matin. C'était encore l'heure critique, le moment des réflexions, des visites de créanciers. Je la trouvai encore plus abattue que la veille, parce qu'elle avait fait un nouveau pas vers sa ruine. Elle se décida à me faire la confidence entière de tous ses embarras : quand je connus l'étendue du mal, je lui en indiquai le remède, et elle eut assez de bon sens pour l'adopter, malgré la répugnance qu'elle montra d'abord à suivre mes avis.

Depuis six ans, elle avait dépensé plus de 6,000 livres par an, c'est-à-dire plus du double de son revenu. Pour faire face à une telle dépense, elle avait emprunté et payait, en intérêts seulement, 2,000 livres par an. Sa vaisselle d'argent et ses bijoux avaient été récemment mis en gage pour 2,000 livres ; elle devait 300 livres à son intendant, et 500 aux autres domestiques. Elle devait également à tous ses marchands ; quelques-uns la menaçaient ; chaque jour elle craignait de se voir traduite en justice, peut-être traînée en prison ; elle n'a-

vait plus aucun crédit, ne pouvait traiter qu'avec des usuriers qui la volaient, et qui lui faisaient payer cent pour cent sur tout ce qu'ils consentaient à lui fournir.

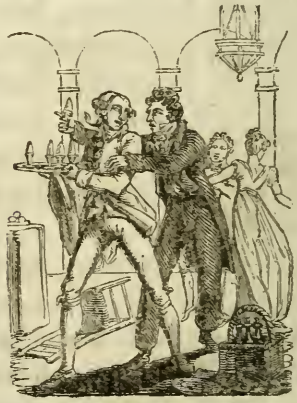
Je lui conseillai de vendre son mobilier, de confier ses affaires à des mains fidèles, de réformer considérablement son train de maison, de changer sa manière de vivre, de renoncer aux cercles brillans du grand monde, et de se retirer à la campagne. D'abord elle jeta les hauts cris à cette proposition. «La mort lui serait moins pénible qu'une telle honte. Comment quitter les sociétés dans lesquelles elle était habituée à vivre? Comment supporter l'idée de devenir la fable de toute la ville? Comment se résoudre à passer ses jours dans la solitude?» Je réussis pourtant, à force de raisonnemens, à la déterminer à aller passer cinq ans sur le continent, et à me laisser le soin d'arranger ses affaires. J'ai la satisfaction de pouvoir dire qu'elle est sur le point de revenir en Angleterre, libre et dégagée de toute espèce de dettes, et aussi riche qu'elle l'était à la mort de son mari.

Voici comment je la débarrassai de ses 24 mille livres de dettes. D'abord je restreignis sa

dépense à 500 livres par an, ne lui laissant qu'un domestique et une servante. Un honnête banquier avança la somme nécessaire, et fut chargé de recevoir ses revenus pendant cinq ans. Nous rejetâmes 4,000 livres de demandes usuraires, et nous réduisîmes de 2,000 les mémoires des marchands. La vente de l'argenterie et des bijoux produisit 2,000 livres en sus de la somme pour laquelle ces objets avaient été mis en gage. Les statues, les tableaux, le mobilier, dont on réserva pourtant une portion suffisante pour garnir une petite maison quand elle reviendrait en Angleterre, furent vendus 10,000 livres ; pour payer les autres 6,000 livres et les intérêts des sommes avancées par le banquier, on avait à toucher, pendant cinq ans, les 2,500 livres qui restaient sur ses revenus, après en avoir déduit les 500 livres qui lui étaient réservées.

Ces détails sont un peu secs, un peu financiers, je l'avoue ; mais comme ils ont sauvé une amie de sa ruine, comme ils peuvent être utiles à bien des gens du bon ton qui se trouvent dans le même cas, j'ai cru devoir à la société de les rendre publics. Différer de jour en jour à re-

médier au mal, s'abandonner aveuglément au torrent des plaisirs, ne pouvoir se résoudre à se sevrer des douceurs d'une vie à la mode, craindre le *qu'en dira-t-on?* manquer du courage nécessaire pour porter la cognée sur la racine du mal, voilà ce qui cause la ruine de mille et mille personnes. Une femme aimable mérite surtout la compassion quand elle se trouve dans cet état fâcheux. Puisse l'exemple de mistress Courtly n'être pas perdu!



— N° LXIII. —

TATTERSALL *.

—

Le mensonge impudent, la plus vile bassesse,
L'imposture, la fraude et la scélératesse,
Voilà ce que je trouve en mes plus chers amis.

MICKLE.

« Je voudrais qu'ils fussent tous à tous les.... — Où courez-vous donc si vite, mon cher lord ? dis-je à lord Eaglemont, qui sortait précipitamment du manége de Tattersall en prononçant ces paroles énergiques. — Ah ! c'est vous ? vous êtes un homme qui ne perdez jamais votre sang-froid, ajouta-t-il d'un ton aigre-doux ;

* *Tattersall* est le nom d'un célèbre amateur de chevaux, dont l'établissement est près de *Hyde-Parch*, et chez lequel se rassemblent tous les parieurs de Londres. Les personnes qui s'y rendent forment une espèce d'assemblée où se règlent les courses des différens comtés.

cependant, se laisser entraîner en dépit de sa raison! agir contre son jugement! perdre une somme considérable! c'en est assez, je crois, pour faire jurer de bon cœur. » En même tems il jetait les yeux sur un grand jeune homme maigre qui se trouvait près de lui. « Je suis fâché de vous voir si agité, Mylord, mais que vous est-il donc arrivé? — Qu'importe, mon cher monsieur? le regret n'est qu'une folie de plus; et quant à la pitié, j'en déteste jusqu'au nom. Il n'existe pas de véritable pitié : c'est le mépris qui prend ce déguisement. C'est la même chose que si vous tombez de cheval à la chasse. Un drôle passe près de vous, vous voit par terre : « Mon cher monsieur, vous dit-il, je suis fâché de vous voir ainsi. Êtes-vous blessé? puis-je vous être utile? » Et il pique des deux pour s'éloigner de vous plus vite. Un autre qui a vu votre chute accourt au grand galop, saute à bas de cheval, vous trouve un bras cassé et une côte enfoncée : n'importe, il part d'un grand éclat de rire en vous aidant à vous relever. « Ne m'en voulez pas, mon cher monsieur, vous dit-il, tel est mon caractère : ja-

mais je n'ai pu voir un accident sans en rire : mon domestique va vous aider. » Il court rejoindre un ami, dont il rirait de même si pareille chose lui arrivait, et répand partout le bruit que vous êtes un mauvais cavalier. Et vous appelez cela de la pitié ? c'est malice toute pure, c'est manque de charité. C'est comme le pharisien et le publicain (à ce que je crois, car j'ouvre rarement la Bible), comme ce misérable qui rend grâce à son étoile de ce qu'il n'est pas comme ce pauvre pécheur. — Je ne savais pas, Mylord, que vous connussiez si bien l'Ecriture-Sainte, lui dis-je en voyant qu'il prenait un air moins soucieux, à mesure que sa bile s'évaporait, et qu'il s'applaudissait d'avoir trouvé une citation si heureuse. » Il me prit alors la main, et me quitta en me disant : « Je vous remercie, mon cher monsieur ; mais pas de pitié, je vous en prie, je n'en veux point. On m'a escamoté mon argent, voilà tout ce dont il s'agit. Tom, donne-moi mon cheval. » Et au même instant il disparut.

Un moment de réflexion me fit penser que les observations de lord Eaglemont sur le cœur hu-

main n'étaient pas tout-à-fait déplacées. Combien de gens paraissent avoir pitié de nous dans nos infortunes, qui en triomphent au fond du cœur! Leur bouche semble nous plaindre; mais leur pitié n'est qu'une dérision, leur compassion un vain son qui ne signifie rien.

Je tournai alors les yeux sur le grand jeune homme maigre qui était rentré chez Tattersall, où je l'avais suivi. C'était un dandy, un dandy achevé; chacun sait ce qu'est un dandy, ainsi il est inutile que j'en fasse la description. Il comptait un paquet de billets de banque, qu'il entassait dans un petit portefeuille de maroquin rouge; et, grâce à la transparence du papier, je vis que c'étaient des billets de 50 et de 100 livres (1,200 et 2,400 fr.): il y en avait un assez grand nombre. Il avait la physionomie la plus ignoble que j'eusse jamais vue; il s'y mêlait en même tems une expression de ruse et de friponnerie*. Je le vis échanger un coup

* C'est dans cette maison que s'enrichissent fort souvent des individus qu'on désigne à Londres sous le nom de *jambes noires*, et qu'à Paris on nommerait tout

d'œil avec un vieux baronnet qui était dans la foule, et qui cherchait à faire monter le prix de quelques chevaux qu'on vendait en ce moment ; leurs regards malins semblaient dire : « Nous avons joliment *fait* le pauvre pair ! »

Comme je n'ai jamais rien entendu aux manœuvres dans lesquelles sont si habiles les membres du club des jockeys*, que je ne suis que spectateur de ce que font nos dandys et nos roués, je n'aurais jamais su de quoi avait à se plaindre lord Eaglemont, sans l'explication que

bonnement *escrocs*. Les grandes connaissances qu'ils ont de toutes les espèces de chevaux leur donnent un avantage qui favorise singulièrement leur industrie dans les paris. Ce jeu est une carrière immense de spéculation. Il n'est pas rare de voir de ces hommes, sortis de la classe la plus vile du peuple, amasser des fortunes considérables.

* Il existe à Londres une société connue sous le nom de *Jockey-Club*. Les personnes les plus distinguées en Angleterre, parmi les propriétaires riches et amateurs de chevaux, en font partie. Elle a eu dernièrement pour président un sous-secrétaire d'Etat. Ce club juge toutes les contestations qui s'élèvent dans les courses, dans l'achat des chevaux, etc., etc.

m'en donna Tom Maberly, ancien ami de collége, qui était chez Tattersall pour y vendre des chiens courans *, et que je vis rire aux éclats aux dépens du capitaine Lavender, jeune homme à peine sorti du collége d'Eton, qui tempêtait en se trouvant bridé, comme il le disait, de quatre chevaux qu'il n'avait jamais eu le dessein d'acheter, mais sur lesquels il s'était laissé persuader de mettre quelques enchères pour rendre service à un soi-disant ami, et qui venaient de lui être adjugés à un prix exorbitant. Tom (c'était sans doute encore là de la pitié) lui en offrait modestement la moitié de ce qu'ils lui coûtaient. « Sur mon ame, lui disait-il, je suis fâché de ce qui vous arrive, mais la chose est sans remède. On ne peut acquérir de l'expérience qu'à ses dépens; cependant si vous voulez continuer le jeu que vous avez commencé aujourd'hui, il faut vous tenir un peu plus sur vos gardes. »

* Il se fait pour les chiens courans le même trafic que pour les chevaux, et la même bonne foi préside aux marchés qu'on y passe.

Je vis que lord Eaglemont n'avait pas si grand tort dans la mauvaise opinion qu'il avait conçue des hommes. Mais il est tems que je donne à mes lecteurs un mot d'explication sur ces deux affaires.

Tom me dit que le grand jeune homme maigre, de concert avec un honnête ami, le vieux baronnet, avait pratiqué une manœuvre qu'on appelle, en termes techniques, *faire quelqu'un*. Le vieux baronnet avait proposé une gageure considérable sur une course de chevaux dans le manége. Le dandy avait réussi à persuader au lord de la tenir contre son propre jugement, en lui offrant d'être de moitié avec lui. Ils avaient perdu le pari, mais le vieux baronnet avait rendu à son ami ce que celui-ci avait perdu, et ils avaient ensuite partagé les dépouilles du pair.

« Est-il bien possible, m'écriai-je, que des gens reçus dans la bonne société se permettent de pareilles infamies? — Oh! sans doute, me répondit Tom, rien n'est plus commun. »

Quant au capitaine Lavender, voici ce qui lui était arrivé. Un monsieur Squander, en

trois hivers passés à Londres, avait trouvé le moyen de se débarrasser d'une belle fortune. Il était accablé de dettes, et il était fort douteux que la vente des biens qui lui restaient pût suffire à les acquitter. D'ailleurs, il devait commencer par payer de préférence ses dettes d'honneur, c'est-à-dire celles qu'il avait contractées au jeu, et envers des gens qui connaissaient l'art de fixer la fortune par l'adresse, laissant ensuite au laborieux ouvrier, au marchand industrieux, et aux domestiques qui l'avaient servi, le soin de se faire payer comme ils le pourraient. Dans cet état de choses, on lui conseilla de partir pour la France avant que l'orage eût éclaté sur sa tête, et de vendre les objets mobiliers dont il pouvait encore disposer, afin de se procurer les fonds nécessaires pour cette excursion. Il mit ses chevaux en vente chez Tattersall. Plusieurs amis lui promirent de se trouver à la vente, et de mettre quelques enchères pour la faire monter au plus haut prix possible. Le jeune Lavender était de ce nombre. Il enchérit sans discrétion. Un ami de Squander en fit autant de son côté, pour exciter d'autant

mieux le capitaine. Celui-ci continua à mettre des enchères sans aucune crainte, convaincu que si les chevaux lui restaient, la vente ne serait que fictive. Mais quand il s'entendit déclarer sérieusement adjudicataire, qu'il apprit qu'il fallait qu'il payât le prix de la vente, et que son faux ami était déjà parti pour le continent, il jeta feu et flammes; sa fureur ne peut se comparer qu'à l'indignation qu'il éprouvait de cette aventure.

— N° LXIV. —

COMMENT RESTER A LONDRES?

Mon terme échoit le jour de Saint-Martin,
Je partirai le lendemain matin.
SWIFT.

J'AI une cousine fort éloignée, nommée Bridget Joner, âgée d'environ cinquante ans. Sa mère lui donnait, dans son enfance, le nom de Biddy; ses connaissances ont conservé l'habitude de l'appeler ainsi, et je demande à mes lecteurs la permission de la leur présenter sous ce nom. Biddy avait une figure assez passable à vingt ans; à trente, elle commençait à se faner un peu; elle maigrit considérablement à quarante, et dès-lors parut avoir sa place marquée parmi les vieilles filles; enfin, à cinquante, c'est un véritable squelette.

Entre vingt et trente ans, elle refusa successivement un riche gentilhomme campagnard,

un pauvre ministre, un médecin habile, et un avocat ignorant, parce qu'elle avait résolu de n'épouser qu'un lord, un baronnet, ou un officier supérieur. Un colonel eut pour elle pendant quelque tems des attentions marquées; mais, comme le dit ma cousine, « il ne s'expliqua jamais clairement. »

Après trente ans, elle ne reçut plus aucune proposition de mariage; et maintenant elle affiche hautement la résolution de ne pas se marier. Elle est même devenue prude au point de ne jamais vouloir accepter le bras d'un cavalier, pas même le mien, quoique mon âge et mon air de gravité pussent, à ce qu'il semblerait, faire taire ses scrupules. Elle préfère marcher seule, droite comme la hallebarde d'un suisse, accompagnée d'un laquais qui la suit à la distance de trois pas.

Biddy avait été élevée à Londres, mais il y avait vingt-cinq ans qu'elle n'était venue dans cette ville quand je reçus d'elle un billet où elle m'annonçait qu'elle venait d'y arriver, et qu'elle avait pris un appartement dans *Bury-Street*, près de Saint-James, afin d'être en même tems dans mon voisinage et dans celui de la cour. Elle habitait le premier étage; le second était oc-

cupé par sir Olivier Oxigène, baronnet écossais, et grand spéculateur. La chimie était son étude favorite, et il espérait bien s'en faire un chemin à la fortune. Il disait qu'il s'était logé au second étage pour avoir l'avantage de respirer un air plus raréfié, par conséquent plus pur ; mais on croyait généralement que des raisons d'économie avaient influé sur sa détermination.

Miss Biddy n'était pas très-satisfaite de loger dans la même maison qu'un garçon ; mais elle crut pouvoir se fier à un bon verrou et à sa grande discrétion, ayant bien résolu de ne jamais lui inspirer assez de hardiesse pour lui faire une visite : de sorte que toutes leurs relations se bornèrent à une révérence quand par hasard ils se rencontraient sur l'escalier. Pauvre Biddy! le baronnet n'aurait pas sacrifié pour elle une des trois tasses de thé qu'il prenait chaque matin à son déjeuner, et il n'aurait pas donné de toutes les femmes de Londres une once de potasse ou de sodium. Cependant la fumée constante qu'occasionaient ses expériences de chimie, l'odeur de l'hydrogène, les explosions qui se faisaient quelquefois entendre, tout cela paraissait fort désagréable à ma cousine.

Enfin, un matin de très-bonne heure, du

muriate de potasse hyper-oxigéné, produisit une telle détonation, que sir Olivier en fut renversé, et toutes les vitres de son appartement brisées. Le maître de la maison crut que son locataire s'était tiré un coup de pistolet, et monta précipitamment l'escalier. Ma cousine, s'imaginant que la maison s'écroulait, et qu'elle allait être ensevelie sous ses ruines, sauta à bas de son lit avec encore plus de hâte. Le soin de veiller à notre conservation étant la première des lois de la nature, elle ouvrit la porte pour s'enfuir, sans réfléchir qu'elle n'avait sur elle qu'un vêtement bien léger, le plus indispensable de tous. En cet état, elle rencontra sur le palier, non-seulement le maître de la maison, mais encore son propre domestique qui était aussi accouru au bruit, et qui la rassurèrent sur la solidité de la maison. Mais s'être montrée ainsi à leurs yeux était une honte qu'elle ne put supporter. D'ailleurs, elle ne croyait pas sa vie en sûreté avec ce fou de calédonien ; de sorte qu'elle déménagea dès le lendemain, et donna congé le jour même au pauvre domestique, attendu qu'elle ne pouvait plus le voir sans rougir ; bien heureux qu'elle ne pût lui faire subir le sort d'Actéon.

Elle loua alors un appartement dans *Bond-Street*. Le propriétaire occupait l'étage souterrain et le second, ma cousine le premier, et un capitaine des gardes le rez-de-chaussée.

Les finances du capitaine n'étaient pas dans un état de grande prospérité. Il payait son loyer avec exactitude parce qu'il avait besoin d'un asile ; du reste, il devait à tout le monde, et il n'y avait pas de jour que quelque créancier ne vînt faire une scène à sa porte. « Je veux être payé, s'écriait un marchand de chevaux, un jour que j'allais voir ma cousine, je sais qu'il est chez lui ; je ne sortirai pas sans argent. » Mettez-le à la porte, cria le capitaine, sans se montrer. » Enfin il joua un jour à miss Biddy le tour suivant :

Deux officiers de police chargés de l'arrêter, mais qui ne le connaissaient point, parvinrent un matin à s'introduire dans son appartement. Le capitaine n'était encore qu'en robe de chambre. Ils lui demandèrent son nom en entrant ; cette question lui donnant à soupçonner la nature de l'affaire qui les amenait, il leur dit avec le plus grand sang-froid : « Je vois ce que vous cherchez, Messieurs, mais vous vous trompez.

Le capitaine loge au premier étage, et je ne crois pas qu'il soit encore levé, car il est revenu très-tard du bal masqué. »

L'amorce prit. Ils montèrent bien vite au premier; pendant ce tems le capitaine passa promptement une redingote, et n'attendit pas leur retour. Qu'on juge de l'effroi et de la consternation de la pauvre Biddy quand elle vit entrer dans sa chambre deux officiers de police qui voulaient l'arrêter, et qui lui soutenaient qu'elle était un capitaine déguisé. La scène devint presque tragique avant de s'être convaincus de leur méprise. Ils descendirent alors au rez-de-chaussée, dont ils trouvèrent la porte fermée. Après avoir parlementé pendant une demi-heure, le domestique du capitaine voulut bien la leur ouvrir, et les reçut en poussant de grands éclats de rire du tour que son maître leur avait joué.

Miss Biddy, pendant cette visite aussi désagréable qu'inattendue, s'était évanouie trois fois, comme elle me le raconta ensuite. « Être traitée ainsi, me dit-elle, c'est pour en mourir! Les monstres! me prendre pour un capitaine! Qu'ai-je donc jamais eu de masculin dans ma personne? »

On juge qu'elle changea sur-le-champ d'ap-

partement. Elle alla se loger dans *Baker-Street;* mais elle eut le malheur d'y remplacer une jeune beauté qui brillait par ses charmes plus que par la régularité de sa conduite. Biddy a des serins, et se plaît à cultiver quelques fleurs sur ses croisées ; et on sait qu'en général les rosiers, les geraniums et les oiseaux, passent pour une sorte d'invitation faite aux passans. Or, comme les deux passions dominantes de ma cousine sont la parure et la curiosité, on la voyait souvent en grande toilette, assise près de sa fenêtre, afin de voir tout ce qui se passait dans la rue, ce qui lui attirait souvent des visites qui occasionaient des scènes qui auraient paru plaisantes à un tiers, mais qui ne l'étaient nullement pour elle.

« Je vous demande pardon, Madame, lui dit un jour un jeune merveilleux en entrant chez elle, ce n'est pas à vous que j'ai affaire, mais vous avez sans doute une compagne, une locataire? — Non, Monsieur, dit-elle d'un ton sec, je demeure seule. — Je me suis donc trompé, reprit-il en faisant un éclat de rire ; sur mon ame, je vous ai prise pour une tout autre personne. — Pour qui? pour quoi? s'écria-t-elle en colère. — Sur ma foi, dit le merveilleux en

la lorgnant, pour une jeune et jolie femme; je vous demande pardon, c'est une méprise inconcevable! »

On conviendra que cela n'est pas supportable; aussi quitta-t-elle bientôt ce logement empesté pour en prendre un dans *Manchester-Street*. Mais elle n'y fut pas en repos plus de trois jours, et voici la nouvelle aventure qu'elle éprouva.

Ma cousine, dont je prie mes lecteurs de se rappeler que le nom de famille était Joner, demeurait au n° 40. Un accoucheur portant le même nom occupait le n° 46. Un soir qu'il rentrait chez lui, on lui remit une lettre portant cette adresse :

M. JONER, n° 46, *Manchester-Street*.
(EN TOUTE HATE.)

Malheureusement l'encre manquait à la plume qui avait tracé le chiffre 6, de sorte que l'accoucheur lut n° 40. La lettre M, dans sa précipitation, lui parut pouvoir être un abrégé de MISTRESS, et la lettre étant pliée très-serré, il ne songea pas à l'ouvrir, et ne la regarda que comme une invitation d'aller sur-le-champ porter les secours de sa profession au domicile indiqué. Qu'on juge de l'état où se trouva ma pauvre cou-

sine, en voyant, à dix heures du soir, un accoucheur venir lui offrir ses soins! Ce coup fut le plus pénible de tous.

« Comment rester à Londres? m'écrivit-elle le lendemain; ce n'est pas une ville où une femme modeste puisse demeurer, et l'on ne peut y passer une semaine sans risquer de perdre sa vie ou sa réputation. » En conséquence, elle renvoya son domestique, repartit pour la province, et prit son domicile dans une pension, afin que son honneur ne pût courir aucun danger : elle y vit toujours dans les mêmes principes de décence et de pureté.

— N° LXV. —

ÉCONOMIE SORDIDE.

Qui ne plaindrait le sort de tes pauvres chevaux
Dont le cuir desséché couvre à peine les os!
Tu dépenses pour eux plus de foncet que d'avoine.

ANONYME.

QUAND je vois des chevaux maigres et affamés attelés à un équipage, et un changement fréquent et régulier de domestiques dans la maison d'un grand; quand je vois jeter à la tête d'un infortuné la pétition qu'il présente à la porte d'un riche, et qu'elle ne s'ouvre jamais pour soulager l'indigence, je suis convaincu qu'une économie sordide, fille et esclave de l'orgueil, fait traiter ainsi les animaux et les hommes.

Lorsqu'une économie rigide est le résultat d'une honnête pauvreté qui ne veut pas excéder ses moyens, je la plains et je l'approuve; lors-

qu'elle a pour but quelque projet louable, comme de payer les dettes d'un père, de dégrever ses domaines d'hypothèques pour les transmettre libres de toutes charges à ses enfans; de pourvoir à l'établissement ou aux besoins de parens dans l'indigence, d'êtres à qui la nature a donné des droits sur nous, je l'honore et la respecte; et rien ne me paraît plus estimable que la conduite de ceux qui s'imposent des privations par de semblables motifs.

Mais combien de tels exemples sont rares! combien peu de gens consentent même à faire de pareils sacrifices pour payer les dettes qu'ils ont contractées eux-mêmes, surtout quand un titre, ou une place au parlement, les met à l'abri de la prison! Cependant on voit tous les jours des traits d'une économie resserrée, barbare, méprisable, qui n'a d'autre but que de nourrir l'orgueil, de dorer la misère, d'obtenir un respect passager qui ne dure que jusqu'à ce qu'on ait percé l'écorce des choses, ou, pour mieux dire, de s'assurer cette sorte d'égards, de considération, de déférence, que les petits esprits accordent à de beaux habits, à un riche mobilier, à des squelettes de chevaux

affamés, et à de brillantes livrées couvrant des domestiques qu'on fait jeûner, et dont on ne paie point les gages.

Ici nous voyons une vieille fille hautaine, qui traîne peut-être l'épithète d'*honorable* attachée à son nom, dont le revenu borné serait suffisant pour la faire vivre dans l'aisance avec une femme de chambre, et lui laisser encore le moyen de donner aux indigens les miettes tombées de sa table : mais elle veut donner un bal ou deux tous les hivers ; elle veut être suivie par un grand laquais ayant au moins six pieds ; et pour cela il faut que le domestique et la femme de chambre fassent carême tout le long de l'année, et que le pauvre soit chassé de sa porte sans pitié.

Là, c'est une veuve du bon ton à qui les dettes de son mari laissent à peine les moyens de vivre décemment dans un état aussi éloigné du luxe que de la misère. Mais il faut qu'elle tienne le même train de maison, qu'elle ait le même nombre de domestiques, de chevaux et d'équipages que du tems de son mari. Comment y parvient-elle ? En faisant jeûner ses pauvres chevaux, et en ne payant que de promesses sans

effet les malheureux domestiques qui dépensent à son service le peu d'épargnes qu'ils ont pu faire chez d'autres maîtres.

Miss Priscilla, dont le père était négociant, a une fortune qui lui permettrait de tenir bonne maison, de recevoir quelques amis, et de se livrer aux œuvres de charité. Mais quoique les charmes de miss Priscilla soient invisibles pour tout autre que pour elle, et qu'ils soient même déjà sur leur déclin, elle compte pourtant sur leur influence pour faire un bon mariage; et afin de les faire briller dans tout leur éclat, il faut les étaler au parc dans une superbe berline, avec un cocher et des domestiques couverts de livrées magnifiques. Pour en avoir le moyen, au lieu d'avoir une table décemment servie, et d'y inviter quelques amis, elle fait un dîner solitaire en mangeant une sandwich, et en buvant un verre de petite-bière. Jamais elle n'est visible pour de pauvres parens; elle réduit ses domestiques aux pommes de terre, ses chevaux à la paille hachée; et si elle leur accorde un peu d'avoine, le cocher a soin d'en convertir une bonne partie en gin et en rum pour son usage, se fiant au fouet qu'il sait manier, pour leur

donner les forces qui leur manquent. Les pauvres comblaient de bénédictions le père qui leur faisait du bien, et maudissent la fille qui les oublie et les repousse.

Les honneurs de la noblesse accordés à sir Robert en ont fait un tout autre homme. Auparavant, il offrait le portrait fidèle d'un honnête *John Bull*. Le luxe était banni de sa table, mais l'abondance y régnait, et l'hospitalité y trouvait toujours place : parens, amis, commis, garçons de boutique, domestiques, tous avaient à se louer de sa libéralité ; les pauvres mêmes n'étaient pas oubliés ; mais dès que le petit mot *sir* a été ajouté à son nom, de nouveaux besoins se sont fait sentir, et c'est aux dépens du nécessaire qu'il s'est procuré le superflu.

Quant à sa femme métamorphosée en mylady, depuis qu'elle a été présentée à la cour *Botolph-Lane* * lui est devenue insupportable ; l'église Saint-Paul blesse sa vue, et le son de ses cloches fait le tourment de ses oreilles, parce qu'il l'empêche de dormir le matin. Sa demeure

* Rue de la Cité, quartier habité par des marchands.

sent le sucre et le tabac, le thé et l'indigo, toutes denrées odieuses qui composent le commerce des deux Indes. Il lui faut à Londres un hôtel dans un des quartiers à la mode, une maison de campagne à Richmond ou à Wimbledon, des orangeries et des serres chaudes; il faut qu'elle change de parure chaque semaine, qu'elle passe toutes les soirées en ville, enfin qu'elle joue gros jeu; le tout afin d'aller de pair avec la haute noblesse.

Pour faire face à toutes ces dépenses, il a fallu supprimer la table où les pauvres et les amis venaient s'asseoir à volonté. On ne donne plus que quelques festins d'apparat, à l'instar des dîners ministériels, et l'on n'y invite que ceux dont la connaissance paraît devoir être utile. Les commis, tenus à une distance respectueuse, ont leur table à part, où préside la plus stricte économie. L'estomac des domestiques se creuse pour fournir aux fantaisies de mylady. Les cochers et les palefreniers mal nourris font jeûner les chevaux pour vivre à leurs dépens. Tout dans la maison est luxe ou misère, excès ou famine; tout est pompe au dehors, lésine au dedans.

Telle est aussi la rage pour la mode, que tout est immolé sur ses autels. Combien d'élégans portent sur eux toute leur fortune, et deviennent injustes envers tout ce qui les entoure pour occuper une place dans le beau monde! Une coquette dépensera en rouge, en parfums, en cosmétiques, en chiffons tirés à grands frais des pays étrangers, ce qui suffirait pour l'entretien raisonnable de toute une famille. Elle vit elle-même de privations, et force souvent sa femme de chambre à devenir, par besoin, infidèle ou libertine; tout cela afin de pouvoir entretenir les roses et les lis artificiels qui brillent sur ses joues.

Je connais une dame du comté d'Essex qui prit un tel goût pour la dissipation dans un voyage qu'elle fit à Londres, qu'elle abandonna dans sa province une vingtaine de parens et de parentes sans ressources, pour venir fixer son domicile dans la capitale. Elle vendit tous ses biens, et en plaça le prix à rente viagère, afin de doubler son revenu, qui se trouva encore insuffisant pour ses nouveaux besoins. Ce qui lui procurait tous les jours un dîner substantiel

pour elle et pour tous ceux qu'elle invitait à le partager, lui fournit des plumes et des dentelles françaises ; quatre servantes ont été réformées pour faire place à une femme de chambre élégante et à un grand laquais; la pension qu'elle payait à une pauvre cousine a été supprimée pour avoir une loge à l'Opéra ; le prix des vaches, des chèvres, des instrumens de culture et de jardinage qu'elle avait à sa campagne, a servi à acheter une parure de perles ; ses charrues et ses chevaux de labour ont été échangés pour un superbe vis-à-vis, et deux coursiers fringans dont les os commencent déjà à vouloir percer la peau ; ce qu'elle donnait aux pauvres sert à payer la musique d'un bal ; les fleurs qui décorent son salon privent ses domestiques de quelques onces de nourriture tous les jours, et elle a la bassesse de s'emparer de l'argent des cartes pour payer les domestiques qu'elle loue quand elle reçoit du monde, afin de tromper les yeux peu exercés, et de se donner plus d'importance en faisant croire qu'elle en a un grand nombre.

Cette honteuse parcimonie, cette misère do-

rée, révoltent toujours et partout l'œil de l'observateur. Un cœur étroit, un esprit resserré, en sont ordinairement la source, et l'envie qui parvient à les découvrir en assure ordinairement la punition. Le voile léger qui cache ces difformités morales n'est pas difficile à percer. Le mépris, la dérision, prennent souvent alors la place de l'admiration et de l'éloge. C'est ainsi que ceux qui cherchent à faire voler la poussière dans les yeux des autres, s'en trouvent souvent eux-mêmes aveuglés.

Je pourrais nommer ici une douairière qui n'accorde par jour à chacun de ses domestiques qu'un hareng saur ou un œuf, une demi-livre du pain le plus commun, et une pinte de la plus mauvaise petite bière qu'il soit possible de trouver à Londres. C'est par là qu'elle se procure le moyen d'avoir deux laquais, et de donner du vin de Madère à ses soupers, tandis que si elle se contentait d'avoir un seul domestique, et d'offrir à ses convives du vin de Porto et de Sherry, elle pourrait nourrir convenablement toute sa maison. Un soir que je soupais chez elle, l'estomac affamé du laquais qui était der-

rière sa chaise se mit à gronder. « Qu'est-ce donc que j'entends ? lui demanda-t-elle en se tournant vers lui, et en lui jetant un regard qui le pétrifia. — Ce n'est rien, Mylady, lui dit son voisin, c'est l'effet du vide. » Ce mot fit rire toute la compagnie.

— N° LXVI. —

FOLIES DE JEUNESSE.

J'ai sans doute reçu du ciel un génie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentillesses d'esprit, de ces galanteries ingénieuses, à qui le vulgaire donne le nom de fourberies; et je puis dire, sans vanité, qu'on n'a guère vu d'homme qui fût plus habile ouvrier de ressorts et d'intrigues. MOLIÈRE.

« Le vieux Turnpenny est-il levé? demandait un jeune écervelé, commis de mon banquier, qui après avoir passé la nuit dehors, rentrait au logis de très-bonne heure dans la matinée. — Non, monsieur Thomas, répondit Dolly, mais il ne peut tarder à descendre. — Hé bien! reprit Thomas, s'il descend avant que j'aie eu le tems de changer d'habit, dites-lui que je suis allé chez lord D*** pour l'informer qu'il a outre-passé son crédit sur nous, et pour lui faire entendre qu'il est tems de ré-

gler nos comptes. Et puis, ma chère Dolly... » Et il voulut l'embrasser. « Finissez donc, trompeur que vous êtes, dit Dolly en ne se défendant qu'à demi. — Hé bien! ma chère Dolly, vous avez reçu hier vos gages ; prêtez-moi une livre, afin que je puisse apaiser ma blanchisseuse qui me tourmente. » Elle la lui prêta.

Thomas est le troisième fils de la veuve d'un ministre, et j'avais cru faire un acte de charité en lui obtenant une place de commis chez mon banquier.

Il se hâta d'ôter un habit fait à la dernière mode, ses souliers à boucles, son épingle de diamans, ses bagues, la lorgnette attachée à son cou par une chaîne d'or ; cacha dans une armoire sa tabatière guillochée, avec la chaîne d'or de sa montre garnie d'une douzaine de breloques ; puis, ayant endossé un habit noir complet qui commençait à montrer la corde, et mis une plume derrière son oreille, il descendit dans le bureau. Malheureusement il n'avait pu se débarrasser aussi aisément de l'air de fatigue qui résultait d'une nuit entière passée au bal.

« Vous semblez aussi fatigué que si vous

aviez passé toute la nuit à travailler, dit le vieux Turnpenny en le voyant. — Il est vrai, Monsieur, répondit le jeune hypocrite, que je n'ai pas fermé l'œil un instant. J'ai calculé ce que nous fera perdre la faillite de la maison Vanderfunkenbuttle et compagnie, et j'ai réfléchi à toutes nos mauvaises créances. Je crois qu'il serait prudent, dit-il en soupirant, de faire arrêter le jeune marchand de vin. Il me semble qu'il va trop grand train; il a pris un cabriolet et une maîtresse, et il nous doit 200 livres. Je crains aussi que la nouvelle banque établie à L*** ne soit pas bien solide, et je ne voudrais pas escompter les nouvelles traites du baronnet irlandais. — Fort bien, Thomas, vous êtes un jeune homme qui avez de la conscience, et je vous donnerai à Notre-Dame un intérêt dans ma maison. — Je me flatte, Monsieur, que vous ne doutez pas que je ne prenne autant d'intérêt à vos affaires que si elles me concernaient personnellement. — Je le crois, Thomas, et tous les commis devraient en faire autant. D'ailleurs, 100 livres par an sont des appointemens très-raisonnables; mais quand je vous prendrai pour

associé, je vous donnerai un sixième de tous mes bénéfices. »

Thomas resta muet par excès de reconnaissance.

« Je ne puis avoir la même confiance dans mes autres commis, continua Turnpenny ; ce sont des drôles qui vous dépenseront cinq livres le dimanche.... (Thomas poussa un soupir qui pouvait passer pour un gémissement.) Oui, Thomas, cinq livres, et même dix, pour louer un cabriolet, dîner dans une taverne, payer des glaces à une dame, et... et que sais-je? — Affreux, dit Thomas. — Sans doute ; mais pour en revenir à nos affaires, prenez une sentence contre le marchand de vin et faites-la mettre à exécution ; arrêtez le crédit du baronnet, allez bride en main avec la banque de L***, et écrivez une circulaire à tous ceux qui nous doivent de l'argent. Vous pouvez avancer à l'officier aux gardes la somme qu'il a demandée, à dix pour cent, et ayez soin de faire un tour à la Bourse, pour voir comment se soutient le crédit de tous ceux avec qui nous faisons des affaires. — Je n'y manquerai pas, répondit Thomas. »

Or, il est bon de savoir que cet associé en perspective, ce jeune consciencieux, qui a un traitement de 100 livres par an, a dans un faubourg un cabriolet et un jockey, va tous les jours au spectacle à l'heure du demi-prix *, se permet d'entrer quelquefois au n° 66 *Saint-James-Street* **, et doit 300 livres à son tailleur. Il sait obtenir du crédit en répandant le bruit, d'un côté, qu'il va être associé à la maison de banque du vieux Turnpenny ; de l'autre, qu'il est sur le point d'épouser une riche héritière ; en faisant la cour à sa blanchisseuse, en don-

* Il est d'usage en Angleterre d'entrer au spectacle à demi-prix après la premiere pièce.

** Maison de jeu. Ces maisons sont expressément défendues à Londres ; cependant il en existe un assez grand nombre que l'on désigne communément sous le nom d'Enfer (*Hell.*) Elles sont presque toutes situées aux environs du palais Saint-James. Celui de ces tripots que l'on peut comparer au N° 113 à Paris, et où l'on joue *la rouge et la noire*, est rue *Pall-Mall*. En général, ces maisons ne sont très-fréquentées qu'après le spectacle. C'est vers minuit qu'une foule de jeunes gens viennent, au sortir des clubs, des théâtres ou des tavernes, perdre souvent des sommes énormes et quelquefois l'honneur.... On trouve dans ces maisons des soupers froids, des rafraichissemens, et d'excellens vins.

nant à entendre à Dolly qu'il l'épousera quelque jour, chaque fois qu'il lui emprunte de l'argent, ou qu'il la fait attendre jusqu'à cinq heures du matin pour rentrer au logis incognito. Quand le vieux banquier veut faire arrêter un débiteur, Thomas a soin de l'en prévenir à tems, et en reçoit une gratification pour prix de ce bon office. Il fait boire à ses marchands le vin de Turnpenny, attendu qu'il a les clefs de la cave, met le déficit sur le compte d'un chat qui a renversé les bouteilles, ou d'une brique qui les a cassées en se détachant du mur ; et, pour donner à ce conte une apparence de vérité, il a soin d'en briser quelques-unes après les avoir vidées.

Ces friponneries, et cent autres semblables, n'ont pas encore été découvertes ; mais les affaires des hommes sont, comme la mer, sujettes au flux et au reflux, et je crains fort que l'orage ne crève sur sa tête avant qu'il ait obtenu l'association qu'il espère, car ses créanciers commencent à faire du bruit ; le cocher, amoureux de Dolly, est jaloux de Thomas ; la blanchisseuse est jalouse de Dolly ; le jockey, à qui Thomas avait fait accroire qu'il était un héros de Waterloo vivant avec sa femme dans une

campagne voisine de Londres, a découvert son nom et son domicile, et est déjà venu lui demander le paiement de ses gages ; et le propriétaire de l'écurie qu'il loue le menace de faire vendre le cheval, s'il ne touche ses loyers très-incessamment. Le pot aux roses est donc près de se découvrir, et l'on verra nécessairement avant peu Thomas associé de Turnpenny, ou jeté dans une prison, ce qui me paraît le plus probable. Puissent ceux qui suivent la même route profiter de cet exemple !

—N° LXVII.—

LE COURAGE ET LES DETTES.

Debita jura, vicesque superbæ.
HORACE.

PERSONNE en Europe n'est plus brave que le colonel Alworthy. Plus d'une fois il a été mis à l'épreuve, et son courage sur le champ de bataille ne peut se comparer qu'à son sang-froid. Enfin, à la bravoure il joint cette générosité qui ennoblit le cœur. Que de compagnons d'armes il a servis de sa bourse, et rendus à la liberté ! Il a partagé sa fortune avec sa sœur qui n'y avait nul droit, et abandonné la pension accordée à ses blessures à deux veuves, l'une d'un soldat qui l'avait toujours servi avec fidélité dans toutes ses campagnes, l'autre d'un premier sergent qui fut emporté par un boulet de canon en le remplaçant à la tête de la compagnie dont alors il

était capitaine, et qu'il venait de quitter pour faire panser ses blessures. Toujours fidèle à son devoir, toujours dévoué au service de sa patrie, il partit avec son régiment pour les Indes-Occidentales, quoique sa mauvaise santé eût pu l'en dispenser, et en revint avec de nouvelles infirmités qui l'accompagneront jusqu'au tombeau.

Il est rare d'être doué d'un courage toujours égal, qui ne se démente dans aucune circonstance de la vie : telle est du moins l'opinion des Espagnols ; ils ne disent point : un tel *est* brave, mais *fut* brave tel jour. Je me trouvais chez lord Useless : la conversation tomba sur les différentes sortes de courage dans les divers caractères des hommes, et suivant les occasions où ils doivent en faire preuve. Par exemple, un soldat qui s'avancera gaîment au pas de charge vers la bouche d'un canon, un dragon qui chargera une colonne formée en bataillon carré, sans s'inquiéter des balles qui sifflent à leurs oreilles, ni des piques et des baïonnettes préparées pour les recevoir, frissonneront peut-être à l'idée d'un combat singulier, trembleront

devant un assassin n'ayant pour toute arme qu'un poignard, et hésiteront même à la chasse à franchir un fossé, une haie ou une barricade. Celui qui, par préjugé, par éducation, ou par habitude, est toujours prêt à accepter un duel, souvent ne passera pas à gué le plus petit ruisseau pour abréger sa route, si le devoir ne lui en fait la loi. Cependant le gentilhomme campagnard, le chasseur, le piqueur, le garde-chasse, franchissent des fossés, sautent par dessus des haies et de doubles barricades ; traversent des marais et des rivières ; affrontent des dangers de toute espèce, pour se livrer à un plaisir ou à une occupation dont ils ne recueillent aucune gloire ; et ils frémiraient s'il fallait marcher à l'ennemi en rase campagne. Le marin siffle et chante pendant la tempête, et près de lui le militaire qui a bravé tous les périls sur les champs de bataille pâlit de frayeur sur le vaisseau qui le porte.

Les opinions furent partagées sur le résultat de ces observations. Suivant l'un, le courage était l'effet de l'éducation ; suivant l'autre, c'était celui de l'habitude ; celui-ci en plaçait la

source dans l'honneur, celui-là dans l'ignorance du danger, un autre dans l'intérêt qui rend intrépide en certaines circonstances; mais tous convenaient que personne n'est courageux en tout et partout; « car, dit un de nos orateurs, le soldat n'oserait broncher, et le marin est dans l'impossibilité de fuir; l'un et l'autre sont braves par nécessité. L'honneur et la fortune de l'officier dépendent du courage qu'il montre sur le champ de bataille. Celui qui se bat en duel peut puiser le sien dans le désespoir, dans le vin, ou dans la confiance que lui inspire son adresse à manier l'épée ou le pistolet, adresse qui lui fait voir peu de danger pour lui et beaucoup pour son adversaire moins habile. Le cavalier se fie sur son expérience et sur un cheval bien dressé. Souvent aussi l'orgueil fait taire la crainte, et plus d'un duel a été occasioné par une légère blessure qu'un méprisable point d'honneur a faite à l'amour-propre, ou par une femme encore plus méprisable. »

« Mais, s'écria lord Useless, quel est l'homme qui serait toujours prêt à braver toute espèce de danger, uniquement pour prouver qu'il est inac-

cessible à toute espèce de crainte ? Quel est le cavalier qui monterait un cheval indompté, sans autre motif que de démontrer que rien ne peut l'effrayer ? »

« Quel est cet homme ? dit le capitaine O'Shaughnessy, enfant de la verte Erin *, c'est celui qui marcherait sur le pied d'un autre pour le plaisir de se mesurer avec lui. — Cet homme, dis-je, mériterait d'être enfermé à Saint-Luc. Ce serait le fléau de la société, un véritable fou. — Un fou ! reprit-il d'un ton animé : non, c'est un Irlandais. — Ou un Anglais, dit froidement le colonel. — Ou tout homme qui est *homme*, ajouta le capitaine. »

Il voulait dire, sans doute, qui n'a rien à perdre, rien à risquer ; de même que l'observation du colonel n'avait d'autre but que de ne pas laisser à l'Irlande la gloire exclusive du courage. Tout cela était assez clair pour n'avoir pas besoin de commentaire.

La bouteille avait fait souvent le tour de la table : la plupart des têtes étaient échauffées.

* C'est-à-dire Irlandais.

Un jeune fou, tout récemment échappé du collége, proposa de rester à table le reste de la nuit, et de donner une preuve de courage au point du jour, en descendant à cheval, au grand galop, une colline haute et assez escarpée qui était en face du château. Le capitaine appuya la proposition. Lord Useless demanda au colonel s'il serait de la partie; celui-ci accepta sans hésiter. Je cherchai à le dissuader d'un projet extravagant auquel je voyais qu'il n'avait accédé que par point d'honneur; mais il me dit qu'il ne pouvait reculer. Ils partirent au point du jour. Le colonel était à l'avant-garde. Son cheval trébucha dès les premiers pas, le cavalier renversé se cassa la clavicule, et ses amis qui le suivaient renoncèrent prudemment à l'entreprise.

« Voilà comme il a été toute sa vie, me dit un de ses compagnons d'armes : les fatigues, les difficultés, les dangers, ne sont rien pour lui; il brave tous les obstacles, tous les périls, et sa bravoure est à toute épreuve, comme sa générosité. » Je le notai sur mes tablettes comme un homme dont le courage était supérieur à tous les événemens de la vie.

Les devoirs de son état l'obligèrent à passer sur le continent, où il fit la guerre plusieurs années. Lorsque j'appris son retour à Londres, j'allai lui faire une visite du matin; mais que j'eus lieu d'être surpris du changement que je remarquai dans son caractère! Etant entré dans son appartement sans avoir été annoncé, je le vis tressaillir en entendant ouvrir la porte; il pâlit, fit quelques pas en arrière pour passer dans une autre chambre; c'était un lièvre surpris au gîte. Enfin il me reconnut, et s'avançant vers moi: « Pardon, me dit-il en balbutiant; mes nerfs sont devenus si délicats.... Vous m'avez surpris, car j'avais donné ordre de dire que j'étais sorti; mais je suis enchanté de vous voir. » Il fut distrait pendant tout le tems que dura ma visite, et tressaillait chaque fois qu'on frappait à la porte. Je ne restai que quelques instans, et le quittai ne sachant comment expliquer l'état inconcevable dans lequel je l'avais trouvé.

Peu de tems après, je le rencontrai dans le parc: nous revînmes ensemble par *Piccadily*. Comme nous entrions dans *Saint-James-Street*; je le vis tout à coup changer de figure; il parut

frappé d'une terreur panique, et me dit : « Pardon, mon cher ami, mais j'aperçois un drôle qu'il faut que j'évite. » Il partit au pas redoublé en prenant une rue de traverse qui conduisait à *Saint-James-Square*. Un gros homme, de l'air le plus commun, le suivait en haletant, mais je jugeai qu'il ne pourrait l'atteindre ; je les perdis de vue tous deux. J'eus la clef de ce mystère la semaine suivante, en apprenant que le pauvre colonel venait d'être arrêté pour dettes.

Qu'il est fâcheux de penser que ce brave officier soit ainsi le jouet de la fortune, et qu'une libéralité inconsidérée ait fini par lui faire contracter des dettes qui ont entaché son honneur, et même paralysé son courage! que celui qui avait affronté des batteries vomissant le feu et la mort n'ose faire face à un misérable tailleur ou à un coquin d'usurier! que l'homme qui a mis en fuite les ennemis de la patrie soit chassé comme un daim timide par un procureur, par un huissier, par un créancier sans pitié! Comment un homme doué d'une noble fierté peut-i contracter une dette! C'est se ravaler au dessous

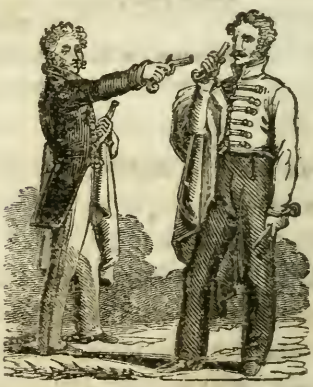
du dernier des boutiquiers. Et cependant combien ne voyons-nous pas de grands seigneurs s'abaisser devant un créancier trop pressant! Cet orgueil, qui naguère aurait dédaigné de laisser tomber un regard sur un honnête roturier, qui n'aurait pas honoré de sa familiarité un homme qui n'eût été revêtu d'aucun titre, qui aurait méconnu en société celui que ses vêtemens n'auraient pas classé parmi les esclaves de la mode, peu après ne rougit pas de s'humilier devant le marchand auquel il n'avait jamais parlé qu'avec insolence, de lui prendre la main, de le flatter, de solliciter son indulgence. Que de détours pour l'écarter de chez lui! Que de basses politesses, que de promesses mensongères, s'il parvient à y entrer!

D'une autre part, voyez le créancier changer de traits et de physionomie en vrai protée, en véritable caméléon, suivant la variation qu'il observe dans la fortune de son débiteur : c'est le baromètre qui fait monter ou baisser le mercure de son impatience. Dans l'origine, sa bassesse ne connaissait nulles bornes, il était l'humble esclave du luxe et de la richesse ; mais

quand il voit la fortune s'éclipser, adieu toutes les formules de politesse. Ce genou si souple se roidit, ce front si humble se charge d'orgueil, ce regard rampant devient menaçant. Ce n'est plus une voix suppliante et flatteuse qui dit : « Votre grâce me fait honneur ; les ordres de sa seigneurie seront ponctuellement exécutés ; je me recommande aux bonnes grâces du noble baronnet, je tâcherai de m'en rendre digne. » C'est d'un ton arrogant et décidé qu'il s'écrie : « Je ne puis attendre plus long-tems, Mylord, j'ai besoin de mon argent ; votre seigneurie m'a fait tant de promesses que je ne puis plus y compter. » Il va même jusqu'à la menace : « Je ne reviendrai plus, sir Georges, le montant de ma créance ne vaut pas les souliers que j'userais. J'aurai recours à d'autres moyens. Mylord n'est pas chez lui? Eh bien! prevenez-le que, si je n'ai pas mon argent dans la journée, j'obtiendrai demain une sentence contre lui. » Et le même homme faisait la semaine précédente dix révérences à son débiteur, quand il lui avait vendu pour 10 shillings de marchandises.

Pour peu qu'on attache de prix à son hon-

neur, à sa tranquillité, à son indépendance, à sa liberté, comment peut-on s'exposer à de pareilles humiliations ? Il faut que l'acheteur et le marchand jouissent chacun de ses droits ; l'acheteur de celui d'être respecté, le marchand de celui d'être payé.



— N° LXVIII. —

UNE DILIGENCE.

. . . . . *Honorem et gloriam*
Fortuna tribuit, sensum communem abstulit.
PHÆDRE.

La fortune, en lui accordant gloire et honneurs, lui a refusé le sens commun.

« C'EST un mauvais diable, dit un de mes compagnons de diligence à un autre voyageur qui était placé vis-à-vis de lui. » De qui parle-t-il? pensai-je en enterrant mon menton dans une ample cravate de soie, et en retranchant le haut de ma tête sous les larges bords d'un grand chapeau, et à l'abri des palissades du collet de ma redingote. Qui est ce mauvais diable? est-ce une tête couronnée, un homme d'Etat, un évêque, ou un inquisiteur? « Il rue comme l'enfer, continua-t-il, mais je lui ferai passer cette fantaisie. »

Je me trouvai alors au courant de la conversation, qui en était là quand je montai en voiture, et je vis qu'il s'agissait d'un cheval qui ruait. Le clair de lune me permit de voir celui qui parlait ainsi. C'était un de nos roués à la mode, dont la cravate lui serrait le cou, comme le collier de fer qui entoure celui d'un condamné au pilori, et qu'au collet de sa redingote on aurait pris pour un jockey. Un air de suffisance annonçait que cet individu se croyait pourtant le modèle des grâces et du bon ton.

« L'autre jour dans le parc, poursuivit-il, je l'ai rudement puni de ses caprices ; mais il était tellement couvert de sueur, que j'étais honteux de le monter, et je vis sourire Pierre Sham, homme de qualité, sur mon honneur, lorsque je passai près de lui. — Mais, à propos, avez-vous vendu votre cheval noir au ministre? » Son compagnon, mince comme la mèche d'une veilleuse, mais ne répandant pas autant de clarté, et tenant à la main un mouchoir parfumé qu'il approchait de son nez à chaque instant, répondit d'un ton languissant, et en traînant sur chaque syllabe : « Oh ! oui, le diable peut l'emporter. » Qui ? me demandai-je à moi-même, le cheval

noir, ou le ministre? Est-il ennemi du clergé ou de la cavalerie?» Du moins, il était bien évidemment ennemi de tous les principes de la politesse, car il avait le dos tourné à un vieillard son voisin, pour ne s'occuper que d'un vilain basset qu'il avait sur ses genoux, et dont l'odeur était insupportable pour tous ceux qui étaient dans la diligence, excepté pour lui et son ami, assis à côté d'une portière dont la glace était brisée. D'ailleurs, l'un avait toujours sous le nez un mouchoir de Barcelonne parfumé à l'excès, et l'autre prenait chaque instant une prise de macouba, dont il répandait la moitié sur la robe d'une jeune et jolie femme assise à côté de lui. « Je crains, me dit-elle d'un air aussi agréable que poli, que cette glace ouverte ne vous incommode. — Au contraire, lui répondis-je, et à moins qu'elle ne vous gêne... — Non, non, s'écria le roué son voisin, chacun aime l'air libre. » Mais non pas vos airs libres, pensai-je, car il me sembla que c'était parler d'une manière un peu trop générale. « A propos, continua-t-il, en s'adressant à son grêle ami, dites-moi donc ce que la robe noire vous a donné de votre cheval de même couleur? — Quatre-vingts guinées, ré-

pondit le fat, que les veilles, la dissipation et un corset bien serré, faisaient ressembler à un vrai squelette : oui, quatre-vingts, et il peut se vanter d'avoir fait une bien mauvaise affaire. Je n'ai jamais été une semaine sans avoir besoin d'appeler pour lui un artiste vétérinaire. — Mais avez-vous vu mon cheval de course ? J'espère qu'il sera bientôt en état de jouter avec le fameux Filho-da-puta *. Je vous assure qu'il a une excellente allure, et je suis impatient de savoir ce qu'en pensera W...b...l..., quand il le verra. » Ce discours élégant fut suivi d'un éclat de rire insipide, aussi bruyant que le permettait la fragile contexture de l'individu qui venait de parler.

Le vieillard qui était près de lui demanda au roué une prise de tabac, manière honnête de faire sentir combien le voisinage du chien était incommode. Celui-ci lui présenta sa ta-

* Nom d'un célèbre cheval de course, dont la vitesse égale presque celle du fameux *Childers*, le plus rapide de tous les coursiers connus. Ce dernier parcourut une fois en sept minutes l'espace de New-Market, (quatre mille trois cent quatre-vingts verges.) Les chevaux de course anglais embrassent à chaque élan une étendue de terrain d'environ vingt-quatre pieds.

batière en silence, d'un air hautain, et en jetant sur lui un regard qui, adressé par un sot à un homme de lettres (car le cocher m'apprit ensuite que le vieillard était un savant professeur), était le comble du ridicule et de l'impertinence. « Je puis vous assurer, dit-il à son ami en appuyant sur ses mots, qu'il prononçait avec autant d'emphase et d'importance que s'il eût rendu un oracle, je puis vous assurer que W...b...l est le premier connaisseur de Londres en chevaux. » Qualité précieuse et estimable! pensai-je. « Ne craignez pas qu'il se laisse jamais tromper; il a acquis de l'expérience par les nombreuses affaires qu'il a faites. » Aux dépens de l'honneur sans doute, pensai-je; sans quoi ce serait un marchand de chevaux comme on n'en voit point. « En un mot, personne en Angleterre ne peut juger comme lui d'un cheval. Mais, à propos, ne voulez-vous pas vous défaire de votre cheval de cabriolet? je pourrais m'en arranger; je pourrais vous l'acheter, ou l'échanger contre mon cheval de selle et un chien d'arrêt, et jeter quelques guinées dans la balance, pour rendre le poids égal. » Je voudrais qu'on vous jetât tous deux hors de la diligence, me dis-je à moi-même.

Ici la jeune dame, à qui il tournait le dos, et qui était en face de l'homme de lettres, se trouvant trop serrée par le roué, qui occupait double place pour lui et pour le chien de son ami, dont il s'était chargé à son tour, lui dit avec la plus grande douceur : « En vérité, mon cher, vous me pressez de manière que je puis à peine respirer. — Que diable! Jane, répondit-il, vous faut-il donc autant de place qu'à une voiture attelée de six chevaux? » Galanterie spirituelle qui me prouva que c'était sa femme. « Au surplus, ajouta-t-il sans céder un pouce de terrain, nous serons bientôt au terme de notre voyage. — Qui diable se serait imaginé qu'il aurait fait une pluie d'enfer (je croyais qu'il n'y pleuvait que du feu), de manière à ce qu'il me fût impossible de me servir de mon télégraphe » ; nom qu'il donnait à un *tilbury*, espèce de casse-cou de son invention, ainsi qu'il l'expliqua à son ami. « Eh bien! reprit-il, ferons-nous affaire ensemble? Sur mon ame (la question est de savoir s'il en avait une), sur mon ame, les chevaux et les chiens dévorent tellement ma substance, qu'ils ne me laisseront rien ; ainsi dépêchez-vous, car je crains d'être obligé d'enrayer bientôt. » Que ne commences-tu dès à

présent par enrayer ta langue, pensai-je, ce serait un service à rendre à tous ceux qui t'entendent. Mais c'est ce qui n'arriva point. Ils continuèrent à s'entretenir de chevaux et de chiens, leurs compagnons favoris, et parlèrent ensuite de leur manière de tuer le tems ; sujet de conversation très-convenable pour des gens qui n'en connaissent pas la valeur.

La diligence s'arrêta à Richmond, où je devais la quitter. Le cocher descendit de son siége, baissa le marche-pied, et ouvrit la portière ; je ne me fis pas presser pour en sortir. J'offris la main à la jeune dame, mais elle me dit qu'elle allait plus loin, ainsi que son mari. Le vieillard et moi, nous nous souhaitâmes le bon soir, et nous nous saluâmes réciproquement.

J'étais à peine hors de la voiture, que j'en vis descendre un jeune homme auquel j'avais à peine fait attention. Serré dans un coin de la voiture, à côté de la jeune dame, grâce à la place qu'occupait le roué et son chien, il s'était résigné, sans se plaindre, à n'avoir que la moitié de celle qui lui était due ; et, tourné de côté, il avait dormi, ou fait semblant de dormir pendant toute la route. A la lueur d'une lanterne qu'on avait apportée pour nous éclairer,

je reconnus un chapeau de coupe et de fabrique françaises ; un habit qui n'avait été taillé ni dans *Bond-Street*, ni dans *Pall-Mall ;* un spencer dont la mode est passée depuis long-tems en Angleterre, et un énorme parapluie couvert en soie. Il n'y avait nul doute que ce ne fût un Français. Le roué partit d'un grand éclat de rire, tandis que le basset aboyait contre la plante exotique ; et, voulant le persifler, il lui dit d'un ton goguenard, en faisant un signe d'intelligence à son ami : « *Bonne soir, Monsiou.* » Le petit Français, plus prompt à la réplique que le railleur ne le pensait, lui répondit sur le même ton : » Bon soir, Monsieur le cheval. » Et levant les épaules d'un air de mépris et de pitié, il s'éloigna en sifflant l'air *du pas redoublé.*

En me rendant chez l'ami que j'allais voir à Richmond, je réfléchis que si cet étranger ne faisait qu'arriver en Angleterre, il était bien naturel qu'il prît de nous une idée défavorable, et je ne pus m'empêcher d'en rougir pour mes concitoyens. Que devait-il penser des mœurs anglaises, s'il avait compris la conversation qui avait eu lieu pendant huit milles ? Et quand même il ne l'aurait pas comprise, n'avait-il pas droit de nous regarder comme des brutaux, des

gens grossiers, fiers, hautains, ignorant les formes de la bonne société? Quant à moi, mon dégoût était au comble. Je me serais autant amusé, je me serais trouvé en aussi bonne compagnie, à côté des chevaux, hors de la voiture, que dans l'intérieur avec ces deux êtres stupides. Bien certainement le silence des uns aurait eu pour moi plus de charmes que le babil insipide des autres.

— N° LXIX. —

TROIS CARACTÈRES.

Facies non omnibus una.
OVIDE.
Chacun a sa physionomie particulière.

J'AI dans le nombre de mes connaissances trois dames que, d'après leurs différens caractères, j'ai pris la liberté de surnommer lady Rackless lady Careless, et lady Senseless.

La première est une femme de mœurs irréprochables, ayant les meilleurs principes, tenant la conduite la plus régulière. Cependant elle est si malheureuse dans ses manières, qu'on craint presque d'approcher d'elle. N'ayant qu'une figure fort ordinaire, elle s'est adonnée à l'étude ; mais les belles-lettres n'ont pas donné à son esprit le vernis de politesse qu'on leur doit souvent. Elle ne pouvait songer à la danse, puisqu'elle avait une jambe plus courte que

l'autre ; mais elle ne peut souffrir la musique, ce dont il faut la plaindre. A cela près, c'est une digne femme.

Elle est charitable, mais ses bienfaits sont toujours accompagnés de quelque avis désagréable qui fait naître le mécontentement dans le cœur de celui qui les reçoit, et qui en bannit la reconnaissance. Ses traits sont réguliers, mais son air est si froid et si repoussant, qu'un enfant qu'elle veut embrasser s'arrête en la regardant, couvre sa petite figure de ses deux mains, et s'enfuit effrayé. Un voyageur égaré qui la rencontrerait, et qui s'en approcherait pour lui demander son chemin, préférerait marcher au hasard, plutôt que de s'exposer au mauvais accueil que promet sa physionomie.

Un de mes amis m'a souvent déclaré qu'il évitait de rencontrer ses yeux à table ; qu'il n'avait jamais pu se résoudre à lui proposer de boire à sa santé, et qu'il se passerait de sel pendant tout le dîner plutôt que de la prier de lui passer la salière ; car si ses regards croisent les vôtres, vous la voyez froncer le sourcil, sans pour cela qu'elle soit en colère ; si vous l'invitez à trinquer avec vous, elle vous refuse

tout net, ou accepte d'un air qui semble dire : « C'est pour me débarrasser de votre importunité. » Enfin, si vous lui demandez quelque chose, elle vous sert en silence, d'un air distrait et grondeur.

Elle avait un jour mandé un tapissier pour meubler sa maison de campagne. L'ouvrier, qui était une espèce de petit-maître, l'attendit quelque tems dans son salon, regarda par les croisées, et quand elle arriva, la salua de son mieux, et voulut faire l'agréable, en vantant la belle vue dont on jouissait. « Retirez-vous, lui dit-elle, j'ai besoin d'un tapissier, et non pas d'un peintre en paysage. » Je ne suis pas très-fâché de la leçon que reçut ce fat subalterne, mais je n'aurais pas fait une pareille réponse pour toutes les richesses de l'Angleterre. Une faute contre l'humanité est doublement impardonnable.

Lady Careless est une des meilleures femmes du monde ; mais elle s'inquiète si peu du *qu'en dira-t-on ?* qu'elle n'a pas le moindre égard pour les opinions et les sentimens des autres. Les choses les plus extraordinaires ne lui coûtent rien. Elle tournera le dos à celui qui lui parle, pour adresser la parole à un autre, sans

lui faire la moindre excuse, et sans en rougir. Elle prendra la place qui vous est destinée, se servira à table sans rien offrir à qui que ce soit, entrera, sortira, sans dire bonjour ni adieu à personne. Si vous lui parlez, elle ne vous écoute point, et vous quitte au milieu de votre discours; si elle vous donne un rendez-vous, elle ne s'y trouve pas; si elle vous promet sa main pour danser, vous ne la trouvez plus quand le violon donne le signal. Si elle a besoin de votre bras, de votre voiture, si elle désire de vous quelque service, c'est le mode impératif qu'elle emploie pour vous le demander. Critique-t-on sa conduite? elle part d'un éclat de rire. Trouve-t-elle dans un journal un trait dirigé contre elle? c'est une véritable jouissance. Si vous l'avertissez charitablement qu'on parle dans le monde des assiduités de quelque fat auprès d'elle : « Que m'importe ce qu'on peut dire? vous répond-elle. » Donne-t-elle lieu à la jalousie ou au soupçon, elle semble prendre plaisir à en fournir de nouvelles causes.

Elle est outrée dans sa toilette, et se met de manière à se faire accuser de manquer de modestie. Elle voit qu'on la regarde avec surprise, elle

entend chuchoter à ses oreilles ; n'importe, elle est cuirassée d'un triple airain, et son air semble dire : « Je suis charmée qu'on ait quelque chose à dire de moi. » Cette conduite l'expose à bien des calomnies ; mais l'opinion publique n'est rien pour elle, et elle la méprise complètement. Ses desseins ne sont jamais que des volontés impérieuses, et il faut qu'elle les satisfasse. Ni les formes de la société, ni les usages du monde, ni le soin de sa réputation, ni la crainte de compromettre sa fortune, ne peuvent l'y faire renoncer. Elle fait des actes de bienfaisance, et c'est presque toujours l'égoïsme qui les lui inspire. Personne à Londres ne donne des fêtes plus brillantes, et tous ceux qui y assistent la déchirent sans pitié en sortant. Elle parle tout haut au spectacle, voit tout le parterre se retourner vers elle en murmurant, et ce n'est pour elle qu'un passe-tems. La prendre pour sujet d'une caricature, c'est la servir suivant son goût. Enfin, dire et faire ce qu'aucune autre femme ne dirait ni ne ferait, voilà son orgueil et ses délices.

Lady Senseless est vraiment une excellente créature. Personne n'a le cœur plus sensible ;

elle est aussi prudente qu'obligeante, et ses manières sont aussi amicales que ses mœurs sont pures : mais la précipitation avec laquelle elle parle et agit, le défaut de réflexion et de discernement, le manque de ce poli qu'on ne peut devoir qu'aux touches délicates d'une éducation soignée, la confusion qui règne dans ses idées, le peu d'élégance de ses gestes, une complète ignorance de ce que les Français appellent l'*à-propos*, tout cela, non-seulement lui fait commettre des gaucheries sans nombre, mais lui fait même des ennemis de ceux sur l'amitié desquels elle croyait pouvoir compter.

Par exemple, si elle veut vous inviter à dîner, elle commencera par vous dire : « J'attends tel jour des campagnards, personnages fort ennuyeux, il me faut pourtant quelqu'un pour leur tenir compagnie ; voulez-vous être de la partie ? » Elle se rappelle que telle dame avait la même parure un an auparavant, et la félicitera du soin qu'elle a pris de la conserver. Elle parlera de l'âge de sa grand'mère, et demandera à une dame si elle ne l'a pas connue dans son enfance ; elle vous offrira un billet pour un bal, en ajoutant qu'elle en a un si grand

nombre qu'elle ne sait qu'en faire. Elle vous enverra des fruits de son jardin, en vous faisant observer qu'ils ne lui coûtent rien. Elle vous priera d'accepter une pièce de gibier, attendu qu'elle ne peut se garder plus long-tems. Si elle fait une visite à une amie, elle lui dit qu'elle ne savait que faire de sa soirée. Va-t-elle voir une malade? « Que vous avez mauvais visage! s'écrie-t-elle; prenez garde à cette fièvre, ma tante Debora est morte de la même maladie. » Elle va pourtant la revoir souvent, parce qu'elle prend intérêt à elle, et ne manque jamais de lui dire qu'elle ne la trouve pas mieux. Elle fait une foule de méprises, parlant quand elle devrait se taire, se taisant quand il faudrait parler, et faisant constamment le mal avec l'intention de faire le bien. Elle s'efforce toujours d'être civile, attentive, de rendre service, et elle est sans cesse importune, ennuyeuse et désobligeante. Les mouvemens de son cœur ne sont jamais dirigés par la raison, ce qui justifie le surnom que je lui ai donné.

De ces trois caractères on pourrait extraire des qualités qui en formeraient un parfait. Il faudrait réunir la fermeté de lady Rackless,

la sérénité d'ame de lady Careless, et le bon cœur de lady Senseless. Mais séparées l'une de l'autre, et jointes à des défauts qui les paralysent, elles deviennent des dons de la nature malheureux et nuisibles. Quel charme existe dans ces manières! Elles donnent du lustre aux objets les plus communs, et font briller d'un nouvel éclat ceux qui sont précieux par eux-mêmes. La vertu même, sans poli, n'est qu'une pierre brute qui blesse au toucher, et dont on s'éloigne souvent pour ne pas en sentir la rudesse. Le plus sage serait de tâcher d'en adoucir les aspérités.

— N° LXX. —

DONNER ET RECEVOIR.

Ce qu'on nomme libéralité n'est souvent que la vanité de donner, que nous aimons mieux que ce que nous donnons.

La Rochefoucault.

Il n'existe dans la vie aucune circonstance qui puisse donner une plus juste idée du caractère d'un homme, que la manière de donner et de recevoir. Le cœur est ouvert en cette occasion, et son empreinte est gravée sur toute la contenance; un seul geste suffit pour le faire connaître. Rien que la manière d'étendre le bras annonce si celui qui donne est bienfaisant, délicat, bien élevé, ou s'il est plein d'ostentation, de hauteur, et dépourvu de sensibilité. La même observation s'applique à celui qui reçoit; et l'on distingue aussi facilement s'il est bien né, sensible, malheureux, ou s'il n'est qu'un imposteur vil et intéressé.

L'homme délicat et sensible donne d'un air gracieux et obligeant ; il se penche légèrement en avant, met, ou, pour mieux dire, insinue le tribut de sa bienfaisance dans la main de celui qui le reçoit, la lui presse souvent en signe de bonté ; s'il se trouve chez celui qu'il soulage, il dépose son offrande sur une table, dans un tiroir, suivant l'occasion, pour ne pas en montrer le montant, et se retire précipitamment, sans bruit, sans affectation, pour se dérober aux remercîmens. S'il est dans sa propre maison, il tâche de mettre à son aise celui qu'il veut obliger, et trouve un prétexte pour le congédier honnêtement, dès qu'il lui a remis ce qu'il avait dessein de lui donner. L'homme bien né ménage la délicatesse de celui qui reçoit, en l'entretenant de quelque objet étranger à ses besoins, et lui fait son présent avec de tels égards, qu'il paraît recevoir le bienfait, et non l'accorder. La manière seule de présenter l'argent distingue l'homme libéral du manant grossier. Le premier le prend sans affectation, et le cache dans sa main, ou va le chercher dans une autre pièce, et l'enveloppe dans du papier ; écrit un bon sur son banquier, payable au porteur, afin de ne

pas faire connaître celui qui le recevra ; en ce cas il le plie, et le présente avec grâce en disant : « Lorsque vous lirez ce billet chez vous, je désire que vous en soyez satisfait, » ou « je m'estime heureux de pouvoir vous rendre ce léger service. »

Un homme qui ne fait le bien que par orgueil et par ostentation en agit bien autrement. S'il souscrit pour un ouvrage, s'il encourage un artiste, s'il prend des billets pour une représentation à bénéfice, s'il accorde des secours à l'infortune, il a soin de faire valoir sa générosité. Il retient le plus long-tems possible dans l'agonie de l'incertitude celui qui l'implore ; il fouille dans sa poche en faisant sonner son argent, ou, tirant son portefeuille, et l'ouvrant de manière à ne laisser aucun doute sur son intention, il fait subir le supplice de Tantale à l'acteur, à l'artiste, ou à l'humble solliciteur, en étalant à ses yeux des billets de banque de 10, de 20, de 50 et de 100 livres, et finit par lui en donner un d'une livre, après l'avoir déplié et bien examiné, pour s'assurer que ce n'en est pas un de deux. S'il donne de l'argent, il le jette sur la table, ou le présente de la même manière qu'il ferait

l'aumône à un pauvre dans la rue. Quelquefois il détruit tout le mérite de sa prétendue bienfaisance par une observation grossière, et ôte au service qu'il rend tout le prix qu'il peut avoir, en blessant la délicatesse de celui qui le reçoit.

En retour de leur argent, ces hommes soi-disant généreux veulent voir leurs noms imprimés sur les journaux et sur les listes de souscriptions ; prennent des reçus de la moindre somme qu'ils donnent ; s'attendent à recevoir des lettres de remercîmens, auxquelles ils donnent le plus de publicité possible. « Portez cela chez mon banquier, disent-ils à haute voix, et il vous paiera. » Ou bien, appelant leur intendant : « Monsieur Scrub, lui disent-ils, donnez 10 guinées à monsieur pour cette souscription, et prenez-en quittance ; » ou, « payez à cet artiste 50 livres pour ce tableau ; » ou tout simplement, « donnez quelques shillings à cet homme. » Lui propose-t-on de souscrire pour un ouvrage? « Je n'en ai pas besoin, dit-il, mais comme je vois des noms de ma connaissance parmi les souscripteurs, j'y ajouterai le mien, quoique je ne lise jamais. »

Cette inhumanité dont le germe existe dans

un esprit étroit et dans un cœur dépravé, ce rejeton de présomption greffé sur l'ignorance, ne se trouve pas seulement dans ces gens qui, sortis d'une des classes inférieures de la société, doivent leur opulence toute nouvelle au hasard, et quelquefois à de basses manœuvres, de même que la tulipe sort d'un vil fumier pour étaler ses riches couleurs. Des hommes qui tiennent un rang distingué dans le monde font preuve quelquefois d'un manque de délicatesse qui les rabaisse aux yeux de l'humble mérite qu'ils veulent protéger, et qui les fait mépriser par le spectateur judicieux qui les observe. Leurs bienfaits deviennent souvent des insultes, et ils offensent ceux qu'ils prétendent servir.

Un certain pair avait donné ordre à son valet de chambre de remettre 10 livres à un homme qui avait eu recours à ses bontés, qu'il lui avait désigné, confiant ainsi à un laquais le secret d'un infortuné, et exposant à son mépris un homme des plus respectables. « Ah! c'est vous, Monsieur, dit le porteur de livrée quand le suppliant se présenta, vous ne pouvez voir mylord, mais il m'a chargé de vous donner 10 livres, les voici. — Rendez cet argent à votre

maître, lui répondit l'indigent cruellement blessé, et dites-lui que j'aurais pu les recevoir de lui-même, mais qu'après ce trait de bassesse et d'arrogance, je ne les recevrais pas d'un prince. » Quelques leçons semblables ne ãeraient pas inutiles aux grands du siècle.

De même, en recevant, l'homme bien né montre une dignité tranquille. S'il a vendu le fruit de ses travaux et de ses talens, ce n'est qu'un échange dont il n'a point à rougir; s'il reçoit une faveur, des secours, c'est avec un air de modestie et de gravité. Il ne se hâte pas de mettre dans sa poche ce qu'on lui a offert; il ne cherche point à en examiner le montant; il remercie sans emphase, et se retire avec politesse, sans démonstrations exagérées. Un être dans la détresse reçoit quelquefois le tribut de l'humanité en rougissant, et les larmes aux yeux: celui qui donne est alors plus que payé du service qu'il a rendu. L'imposteur serre la main sur ce qu'il a reçu, l'empoche promptement, comme pour s'en assurer la possession: il semble se féliciter de vous avoir trompé, vous accable de remercîmens, vous fatigue de ses bassesses, et s'enfuit, dès qu'il tient son argent, avec autant de précipitation qu'un voleur.

Je connais un grand personnage dont la table est toujours couverte de lettres ouvertes et de pétitions. Il a le désir de passer pour bienfaisant; mais quand je vis qu'il exposait ainsi au grand jour les secrets de ceux qui imploraient sa bienveillance, je perdis la bonne opinion que j'en avais conçue. Un homme doué de sensibilité satisfait de suite aux demandes de l'infortune quand il en a le moyen, et n'en laisse subsister aucune trace. On peut appliquer ici le proverbe français : « C'est la façon de le faire qui fait tout. » Il offre une vérité qui a été reconnue plus d'une fois.

— N° LXXI. —

LA VALSE.

Motus doceri gaudet Ionicos
Matura virgo.

HORACE.

La jeune fille aime à figurer des danses légères.

J'AIME à voir le beau sexe se tenir un peu sur la défensive toutes les fois qu'il s'agit de ses principes et de son bonheur ; et comme des bagatelles, imperceptibles pour l'œil d'un observateur ordinaire, peuvent souvent influer sur ces deux points importans, je suis toujours disposé à écouter les remarques d'une femme sur un sujet qui lui a paru assez intéressant pour mériter quelques réflexions. Je vais donc faire part à mes lecteurs de quelques observations qui m'ont été faites par une jeune dame aussi spiri-

tuelle qu'aimable, qui vient seulement d'entrer dans le monde. Je vais même employer ses propres expressions.

« Vous valsez sans doute ? » me dit un merveilleux au bal de lady C***. En même tems il prit une attitude de danseur, entr'ouvrit la bouche non pas tant pour sourire que pour montrer de belles dents, arrondit ses coudes avec la grâce et le moelleux que leur aurait donnés un statuaire, et se prépara à passer son bras autour de ma taille; car la musique avait déjà donné le signal. « Excusez-moi, lui répondis-je. — Ah ! » s'écria-t-il; et, laissant tomber ses bras sans insister davantage, il se regarda dans une glace d'un air qui semblait dire : « Ne suis-je pas irrésistible? Comment cette impertinente peut-elle me refuser? »

» Il s'avança alors vers lady Marie, qui le suivit dans le cercle, la tête languissamment penchée sur une épaule, les yeux tantôt baissés, tantôt fixés sur lui en souriant. Quant au merveilleux, il avait un air avantageux et content de lui-même, hardi, affecté et triomphant.

Lady Marie a le pied très-joli, celui de son cavalier n'était pas moins bien proportionné, eu égard à son sexe. Ils s'entrelaçaient en harmonie muette, penchés l'un vers l'autre en suivant la mesure, et offrant dans leurs traits, dans leurs gestes, dans leurs attitudes, un ensemble qui présentait à mon imagination l'idée d'une pantomime amoureuse.

» Lorsqu'ils passèrent près de moi, le merveilleux me lança un regard de dédain qu'il crut devoir sans doute me couvrir de confusion : mais ce fut une flèche émoussée qui tomba à terre sans m'avoir fait la moindre blessure. Lady Marie me jeta aussi un coup-d'œil de triomphe, non sans quelque mélange de pitié pour mon mauvais goût, car elle avait le meilleur valseur de toute la compagnie : ce nouveau trait ne put encore m'atteindre.

» La mesure devint plus vive, et le jeune couple décrivit son cercle avec plus de rapidité. Tous deux avaient l'air de se fuir et de se poursuivre tour à tour, quoiqu'il y eût entre eux une sorte de commencement d'union qui semblait un prélude pour amener quelque chose de plus tendre

et de plus intime. Jamais je ne sentis mieux combien il est inconvenant de valser avec tout autre qu'un futur époux, un frère, ou une personne de son sexe. Les Allemands peuvent dire que la valse n'est qu'un mouvement machinal; quant à moi, je pense qu'à moins d'avoir l'insensibilité du marbre, on ne peut, sans imprudence, se livrer à cet exercice. Je sais que les Français n'y trouvent pas plus d'inconvéniens qu'à toute autre danse; qu'on m'opposera l'axiome *honni soit qui mal y pense!* je n'en persiste pas moins à croire qu'une femme doit réfléchir un instant, avant de se jeter ainsi dans les bras d'un étranger.

» La contredanse est toute autre chose. Elle offre une variété de figures dont quelques-unes sont fort agréables. Les airs en sont variés; et l'on y trouve des positions et des attitudes qui sont gracieuses, sans être contraires aux lois de la modestie et de la décence, comme celles des danses espagnoles et orientales. Elle est même moins monotone que les danses anglaises, où vous avez à subir d'abord l'ennui d'attendre long-temps votre tour, et ensuite la fatigue

d'aller successivement de couple en couple jusqu'à ce que vous ayez rendu visite à chaque danseur.

» Le valseur que vous choisissez ne doit donc être littéralement qu'un point d'appui, c'est-à-dire un homme sur qui vous puissiez vous appuyer en toute assurance, près duquel vous puissiez vous livrer tranquillement, et sans aucun risque, au plaisir de la danse. Souvent il est hardi, effronté, vous regarde avec familiarité, semble vouloir vous accaparer exclusivement. On ne peut donc accorder au hasard cette confiance et cette attention non partagées qu'exige cette danse. Si c'est un bon valseur, son amour-propre est excessif. Il semble dire : « Admirez-moi ! bénissez votre étoile d'avoir un pareil danseur ! ne vous trouvez-vous pas bien heureuse ? Voyez comme on vous porte envie ! » S'il oublie un instant la vanité, ce sera pour tomber dans l'affectation, pour exprimer par ses regards, par ses discours, par tous ses gestes, une admiration gênante pour celle qui danse avec lui.

» Un mauvais valseur occasione d'autres dé-

sagrémens. Il vous marche sur les pieds, manque la mesure, perd l'équilibre, vous met dans l'embarras, ainsi que les autres danseurs; et celui qui valse avec perfection volé autour de vous comme un papillon, vous fait tourner comme une toupie, et fait trop ce qu'il veut de la danseuse qui dépend de lui. Tel était le merveilleux que j'avais refusé. Les hommes de cette classe vont au bal fiers de leur supériorité. Quelques-uns attendent que la maîtresse de la maison les invite à jeter un coup d'œil favorable sur quelque dame de la compagnie; alors *ils font les difficiles*. « Ils sont fatigués! Il fait si chaud! Ils doivent aller à un autre bal; » et vingt autres excuses semblables qui n'ont d'autre but que de faire valoir davantage leur complaisance.

» Nos meilleurs valseurs sont des étrangers. Les guerres sur le continent en ont produit quelques-uns dans notre patrie; mais les premiers ont la palme, surtout pour le nombre; car on ne trouve que rarement de bons valseurs anglais, et seulement dans les premiers rangs de la société. Le Français aime à mettre

en évidence son petit talent. Il se prépare pour la valse ou la contredanse comme un acteur qui va jouer son rôle. John Bull a plus de modestie et de retenue ; et, à moins qu'il n'ait voyagé, il n'aura jamais le courage de se donner en spectacle. « *Vous valsez, Mademoiselle ?* » C'est le premier mot que vous adressera un merveilleux Français dans un bal, et c'est comme s'il vous disait : « Qui êtes vous donc, si vous ne valsez pas ? » Sa seconde phrase est : « *Aimez-vous la valse ?* » Et si vous répondez affirmativement, il s'écriera : « *A la bonne heure ; car les contre-danses anglaises sont si monotones !* » Son troisième mot sera pour vous inviter à valser, bien convaincu qu'il sera accepté ; et s'il est refusé, il sera déconcerté comme mon merveilleux Anglais.

» J'appuie sur la critique de cette danse à la mode, parce que je voudrais que les hommes comprissent bien qu'il existe des femmes qui n'attachent qu'un faible mérite à l'élasticité des mouvemens d'un cavalier, et à l'air de complaisance avec lequel il regarde ses pieds ; qui méprisent ces idoles de l'amour-propre, et qui ne

se soucient de les avoir ni pour danseurs, ni pour courtisans. »

Ainsi se termina la philippique de ma jeune amie : j'espère que la plupart de mes lecteurs trouveront les sentimens qui la dictèrent à une jeune personne de son âge et de sa condition, aussi estimables qu'ils doivent le paraître à tout homme sensé.

— N° LXXII. —

L'ESPRIT D'EMPRUNT.

Tumens inani graculus superbiâ
Pennas pavoni quæ deciderant sustulit,
Sequè exornavit.
PHÆDRE.

Un paon muait : un geai prit son plumage,
Puis après se l'accommoda.
LA FONTAINE.

J'ALLAI un matin chez mon ami, le nouveau membre du parlement, pour le prier de m'affranchir une lettre *. Je le trouvai entouré de cartes, de globes, de papiers, de rapports faits à la chambre des communes, et de livres de toute espèce. Il avait devant lui une note en caractères tachygraphiques, et cachetait un paquet qu'attendait le commis d'un éditeur de journal. Sur sa table étaient plusieurs lettres

* Voyez tome Ier, page 260.

qu'il venait d'affranchir ; la fatigue du travail semblait l'avoir épuisé. Tout cela me parut d'autant plus nouveau qu'il passait à Oxford pour préférer le plaisir à l'étude. Il y avait pourtant soutenu une thèse avec quelque succès, et avait été une fois le second en discours latin.

« Vous êtes occupé, Charles, lui dis-je, et, d'après le nombre de lettres que je vous vois, vous n'en pouvez peut-être plus affranchir aujourd'hui ? — Il est vrai, me répondit-il, mais si cela vous est indifférent, j'affranchirai la vôtre pour demain ; si vous voulez vous asseoir, je serai à vous dans quelques instans. Vous ne pouvez vous figurer combien j'ai à travailler ! Les lettres de mes correspondans pleuvent sur moi comme la grêle, il faut leur répondre ; j'ai un discours à prononcer aujourd'hui à la chambre sur un objet important ; si par hasard vous avez le tems d'y venir, vous n'en serez peut-être pas mécontent. »

Il m'abandonna pendant une heure à mes réflexions. Un domestique vint plusieurs fois chercher différens livres, et j'entendis mon sénateur déclamer dans la chambre voisine. Je supposai

qu'il faisait une répétition de son discours. Ma première réflexion fut que, tout gonflé de ses nouveaux honneurs parlementaires, il avait affranchi ce jour-là plus de lettres qu'il n'en avait le droit, et que la mienne partirait sans l'être. J'appris par la suite que je ne m'étais pas trompé dans cette supposition.

J'examinai les livres. Quelle belle collection! Cicéron, Horace et Juvénal; Démosthènes, Platon et Homère; Descartes, Montesquieu et Corneille; Shakespeare, Bacon et Newton. Je savais que mon ami n'était pas un grand grec, mais je voyais sortir, des livres écrits en cette langue, des morceaux de papier sur lesquels certains passages étaient traduits en anglais. Je remarquai encore que plusieurs feuilles des autres étaient pliées, et qu'on y avait souligné en encre rouge quelques lignes en différens endroits. La méthode n'est pas mauvaise pour aider la mémoire, pensai-je. On avait aussi piqué des épingles sur une carte de géographie étendue sur la table, afin d'y désigner des positions dans un certain pays.

Au bout d'une heure, mon ami reparut. Sa

figure annonçait la confiance et la satisfaction. Il me fit des excuses de m'avoir laissé seul, me parla beaucoup des affaires dont il était accablé, prit un air d'importance, jeta un coup d'œil sur une glace, et nous montâmes ensemble en voiture pour nous rendre à la chambre. Chemin faisant il parcourut encore quelques notes, et ne me parla qu'en entremêlant ses discours de phrases parlementaires, comme *disposer de la question préalable*, *le mouvement simultané des puissances continentales*, *les circonstances actuelles*, *une nécessité impérieuse*, *des traits fondamentaux*, etc. Enfin nous arrivâmes.

Je montai à la galerie, et je le vis entrer dans la chambre, où il prit, d'un air d'aisance, la place dont il avait en quelque sorte un bail de sept ans *. Il adressa une inclination de tête à quelques amis, et écouta un orateur avec une sorte d'impatience. Enfin il se leva pour parler, jeta un coup d'œil sur la galerie, et fit un signe

* Les membres de la chambre des communes sont nommés pour sept ans; mais le roi a le droit de dissoudre le parlement plus tôt.

d'intelligence à un homme vêtu de noir qui était assis à côté de moi, et qui le lui rendit d'un air significatif.

L'honorable membre commença son discours, qui n'excita pas un intérêt général. Quelques amis l'appuyèrent pourtant en s'écriant : « Ecoutez ! écoutez ! » Mais il fut plus d'une fois interrompu par des accès de toux qui n'étaient nullement des signes d'approbation. Mon voisin parut inquiet. Il se pencha vers moi : « Le plan de ce discours est pourtant bon, me dit-il. — Sans doute, lui répondis-je. — Il annonce de l'érudition. — Sans contredit. — Un homme qui a beaucoup lu. — Et qui a profité de ses lectures. »

Je reconnus alors dans le discours de mon ami un passage que je me souvins d'avoir lu dans sa thèse ; j'en fis la remarque à mon voisin. « Il n'est pas déplacé là, » me dit-il. Mon ami cita Juvénal : « Bravo ! » dit mon homme noir, qui appartenait à l'ordre du clergé. Et sa physionomie rayonnait d'espérance.

En le considérant avec attention il me sembla que ses traits ne m'étaient pas inconnus. « N'êtes-

vous point parent de notre orateur ? lui demandai-je. — Non, me répondit-il, je suis mieux que cela, je suis son ami, son ancien, son sincère ami. » Charles fit alors une méprise un peu forte en géographie. : « Diable ! » dit à demi-voix mon voisin. » Mais cette erreur ne fit pas sensation ; la majorité de l'assemblée n'écoutait plus l'orateur. J'entends par ce mot la plus grande partie des membres qui la composaient, et non pas un parti politique. Mon voisin parut se consoler, mais une fausse citation le fit rougir, et il se mordit les lèvres sans parler. Enfin mon ami cessa de parler, et l'habit noir se retira.

« Votre serviteur, docteur Polylogue, » lui dit un autre habit noir près duquel il passait. En entendant son nom, je le reconnus aussitôt. Il avait été gouverneur de Charles, et l'avait accompagné dans ses voyages, ce qui lui avait valu une pension, et un bénéfice qui était à la nomination de l'oncle de son élève. Tout le mystère s'expliqua alors. C'était lui qui avait traduit les passages grecs qui devaient orner le discours de l'orateur, qui avait souligné les ci-

lations qui pouvaient y entrer. La note tachygraphique en contenait le plan et les traits les plus saillans ; et le commis du journaliste en était venu prendre une copie pour en faire une analyse dont il serait bien payé. Le révérend désirait beaucoup voir briller son élève, d'abord par amour-propre personnel, puisqu'il composait en grande partie ses discours, et ensuite parce qu'il espérait obtenir de l'avancement dans l'Eglise par le crédit de la famille de mon ami. L'ancien gouverneur devait donc naturellement paraître contrarié quand son pupille commettait quelque bévue, de même qu'il triomphait quand il répétait bien la leçon qu'il lui avait donnée.

Quoique le privilége de voter par procuration n'appartienne qu'à la chambre haute, on voit par là que les membres de celle des communes peuvent aussi se charger d'énoncer les opinions des autres. Nous avons derrière le rideau bien des auteurs qui prêtent ou qui vendent leurs talens aux riches et puissans sénateurs qui déclament sur ce théâtre ; et c'est ainsi que dans bien des occasions on acquiert une réputation

d'éloquence, et qu'on se pare des lauriers qui devraient ceindre un autre front. Mais on peut observer que ceux qui viennent débiter avec tant d'assurance des discours qui leur ont été préparés, ne se lèvent jamais pour improviser une réplique aux objections qu'on peut leur faire ; c'est à cette marque qu'on les reconnaît toujours.

— N° LXXIII. —

LE DÉSŒUVREMENT.

Le tems, dont le pouvoir n'épargne pas les trônes,
Ravit à la beauté ses charmes, ses amis.
Dans le monde pourtant promenant ses débris,
Partout elle fait part de l'ennui qu'elle éprouve,
Sans qu'à son lit de mort un seul soupir se trouve.

POPE.

J'ÉTAIS un jour en visite dans le château d'un certain duc, où je trouvai une vieille fille de soixante ans. Le tems était à la pluie, et il fallait occuper la compagnie. Malgré l'apparence peu favorable du ciel, le duc et les autres hommes résolurent de braver cet inconvénient pour goûter les plaisirs de la chasse. La duchesse, qui était un modèle de piété, monta dans une chaise qui lui sert pour ses promenades à peu de distance, et alla faire sa ronde de charité, distribuer ses aumônes, inspecter une école qu'elle a fondée, et une manufacture qu'elle a établie

pour donner de l'ouvrage aux pauvres, et enfin visiter quelques malades. On m'offrit un cheval et un fusil, ou une ligne ; mais il y avait au château une superbe bibliothèque, et je préférai à la chasse et à la pêche le plaisir de parcourir quelques livres rares et curieux.

La duchesse proposa à miss Oldskin de l'accompagner dans ses courses du matin ; mais une chambre de malade et une école étaient son aversion. Dans l'une, on courait risque d'être infecté; dans l'autre, on n'avait à voir qu'une bande de marmots stupides. Avoir les oreilles étourdies de *b a ba*, et de *c a ca*, bel amusement en vérité! D'ailleurs les scènes de détresse lui faisaient mal, ses nerfs n'y pouvaient tenir. On lui dit donc qu'elle pouvait passer la matinée dans la bibliothèque, ou, si cela pouvait l'amuser, dans le salon de musique où les jeunes demoiselles devaient travailler; mais ces deux propositions ne lui plurent pas davantage, car elle ne lisait jamais, et n'aimait pas la musique.

Tandis que j'étais dans la bibliothèque, je l'entendis monter et descendre les escaliers une douzaine de fois, s'arrêtant toujours devant la

fenêtre pour consulter le tems, dans l'espoir que la pluie augmentant ramènerait les chasseurs. Enfin elle entra dans la bibliothèque, ouvrit un portefeuille de caricatures, et me regardant d'un air d'humeur : « Vous êtes un véritable ver de livres, me dit-elle, il me semble qu'une partie de piquet serait tout aussi amusante que le gros in-folio que vous tenez ? »

Je fis la sourde oreille. Elle s'approcha d'une fenêtre, s'amusa à attraper quelques mouches, bâilla immodérément, sortit, ferma la porte avec force, et monta dans sa chambre. Elle se jeta sur son lit, se releva, descendit dans le salon, joua avec le singe et le perroquet, et, ne sachant plus que faire, envoya un domestique dans le village voisin, pour voir s'il pourrait y trouver quelques romans nouveaux, seule lecture qu'elle puisse supporter de tems en tems. Malheureusement elle connaissait déjà ceux qu'il lui rapporta ; elle les jeta de dépit, et l'ennui et la colère lui causèrent une violente attaque de nerfs. Elle prit de l'éther, ensuite de l'eau-de-vie, rien ne la calma. On m'informa de l'état ou elle se trouvait ; je descendis, et lui proposai, par compassion, une partie de

piquet. Mais ma politesse venait trop tard, et elle se trouvait trop mal pour en profiter. Elle éprouvait des convulsions nerveuses, et n'aurait pu tenir les cartes. J'envoyai chercher le docteur qui lui fit prendre une potion calmante, mais elle n'en éprouva d'effet que lorsque la compagnie revint au château. On ne tarda pas à servir le dîner; elle mangea de très-bon appétit; quelques verres de vin de Madère la rétablirent parfaitement, et les cartes lui firent passer une soirée plus agréable que ne l'avait été la matinée.

J'avais un peu de curiosité de savoir si elle avait quelque chagrin d'esprit, si sa santé était altérée de manière à mériter l'intérêt, si elle gémissait sur quelque malheur de famille, enfin si elle avait souffert dans sa fortune. J'appris, au contraire, qu'elle jouissait d'un revenu de 700 livres sterling (16,800 fr.); qu'elle passait presque toute l'année chez des amis, aux dépens desquels elle allait vivre tour à tour; qu'elle n'avait pour tout domestique qu'une femme de chambre; que, égoïste au plus haut point, elle ne savait ce que c'était que bienfaisance et charité; enfin qu'elle avait une

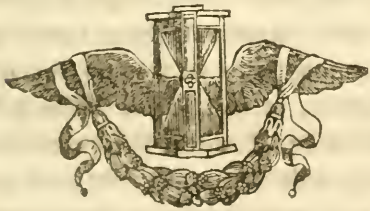
parfaite santé qui ne se dérangeait que lorsque le désœuvrement et l'ennui lui donnaient des vapeurs. Elle passait toutes ses soirées, et souvent même, quand elle en trouvait l'occasion, une bonne partie de la journée à jouer aux cartes. Jamais on ne la voyait prendre une aiguille ni un livre ; mais, dans la solitude forcée, elle se faisait lire un roman par sa femme de chambre. Du reste, la retraite lui était à charge, et elle fréquentait assidûment les lieux publics et la société. Son ignorance était si grande, qu'elle demanda un jour si l'Islande n'était pas en Amérique, et si l'Océan Pacifique portait le même nom en tems de guerre.

Cette ignorance grossière qui conduit naturellement au désœuvrement, fait naître la pitié quand elle se trouve dans les jeunes gens, et le mépris quand elle est le partage de personnes plus âgées. Si quelque chose peut déshonorer les cheveux blancs, c'est l'ignorance et le vice. L'une excite le dégoût, l'autre inspire la haine. Une vieille poupée, plâtrée de rouge et de blanc, ayant les sourcils peints, portant de faux cheveux et de fausses dents, offre un spectacle hideux. Le vieux libertin, couvert d'une perruque

blonde dont les poils retombent sur son front pour cacher ses rides, serré dans un corset, le cou emprisonné dans une grande cravate, n'est pas un objet moins méprisable. La première n'a dans la tête que les modes et la médisance ; le second ne connaît que les cartes, n'a lu d'autre livre que le calendrier de la cour, n'est instruit dans aucune science, est étranger à la littérature, et ne pourrait même intéresser une compagnie d'enfans. S'il cherche à se donner du relief par des discours obscènes ou impies, il se dégrade alors au dessous des êtres les plus vils, et doit être relégué dans les derniers rangs de la société.

J'allais oublier de dire que nos chasseurs revinrent bien mouillés, et fort mécontens d'avoir fait une mauvaise chasse. Il ne fut question pendant tout le tems qu'on passa à table que de chevaux, de chiens, de daims et de renards. Un homme âgé de soixante-douze ans se vanta d'être encore aussi bon chasseur que jamais, et de ne pas manquer une seule partie de chasse dans tous les environs. Il ajouta que pendant tout l'été il passait régulièrement six heures à cheval, six heures à table, et qu'il faisait dans

son lit le tour de l'horloge ; c'est-à-dire qu'il perdait la moitié de sa vie à dormir, et l'autre à boire et à chasser. Cela suffit pour expliquer la tournure que prit la conversation. Pouvait-on attendre quelques idées raisonnables d'un homme qui était ivre ou endormi les trois quarts du tems, et qui en passait le surplus à cheval ? Le duc avait un esprit tout différent, mais il fallait bien qu'il appropriât ses discours à la capacité de ses convives. Quant à moi, je ne trouvai dans ce dîner que perte de tems ; je regrettai que l'esprit parût y être banni à dessein de la conversation, et cette circonstance me le rendit souverainement désagréable.



— N° LXXIV. —

UN PROTECTEUR.

Nos protecteurs faisaient preuve autrefois
De goût, de sens; ils avaient quelques droits
Au bel esprit; quelques-uns pouvaient lire
Tout couramment, et savaient même écrire.
Mais aujourd'hui, ce n'est qu'à contre-cœur
Qu'un parvenu s'érige en protecteur.
Il n'a ni goût, ni bon sens en partage;
Il vous protège, et tout bas il enrage
Que le bon ton l'oblige à cet effort.

CHURCHILL.

SEMBLABLE aux fleurs qui ornent un jardin, le génie a besoin de l'influence protectrice d'un astre bienfaisant. Sans cela, quelque fertile que soit le sol où il se trouve, il ne fait que végéter, et finit par se flétrir à l'ombre de l'obscurité. Il existe, il est vrai, quelques talens qui, de même que ceux de l'immortel Burns (1), peuvent être considérés comme des

* Poëte écossais plein de naturel.

fleurs champêtres qui n'attendent que les soins de l'homme pour briller de tout leur éclat : c'est la simple marguerite qui tapisse les montagnes, ou l'humble violette qui garnit les vallées ; mais le nombre en est peu considérable. En général, quand le génie commence à laisser entrevoir dans un jeune esprit le bouton de l'espérance, quelque protecteur, membre de la noblesse ou du clergé ; quelque savant, parfois même le maître d'école d'un village, cultive cette plante encore faible, lui prodigue les soins qu'elle exige ; mais par la suite elle a besoin du soutien d'un grand pour pouvoir s'élever et produire des fruits.

Il n'existe pas de plus noble fonction que celle de protéger le talent, sous quelque forme qu'il se montre. On peut y être porté par un motif de pure philantropie, par l'amour des sciences, des belles-lettres ou des arts ; mais le plus souvent on y est déterminé par l'orgueil ou par la soif de la flatterie. On a vu plus d'une fois un panégyrique, une dédicace contribuer à la réputation et à la fortune d'un auteur d'une manière plus rapide et plus effi-

cace que dix ans de travaux littéraires, ou que *gli più belli concetti* du poète et de l'artiste.

On peut distinguer trois classes de protégés. Je place dans la première l'auteur, l'artiste et l'homme qui se consacre à la médecine, aux autels ou au barreau. Nous voyons dans la seconde l'homme utile qui, sous le modeste titre de secrétaire, ou en ami discret, rédige la correspondance de son protecteur, publie quelque ouvrage sous son nom, fait ses discours, enfin donne l'impulsion à son esprit, quand l'obstination et l'amour-propre n'y apportent pas d'obstacle. La troisième se compose de ces adulateurs serviles, ombres assidues des grands et des puissans du siècle, imitant le jackal, mais prenant pour maître un âne au lieu d'un lion. Ceux-ci sont trop méprisables pour que j'en parle; mais les autres méritent des éloges par les efforts qu'ils font pour cultiver leurs talens, quoique le sacrifice qu'ils font de leur indépendance sur les autels de l'ignorance et de l'orgueil appelle souvent notre pitié. Le mérite devrait toujours élever assez celui qui le possède, pour faire briller à tous les yeux la pierre

précieuse qui l'ennoblit ; de même que nous voyons l'être le plus insignifiant acquérir de l'importance par l'éclat d'un titre ou le lustre d'une décoration, seuls motifs qui puissent fixer sur lui les regards.

On trouve, parmi nos nobles et nos riches, bien des gens qui aiment à protéger le talent, soit dans des étrangers, soit dans leurs concitoyens. Dans le premier cas, on peut, sans trop d'injustice, supposer à leur conduite un peu d'affectation ; dans le second, on doit croire à leur sincérité, à moins qu'ils ne donnent des preuves du contraire. De ce nombre est lord Dolittle. Il est toujours accompagné de quelque protégé, et jamais il n'est plus flatté que lorsqu'on recommande quelqu'un à sa protection ; mais il ne l'accorde aux dépens ni de sa fortune, ni d'aucune de ses jouissances. Il permet à celui qui en est l'objet de prendre place quelquefois au bas bout de sa table ; il récompense l'artiste en daignant s'appuyer sur son bras à la promenade, le poète et l'historien en leur donnant une place sur le devant de son équipage. Enfin, tout ce que peut espérer le pro-

tégé de ce seigneur, c'est de voir son nom connu de quelques personnages de distinction; de recevoir une inclination familière de tête de son Mécène quand il le rencontre en public, et même de sentir quelquefois sa main pressée dans la sienne.

Lord Dolittle aime tellement à se donner des airs de protecteur, que vous ne le rencontrez jamais sans qu'il soit accompagné d'un auteur ou d'un artiste. Jamais vous n'allez chez lui sans y voir le mérite modeste relégué dans un coin obscur de son appartement, ou sans le trouver occupé à écrire quelque lettre de recommandation en faveur de l'un de ces êtres qui semblent soupirer pour ce qui faisait horreur à Cowley quand il disait : « S'il est quelqu'un sur la terre à qui je doive souhaiter du mal, puisse-t-il vivre sous la protection, et dans la dépendance d'un grand ! »

Plus d'un homme de lettres, négligeant de mettre son talent à profit dans l'espoir que lord Dolittle le mettrait à portée d'en tirer parti, a usé sa garde-robe, et dépensé tout son argent, pour se trouver au lever du grand homme dont il

était l'ombre, pour l'accompagner dans ses promenades du matin, et pour aller prendre place à sa table. Plus d'un artiste a de même perdu son tems, et manqué les occasions de se faire connaître, pour avoir trop écouté les promesses encourageantes de sa seigneurie, pour lui avoir fait une cour trop assidue, pour avoir espéré que sa protection le ferait connaître avantageusement du public, et peut-être même à la cour.

Mon ami, le docteur Dabble, est un protecteur d'un genre tout différent. Ayant obtenu le degré de docteur en droit à un âge fort peu avancé, jouissant en outre d'une fortune qui lui donne le droit de paraître dans la meilleure société, il s'est érigé en protecteur des sciences et des lettres. Mais sa protection n'est pas comme la vapeur qui s'élève au dessus d'une tasse de thé, elle ne se borne pas à une promenade du matin, à un signe de tête, à un couvert à sa table ; elle est suivie d'effets beaucoup plus solides, quoiqu'il ait recours, pour les produire, non pas à sa bourse, mais à celle de ses amis et de ses connaissances. Il est dan-

gereux de le rencontrer, à moins que vous n'ayez de l'argent dont vous ne sachiez que faire ; car ses poches sont toujours remplies de prospectus d'entreprises littéraires, de billets pour une représentation à bénéfice, de souscriptions pour un artiste ou un littérateur indigent, de plans pour un monument qui doit s'élever par des contributions volontaires. Sa maison est comme une salle de vente ; elle est remplie de tableaux, de dessins, de bustes, de statues, de camées, de livres. Il cherche à vendre tous ces trésors au profit de ceux à qui ils appartiennent, et personne ne s'entend mieux à en faire valoir le prix.

« Allons, mon cher ami, donnez-moi votre guinée pour ce bel ouvrage ; en voici le prospectus, il sera supérieurement imprimé ; » ou bien, « j'ai souscrit en votre nom pour cette collection de gravures qui va paraître, » ou, « pour suivre le cours de littérature de M. Polyphrase, » ou bien encore, « c'est précisément vous que je désirais voir. Vous êtes si répandu dans le monde, qu'il vous sera facile de placer une demi-douzaine de billets pour la repré-

sentation à bénéfice de M. A***, ou de Miss B***. »

Tel est toujours le premier mot que le docteur adresse à un de ses amis quand il le rencontre. Il passe son tems à donner audience à des artistes et à des auteurs, à distribuer leurs cartes et leurs adresses; à négocier pour eux avec des libraires dans la matinée, et à prôner leur mérite le soir dans les assemblées. Tout cela ne lui coûte guère que le soin qu'il y met, la peine qu'il se donne : c'est bien déjà quelque chose; mais en même tems cette occupation le flatte et l'amuse; il obtient ainsi la réputation de protecteur, et cette réputation est le but de tous ses désirs.

Il est cependant si bien connu, qu'il échoue quelquefois dans ses efforts pour servir ses protégés. Dès qu'on le voit mettre la main dans sa poche, on est sûr d'en voir sortir un projet de souscription, un prospectus, le plan de quelque entreprise, en un mot un pistolet de poche dirigé contre la bourse de ses amis. Il en résulte que plusieurs d'entre eux l'évitent avec soin du plus loin qu'ils l'aperçoivent. Il existe même des gens

assez méchans pour donner à entendre qu'il n'est pas sans intérêt dans toutes ces spéculations, et qu'il n'agit pas ainsi pour le seul plaisir d'encourager le mérite.

Tel est le caractère de ces deux protecteurs des arts, des sciences et des lettres. On conviendra que le premier du moins n'a droit à aucune reconnaissance, puisque la vanité seule est le mobile de sa conduite. Il en est d'autres, mais en bien petit nombre, qui cherchent de bonne foi à produire au grand jour le mérite ignoré, à fournir au talent le moyen de faire valoir ses connaissances. Insensibles à la flatterie, ils n'ont d'autre plaisir, n'ambitionnent d'autre récompense que de voir les succès de ceux que leur main généreuse a soutenus au commencement de leur carrière. Amis du genre humain et de la saine philosophie, ils consacrent une grande partie de leur fortune à secourir le mérite indigent, à tirer le talent de l'obscurité pour en faire un des ornemens de la république des lettres.

C'est à de tels hommes qu'il faut ériger des statues. Leurs noms méritent d'être écrits en

lettres d'or. Ils doivent, comme les sages et les héros, jouir des honneurs de l'immortalité ; car ce sont les piliers sur lesquels s'appuient la sagesse et la vertu. Ils soutiennent le génie qui cherche à s'élever. Sans eux bien des talens languiraient méconnus et abandonnés.

— N° LXXV. —

CHANGEMENS SOUDAINS.

La vie est une roue ; elle tourne sans cesse,
Nous traîne à droite, à gauche, en arrière, en avant;
Mais la mort qui la suit l'arrête en arrivant.

ANONYME.

« QUE de maladresses j'ai commises ce matin! » me dit un jour mon étourdi cousin, l'officier aux gardes. « Je me donne au diable si jamais, dans tout le cours de ma vie, je m'avise encore de parler religion, politique, ou de tout autre objet que chevaux, chiens, vin et mode. Je suis sûr que ma tante lady Agnès me déshéritera, que jamais le général ne m'adressera une parole, et que mon usurier ne m'avancera plus un shilling. Il faut que le diable s'en soit mêlé! Des changemens si soudains en religion, en politique et en morale! C'est comme le climat inconstant de ce pays, où il faut changer de

toilette une demi-douzaine de fois par jour. Il faudrait qu'on tînt un journal de toutes les actions de ses connaissances, afin de pouvoir composer sa figure, et régler ses discours en conséquence. Qui diable se serait attendu à voir ma vieille tante devenir méthodiste ; le général partisan zélé du gouvernement, et le vieux Cent pour Cent moraliste? Ma tante était la femme la plus dissipée de la ville ; depuis vingt ans elle passait toutes les nuits au jeu, buvait des liqueurs comme un dragon. Le général vous endormait par ses longues philippiques contre l'administration, l'intrigue, la corruption, la violation des priviléges du peuple, l'influence de l'aristocratie, et la partialité des ministres. Quant à Cent pour Cent, c'était le plus effronté vieux coquin que j'aie jamais connu. J'avais la tête en feu quand il fallait que j'allasse le trouver pour en obtenir quelque emprunt. Eh bien! aujourd'hui, c'est un rare composé de morale et de probité.

»— Vous êtes un véritable réprouvé, lui dis-je. — Point du tout, me répondit-il. Ecoutez mon histoire. »

Il est bon de remarquer ici que, malgré la

différence d'âge et de conduite qui existe entre ce jeune écervelé et moi, comme il sait que je l'ai toujours aimé depuis son enfance, et qu'il n'a rien à craindre ni à espérer de moi, il me conte toujours toutes ses aventures et toutes ses fredaines.

« J'avais appris, continua-t-il, que ma tante était vraiment malade; et, croyant qu'il était possible qu'elle nous fît ses adieux, je pensai qu'il était politique de lui rendre une visite, et de lui faire ma cour en lui témoignant quelques attentions. « Eh bien, ma tante, comment vous portez-vous? lui dis-je en entrant dans son appartement. Vous n'avez pas mauvais visage. » C'était un mensonge, car elle avait fort mauvaise mise, ce qui me semblait promettre. « Quelle est donc votre maladie? — Mes médecins l'appellent dyspepsie, me répondit-elle. C'est une débilité de l'estomac qui n'est plus en état de remplir ses fonctions. Depuis quinze jours je n'ai pas pris une once d'alimens solides. » Elle ne parla point de ce qu'elle avait bu. « Mais voici ma nourriture, ajouta-t-elle en mettant la main sur une Bible in-folio. — C'est un régime un peu

nouveau, ma tante, lui dis-je, et je ne suis pas surpris que vous ayez peine à digérer tout d'un coup cette nourriture. — Que voulez-vous dire? me demanda-t-elle d'un ton qui prouvait que ma remarque ne lui plaisait point. — Eh quoi! m'écriai-je, ne sachant comment avaler ce goujon, est-ce que les enfans d'Israël et de Jacob, les puritains et les méthodistes se sont emparés de vous? — Paix, réprouvé! me répliqua-t-elle. Je suis sous la conviction *. » De quel crime? pensai-je; mais je n'eus plus le moyen de placer une parole. Elle commença un long sermon sur la nécessité de mener une vie exemplaire, citant un passage de l'Ecriture à chaque phrase, et tournant les yeux d'une manière qui m'alarma tellement, que je me trouvai fort heureux quand il me fut possible de m'échapper.

» En quittant ma tante, je me rendis chez le général; et comme j'avais une faveur à lui demander, je feignis, comme c'est l'usage, d'être de son avis en politique, afin de lui donner

* Phrase technique du jargon spirituel des méthodistes.

occasion de gronder, et d'arriver par là plus facilement à mon but. Je commençai donc par une diatribe contre les ministres, par dire que l'Angleterre était ruinée ; mais je trouvai bientôt que si ma tante, qui était sous la conviction, avait reçu d'en haut une nouvelle lumière, le général avait fait une nouvelle profession de foi politique. Il paraît qu'on lui avait offert une place dans la chambre des communes, à condition qu'il deviendrait un des soutiens du ministère ; et l'ambition d'entrer dans le parlement lui avait fait accepter ces conditions. Ma sortie arrivait donc fort mal à propos. Il se contenta pourtant de me dire que les hommes pouvaient changer d'opinion quand ils reconnaissaient qu'ils avaient été dans l'erreur, et que, comme il avait reconnu que ses anciennes idées n'étaient pas justes, il ne rougissait pas de dire qu'il en avait changé. Il ajouta qu'il était fâché de me voir des opinions politiques si exagérées ; qu'il était du devoir de tout militaire de chercher à fortifier le pouvoir du gouvernement, et que s'il n'agissait pas ainsi, le souverain n'avait pas besoin de ses services. Ce discours était un peu alarmant pour un homme qui

venait d'embrasser la profession des armes. Je cherchai à me justifier assez gauchement, et je me retirai en maudissant ma malheureuse hypocrisie.

» Le besoin d'argent me conduisit alors chez mon vieil arabe, avec lequel j'avais quelquefois été obligé de passer une heure à boire, avant de le déterminer à m'avancer quelques fonds à l'intérêt le plus usuraire. Je le trouvais ordinairement en habit noir, sa tête chauve poudrée, à moitié ivre, et une plume derrière l'oreille; mais cette fois, il était à demi couché sur un sopha, vêtu d'un habit neuf olive clair, ayant une perruque blonde, un pantalon blanc, et un chapeau gris sous lequel son nez pourpre et ses joues couvertes de rubis produisaient l'effet le plus curieux; il avait la tête parfaitement libre.

» Eh bien, vieux juif, lui dis-je, comment va la santé? Combien de bouteilles avez-vous bues ce matin? Comment se porte Peggy? — Monsieur, me répondit-il, vous vous donnez bien des libertés. Je ne bois plus le matin. Quant à Peggy, elle est aujourd'hui mistress Cent-pour-Cent. Je vous prie de la traiter avec le respect qui lui est dû. »

» Je me souvins du respect avec lequel je l'avais traitée bien souvent ; mais je vis qu'il était aussi survenu une révolution dans cette maison. En effet, le vieil usurier avait épousé le matin même sa jeune chambrière. Je me contentai de lui demander cent livres sur mon billet à deux mois, en lui offrant une prime de dix livres ; mais il me refusa tout net. Alors je ne gardai plus de mesure. Je lui dis qu'il était un usurier, un vieil hypocrite ; que j'avais trop souvent oublié ce que je me devais à moi-même en m'abaissant jusqu'à boire avec un homme comme lui ; que je regrettais d'avoir été sa dupe, qu'il ne me verrait plus, et qu'il pouvait aller au diable, ainsi que Peggy.

» Après avoir essuyé ces trois défaites, j'arrive chez vous pour vous prier de me prêter cette somme, et je vous donne ma parole de militaire, et d'homme d'honneur, que je vous la rendrai dans deux mois. Je ne vous offenserai pas en vous parlant d'intérêts ; mais vous pouvez être sûr de ma reconnaissance pour ce service. Il n'est pas besoin de me faire de remontrances ; je sais que j'ai été un peu trop grand train, et j'ai dessein de me modérer. Maintenant vous savez toute mon histoire. »

Je ne suis ni riche, ni pauvre; mais comme je vis avec prudence, j'ai toujours devant moi une certaine somme pour faire face aux événemens imprévus. Je trouvai tant de candeur dans la manière dont il m'avait conté les aventures de sa matinée, que je lui prêtai l'argent dont il avait besoin, et il me le rendit honorablement. On voit quelquefois des fats de boudoirs devenir des héros dans les camps; et plus d'un étourdi de vingt ans devient dix ans après un homme rassis et raisonnable. Je ne désespère pas que cela n'arrive à mon jeune cousin.

— N° LXXVI. —

DISTINCTIONS SUBTILES.

Sous des habits troués le vice est bien visible;
Sous la pourpre et l'hermine il est imperceptible.
Le crime bien doré peut s'offrir aux regards,
La justice sur lui voit s'émousser ses dards.
Couvrez-le de haillons, et soudain les guenilles
Changeront en forfaits les moindres peccadilles.

SHAKESPEARE.

« Que j'ai été affligée de voir le nom de lady S*** dans les journaux! me dit un jour lady Léonore ; je connaissais depuis long-tems son malheureux attachement pour le colonel. Il serait bien dur de la blâmer trop sévèrement. Elle aurait dû l'épouser, mais il n'était pas assez riche. Leur liaison a duré dix ans. Qu'il est fâcheux qu'elle ait enfin été exposée aux yeux du public! La pauvre lady S*** est bien à plaindre! — Et son mari? lui dis-je. — Son mari? répé-

ta-t-elle ; ne m'en parlez pas : l'odieuse créature ! »

Oh ! oh ! pensai-je en me frottant le front, je crois que j'ai eu raison de ne pas me marier. Voilà de ces distinctions subtiles qu'on ne trouve que dans le grand monde. Parmi les gens du bon ton, un commerce illicite n'est qu'un *malheureux attachement ;* et, parce qu'une dame a déshonoré son mari pendant *dix ans*, il est *fâcheux* qu'elle soit découverte. *Il serait bien dur de la blâmer* d'avoir épousé, parce qu'il est riche, un homme qui lui déplaît ; d'en avoir fait un manteau pour couvrir ses fautes, de lui préférer un amant plus jeune et mieux fait. Quant à lui, il ne mérite aucune pitié ; c'est une *odieuse créature*, parce qu'il a été forcé de voir que ses soupçons n'étaient que trop bien fondés. Belle morale, en vérité !

Un moment après, un élégant entra dans le salon. Il se donna tous les airs d'un merveilleux de la première classe, joua la gravité, affecta l'ennui, chercha à se rendre intéressant, soupira, se plaignit de sa malheureuse étoile, et ne fit qu'une visite très-courte.

« Je vous ai vu hier dans *King's-Road*, lui dit-elle, comme il partait ; vous savez avec qui? ajouta-t-elle d'un air significatif. — Vraiment! dit-il en se retournant : il faut toujours que quelqu'un me voie ! je suis un être bien malheureux ! Adieu, au revoir! — J'aime beaucoup ce jeune homme, s'écria-t-elle avec vivacité. Au surplus, tout le monde l'aime, excepté sa maussade de femme. Comment a-t-il pu se vendre à une pareille balle de marchandises, à un sac d'argent ramassé dans le ruisseau ! La fille d'un commerçant épouser un homme semblable ! s'imaginer un instant qu'elle puisse lui plaire ! Il a le plus vif attachement pour mistress N*** ; je crains même que cela ne se découvre avant peu. La vue de sa femme m'est insupportable : sa jalousie est un tourment éternel pour son pauvre mari. — Et vous le plaignez? lui dis-je. — Si je le plains? s'écria-t-elle : oui, sans doute, et de toute mon ame. »

Encore une distinction du même genre, me dis-je en moi-même. Un homme du commun qui dissiperait le bien de sa femme, qui la traiterait avec mépris, qui vivrait avec une autre,

serait regardé comme un misérable, comme un réprouvé : on plaindrait sa malheureuse femme, ruinée et délaissée ; mais ici le cas est tout différent : un homme comme il faut a daigné épouser la fille d'un riche marchand ; et dès-lors la femme est *insupportable*, parce qu'elle ne voit pas avec assez de sang-froid les infidélités de l'époux qu'elle a enrichi. On l'accuse de présomption, pour avoir osé attendre de lui une conduite différente !

Un autre jour, je rencontrai dans le parc un capitaine aux gardes de ma connaissance. Nous fîmes quelques tours ensemble, et j'aperçus Georges Rackrent. « Je suis surpris de le voir ici, dis-je au capitaine ; on m'avait assuré qu'il était en prison, et qu'il ne lui restait pas un sou de son immense fortune. Avec quelle imprudence il s'est conduit ! — Cela est vrai, me répondit-il ; mais je suis charmé de pouvoir vous apprendre qu'il est maintenant au niveau de ses affaires : il a profité du bénéfice de son insolvabilité ; il est sorti de prison, fait bonne figure dans le monde, et ne se refuse rien. D'ailleurs il a eu du bonheur au jeu, bonheur qu'on soup-

çonne tenir un peu à l'adresse ; au surplus, c'est un excellent garçon, généreux, le meilleur cœur possible ; en dépit de ses malheurs, il n'a pas perdu un de ses amis, et il n'a pas une seule dette de jeu. »

Remarquez la nuance de cette distinction : un homme dissipe une fortune considérable en se livrant à la débauche et à mille extravagances ; il doit à son marchand de vin, à son tailleur, à son boucher, à une foule d'artisans et de commerçans qui ont eu confiance en lui, et dont la ruine peut être la suite de son inconduite ; il s'avilit en se prévalant de la loi rendue en faveur des débiteurs insolvables ; au lieu de faire un effort pour vivre honorablement, il fait *bonne figure dans le monde*, a recours aux dés et aux cartes pour se procurer des moyens d'existence, se fait soupçonner de savoir corriger la fortune par l'adresse ; et cependant, parce qu'il a payé ses dettes de jeu, c'est *un excellent garçon, généreux, le meilleur cœur possible ;* il est reçu dans ce qu'on appelle *la bonne société, il n'a pas perdu un de ses amis.* Que dirait-on d'un marchand qui aurait un train de maison dispropor-

tionné à sa fortune, qui s'élèverait au dessus de sa sphère, et qui, après avoir ruiné ses créanciers, ne subsisterait que de fraude et de pillage? Je ne vois nulle différence entre eux; mais le monde ne pense pas de même.

« Je suis un vieux soldat, » dit quelquefois mon cousin Tom. C'est par une distinction à peu près aussi délicate qu'il se donne ce titre. Il veut dire par là qu'il sait vendre un cheval le double de sa valeur, se faire rendre des services sans jamais obliger, gagner au billard un joueur encore novice, partager les extravagances d'un débauché et lui laisser le soin de payer les violons, faire une gageure quand il sait que toutes les probabilités sont pour lui : voilà ce qu'il appelle être *un vieux soldat ;* je ne sais si ce n'est pas plutôt être un vieux coquin.

Un autre jour que j'étais chez lady Léonore, une femme de chambre se présenta pour entrer à son service. « Pourquoi avez-vous quitté votre dernière place? » lui demanda-t-elle. La pauvre fille baissa les yeux, et lui avoua en rougissant qu'elle avait été trompée par un jeune homme qui lui avait promis de l'épouser. « Vous

ne pouvez me convenir, dit lady Léonore d'un ton sévère ; jamais je n'encouragerai le vice. »

J'essayai de lui représenter, après le départ de la femme de chambre, que l'accident de cette jeune fille était au moins aussi graciable que le faux pas de son amie lady S***, et que je me serais imaginé qu'elle aurait montré autant de compassion pour l'une que pour l'autre ; mais elle établit une distinction très-fine entre les rangs de la société, pour me convaincre qu'il y avait une immense différence entre ces deux cas.

Ainsi ce qu'on appelle vice dans les classes inférieures est erreur dans les castes élevées ; ce qu'on nomme grossièrement adultère parmi le peuple est un malheureux attachement parmi les gens du bon ton ; ce qui est extravagance chez un homme d'une condition moyenne n'est que défaut d'ordre chez un lord ; un homme est malhonnête ou inconsidéré, suivant le rang qu'il occupe dans le monde ; voler, le pistolet à la main, sur la grande route, est un crime digne de la potence ; faire la même chose avec des dés, autour d'une table couverte d'un tapis vert, n'est qu'une petite manœuvre sur laquelle on ferme

les yeux. Quand on réfléchit à ces distinctions subtiles, on est tenté de chanter, comme dans l'opéra du *Mendiant :*

Si l'on exécutait la loi
Sans distinction de partie,
A Tyburn on verrait, ma foi,
Meilleure compagnie.

— N° LXXVII. —

CONFUSION DES RANGS.

—

Allons, il en est tems, courons à l'Opéra.
Le moyen d'y manquer! tout le monde y sera.

GAY.

J'ÉTAIS placé un jour à l'Opéra derrière la vieille lady Haughty. Devant elle étaient deux femmes mises avec la dernière élégance, et n'ayant d'autre cavalier qu'un enfant à maintien gauche qui paraissait avoir environ quatorze ans.

« Ces créatures me cachent entièrement le théâtre, me dit-elle à demi-voix, et, malgré leur belle toilette, je répondrais que ce sont des femmes du commun. Que je suis fâchée de ne pas avoir trouvé de place dans la loge de ma sœur! »

En ce moment, mon sémillant cousin l'officier aux gardes, qui nous aperçut du parterre,

vint nous joindre et s'assit près de nous. Lady Haughty ayant répété sa remarque devant lui, il nous apprit que l'une d'elles était la femme d'un prêteur sur gages, l'autre celle d'un officier de police, et que l'écolier qui les accompagnait était le fils de cette dernière, qui était venu passer les vacances chez son père.

Nous lui demandâmes comment il les connaissait ; il nous raconta que M. Roé ayant arrêté un de ses camarades pour une bagatelle, il s'était rendu chez lui pour le tirer de ses mains et y avait entrevu sa femme et son fils. A l'égard de l'autre, le hasard seul la lui avait fait connaître. En entrant à l'Opéra avec Dick Deering, il s'était trouvé auprès d'elle, et l'avait entendue dire à la femme de l'officier de police : « Je vous engage, mon honneur, que cela est ainsi. » A ces mots Dick s'était écrié en éclatant de rire : « C'est une prêteuse sur gages, sur ma parole ! » sur quoi la dame rougissant jusque dans le blanc des yeux avait dit à l'oreille de son amie : « Comment donc nous connaissent-ils ? »

« Quelle engeance ! s'écria lady Haughty : n'est-il pas honteux qu'on permette à de pareilles gens de se mêler ainsi avec des personnes de

qualité! Quoi de plus choquant que de se trouver assis près d'usuriers qui prennent en gage les effets ou la personne d'un malheureux? si cela dépendait de moi, je voudrais que chaque classe de commerçans se distinguât par une marque particulière dans ses vêtemens; que leurs femmes ne pussent porter ni diamans, ni plumes, ni dentelles; qu'il ne leur fût pas permis de donner une livrée à leurs domestiques, et qu'on leur assignât des places particulières dans tous les endroits publics. — C'est ce qui ne peut avoir lieu chez une nation commerçante, lui dis-je. D'ailleurs dans un pays libre chacun doit pouvoir agir à son gré. La couronne et les armoiries qui décorent les équipages de la noblesse sont des distinctions suffisantes; la politesse, le bon ton, l'aisance, les manières, font assez distinguer les gens comme il faut. L'argent est le passe-port des autres, et quiconque possède ce moyen général de jouissance, a droit d'en faire usage comme bon lui semble. — Vous me faites rougir pour vous, s'écria lady Haughty; on vous prendrait pour un démocrate! Ce pouvoir de l'argent est précisément ce dont je me plains. C'est ce qui confond tous les rangs.

Le petit marchand veut trancher du gentilhomme, et l'ouvrière en modes ou la couturière se donne les airs d'une femme de qualité. Elle s'habille de même, fréquente les mêmes lieux publics, et aime tout autant le plaisir et la dissipation. L'autre jour, j'allai voir ma cousine la duchesse. En entrant dans son boudoir, je trouvai une jeune personne occupée à couper quelques fleurs fanées sur un rosier. Elle était mise avec tant de goût, avait une tournure si élégante, que je la pris pour quelqu'un de la famille, et lui fis une grande révérence. Comme je fus mortifiée en apprenant, lorsque ma cousine arriva, que ce n'était que sa femme de chambre! — Mais où avait-elle pris le goût que vous remarquâtes dans sa mise? lui demandai-je. — En copiant les modèles qu'elle avait sous les yeux. — Et cette tournure élégante qui vous trompa? — Que sais-je? c'est peut-être la fille naturelle de quelque grand seigneur. — Et que sommes-nous nous-mêmes? — Sottise véritable! me dit tout bas mon jeune cousin en souriant. — Tout cela est ridicule et monstrueux, continua-t-elle. Hier j'allai chez M. Calicot, le marchand de toile, pour ordonner quelques

services de table. Je m'adressai à un homme que je trouvai dans la boutique et que je pris pour un de ses associés. « Vous vous trompez, Mylady, me dit Calicot, monsieur est le maître de harpe de ma fille. » Un maître de harpe à la fille d'un marchand de toile ! Un autre jour, achetant des porcelaines dans une boutique, je vis passer près de moi une petite fille assez gentille. J'eus la bonté de lui passer la main sur la joue en disant : « Voilà une jolie enfant. — Mylady est bien bonne, me dit le marchand, aussi fier que s'il eût été l'empereur des porcelaines ; ma fille est assez avancée pour son âge, et j'osé dire que vous la verriez danser avec plaisir. C'est d'Egville qui lui donne des leçons. » Je ne répondis point à l'impertinent, mais je sortis de sa boutique sans rien acheter. Enfin, ce matin même, car les exemples de la confusion des rangs sont aussi nombreux que dégoûtans, je trouvai à ma porte un homme fort bien mis. Je lui demandai qui il était ; il me dit qu'il était le principal surintendant du commerce de M. Congou, c'est-à-dire le garçon de boutique d'un épicier. C'est ainsi que nous voyons des porteurs de

sacs se dire commis voyageurs de telle et telle maison de commerce, des commis expéditionnaires prendre le titre de secrétaires de tel et tel banquier, une misérable école devenir une académie ; tandis que nos couturières se font suivre par un laquais vêtu d'un habit galonné sur toutes les coutures, et et que nos brasseurs nos boulangers, nos bouchers et autres, ont leur cabriolet ou même leur voiture, et viennent tous les dimanches au parc jeter de la poussière aux yeux de ceux qu'ils servent les autres jours de la semaine. Cela est détestable, abominable, contre nature. »

Le ballet de Flore et Zéphire, qui commençait en ce moment, mit fin à la harangue de lady Haughty. Cette pantomime est une vive représentation de l'amour et de la jeunesse, du printems et de la beauté de la vie. Elle attira tous les yeux, fixa toute l'attention, et inspira un intérêt général.

C'est une allégorie, pensai-je en moi-même. Quiconque possède jeunesse et beauté peut régner même sur des têtes couronnées. Le rang et la fortune ne sont plus rien en pareil cas, et tous les arbres généalogiques se prosternent

devant la statue de la mère des Grâces. Peut-être est-il heureux pour nous que le cœur humain soit susceptible de sentimens qui ramènent au niveau toutes les distinctions inventées par la vanité. S'il en était autrement, quel empire l'orgueil n'exercerait-il pas sur les hommes, et combien de sujets nouveaux ses effets ne fourniraient-ils pas à la critique et aux méditations!

— N° LXXVIII. —

LE CONVIVE HORS DE SON CENTRE.

Il sentit qu'il était là comme une espèce de mouton noir.

FRÈRE.

Un des talens les plus utiles de la vie, c'est de savoir rendre heureux tout ce qui nous entoure. Pour y réussir il faut étudier le caractère des autres, respecter leurs faibles, entrer dans leurs goûts, et éviter en leur présence tout ce qui peut leur déplaire. Dans une compagnie mélangée, les sujets de conversation « à la portée de tout le monde, » comme disent les Français, sont les plus convenables, et ne peuvent offenser personne. Ces sujets ne sont pas difficiles à trouver dans une société peu nombreuse, dans une assemblée choisie. L'entretien y roule ordinairement sur les choses qui ont le plus de rapport avec les plaisirs ou les occupations de ceux qui s'y trouvent, la mode, les beaux arts,

la littérature, l'histoire, la politique; et si vous facilitez à l'homme qui connaît parfaitement quelqu'une de ces branches, les moyens de tenir le dé dans la conversation, vous vous en faites un ami en vous conciliant les suffrages de toute la compagnie.

Celui qui, de lui-même, s'empare de la conversation, doit être un homme supérieur, mais il faut qu'il use de sa supériorité avec prudence et modération, avec grâce et modestie; sans quoi, en fixant et en concentrant sur lui toute l'attention, tout l'intérêt, il excitera l'envie, et se fera des ennemis. Une manière aussi sage qu'adroite d'instruire et d'amuser les autres, est de procéder par forme d'interrogation : N'êtes-vous pas d'avis que...? Vous savez sans doute que...? Vous avez certainement remarqué que...? Cette manière de s'exprimer ne manque jamais de plaire à ceux qui l'entendent, parce qu'elle semble supposer que ceux qui écoutent ne sont pas moins instruits que celui qui parle. Nous paraissons par là n'avoir d'autre but que de chercher à nous instruire mutuellement, à nous confirmer dans nos opinions, dans nos théories, dans nos systèmes, et nous de-

vons d'abord être bien assurés que nos principes ne sont pas en opposition directe avec ceux de la société où nous nous trouvons.

Combien de gens cependant placent leurs convives à table d'une manière peu judicieuse ! Souvent vous avez pour voisins deux hommes avec lesquels vous n'avez aucune communauté de connaissances ni d'affaires, qui n'en ont pas davantage entre eux, et qui ne peuvent prendre part à la conversation ; ils comprennent à peine ce qui se dit, ne peuvent retirer de la société ni amusement, ni instruction, et quelquefois même ont lieu d'être offensés du sujet de l'entretien ! Que de fois n'ai-je pas eu pitié d'un pauvre étranger, par exemple, à qui j'entendais dire : « Parlez anglais, je sais que vous le pouvez (ce qui peut-être n'était pas vrai), cela vous sera utile ; » tandis que son hôte, sans se donner la peine de lui adresser de tems en tems quelques mots en sa propre langue, et tout occupé de converser avec le reste de la compagnie, le laissait dans l'ombre de l'oubli, comme une figure d'arrière-plan !

Je ne suis pas moins mécontent du maître de maison qui, tout gonflé d'importance, s'attache

exclusivement à un ou deux étrangers, leur parle dans leur langue avec affectation et volubilité, prend des airs et des attitudes étrangers, et, sous prétexte d'être poli à leur égard, ne fait aucune attention à ses concitoyens, et ne leur laisse pas le moyen d'avoir une demi-heure de conversation raisonnable, d'y introduire quelque sujet qui puisse les intéresser et les distraire un instant des beautés de Naples et de Paris, des plaisirs de la société en pays étranger, des agrémens dangereux du Palais-Royal, des secrets de la cuisine française, ou interrompre une dissertation scientifique sur les diverses qualités des vins de France, leur bouquet, leur prix et leur durée, ou sur la manière de prendre du tabac à la française.

Une jolie femme devient même quelquefois un obstacle à une conversation intéressante. Elle est l'objet de toutes les attentions; les complimens, les civilités, pleuvent sur elle; elle est assaillie d'une grêle de flatteries; c'est sur elle que se dirigent tous les regards, et elle est ainsi la cause innocente qui détruit tous les plaisirs de l'entretien, qui fait que tout est sacrifié sur l'autel de ses grâces. Un pédant est

cent fois pire encore, car il est verbeux, dogmatique et mal élevé, ou sombre, morose et inflexible dans ses opinions. Il faut la vertu toute puissante d'un océan de vin pour tirer de lui une remarque ou une observation, ou il s'empare de la conversation de manière à ne laisser à personne le moyen d'y placer un seul mot. Les autres convives sont d'humbles satellites rangés autour de cet astre brillant, cherchant à emprunter une partie de sa lumière, à en réfléchir quelques rayons. Le sot le regarde avec admiration, l'homme d'esprit avec mépris, et personne n'y peut trouver ni amusement ni gaîté.

Pour appuyer d'un exemple les faits dont je viens de parler, je rapporterai une courte histoire d'un digne gentilhomme campagnard dont le domaine touche à celui de mon frère, et qui est proche voisin du savant lord vicomte de W***. Des intérêts communs, dans le tems d'une élection, rapprochèrent le respectable roturier du noble pair, qui l'invita souvent à prendre son domicile chez lui quand il irait à Londres. L'amour que mon ami avait pour l'indépendance fit qu'il ne se rendit jamais à cette invitation. Cependant, le vicomte l'ayant un

jour rencontré dans *Saint-James-Street*, le pressa tellement de venir dîner chez lui, qu'il lui fut impossible de s'y refuser.

La compagnie n'était composée que de savans. Lorsque le campagnard entra dans le salon : « Mon cher voisin, lui dit le pair, je suis ravi de vous voir. » Mais au bout de quelques minutes, il se trouva isolé comme s'il eût été obligé de faire quarantaine ; toute la société fit cercle autour du lord pour discuter des sujets scientifiques auxquels mon pauvre ami était complètement étranger, et il n'avait pas eu l'occasion de prononcer un seul mot, quand on annonça le dîner.

Le vicomte daigna le placer près de lui à table, mais il ne s'en occupa pas davantage, et se pencha sans cesse devant lui pour causer de chimie avec un savant professeur. « Prendrez-vous un verre de vin? furent les seuls mots qui lui furent adressés pendant tout le dîner, qui lui parut aussi long qu'ennuyeux. On ne fit pas plus d'attention à lui quand on fut sorti de table ; un journaliste d'Edimbourg fut la seule personne qui lui adressa la parole vers la fin de la soirée, pour lui demander, d'un air de dédain et de pitié, si le foin n'était pas bien cher

cette année, après quoi il lui tourna le dos sans attendre sa réponse.

On doit bien juger que mon ami ne fut pas très-satisfait de cet accueil. Il me dit qu'il ne s'était jamais trouvé dans une compagnie aussi désagréable, quoique composée d'hommes savans et instruits; et qu'il préférait mille fois les entretiens que nous avions ensemble, nos tête-à-tête, à ces doctes et maussades réunions, et se promit bien qu'on ne l'y prendrait plus. Ce dernier aveu acheva de me confirmer dans l'opinion favorable que j'avais de son bon sens.

— N° LXXIX. —

LA SOCIÉTÉ PHILARMONIQUE.

Fille du Ciel, séduisante Musique,
Quel langage peut t'égaler ?
Devant ton talisman magique
Phœbus pâlit et semble chanceler.
L'amour n'est souvent qu'un mensonge,
L'amitié même est un vain songe
Que le réveil vient dissiper.
Toi seule, en peignant l'espérance,
Sais y joindre la jouissance,
Et ton charme ne peut tromper.

MOORE.

Après les charmes de la femme, la musique peut être regardée comme ce qui exerce le plus d'influence sur le cœur humain. C'est véritablement une puissante enchanteresse. Elle sait inspirer tour à tour l'amour, la tendresse, l'espérance, la pitié, la crainte, et elle exprime toutes ces passions par des sons harmonieux. Elle nous fait tressaillir jusqu'au fond de l'ame, nous

plonge dans une mer de délices, et donne aux héros de tous les siècles le courage du lion et l'ardeur belliqueuse de Mars. Qui peut embraser le cœur de l'homme du plus noble feu, si ce n'est une musique guerrière? Qui porte l'ame au plaisir, qui fait sentir la douceur du repos quand l'heure du plaisir est passée? c'est encore la musique. Qui jette avec douceur le voile de l'oubli sur l'ame dévorée de soucis rongeurs? qui peut porter au plus haut degré de sublimité l'enthousiasme religieux? toujours la musique.

Convaincus de ces vérités incontestables, nous ne pouvons être surpris que cet art enchanteur réunisse tous les suffrages, qu'il fasse le charme et les délices des hommes les plus illustres et les plus distingués, et qu'il trouve, dans la Grande-Bretagne, de si zélés et de si nombreux protecteurs. Dans aucun pays de la terre on n'accorde autant d'encouragemens à ceux qui l'enseignent ou qui l'exercent; nulle part on ne prodigue des sommes aussi considérables pour le faire fleurir. C'est un trait à citer à la louange de notre nation, car on peut dire avec vérité de celui sur qui la musique est sans

pouvoir : « Ne vous fiez point à cet homme. » Heureusement, c'est ce qui ne peut s'appliquer aux habitans des îles britanniques. Ces hommes graves, ces penseurs, ces philosophes, ces patriotes, ces héros sur terre et sur mer, ces *fiers insulaires*, l'envie et la terreur de l'univers, sont amis de l'harmonie, et leurs cœurs ne sont point insensibles aux doux accens de la musique *.

Parmi le grand nombre d'établissemens formés pour propager et perfectionner cet art divin, la Société philarmonique tient un rang distingué; et il est honorable pour S. A. R. le duc de Sussex de l'avoir si puissamment pro-

* On a dit dans quelques ouvrages que la nation anglaise était anti-musicale. Il y a de la fausseté dans cette assertion. Il semble au contraire qu'on pourrait lui faire reproche de l'importance qu'elle attache à la musique. Les Anglais sont particulièrement enthousiastes de la musique vocale : il n'est aucun pays où l'artiste et l'amateur soient ni plus généreusement récompensés, ni écoutés d'une manière plus flatteuse. Tous les jours, dans les sociétés les plus particulières, la musique fait ordinairement partie des amusemens de la réunion; et chacun se livre avidement, soit au plaisir qu'il reçoit, soit à celui qu'il fait éprouver aux autres.

tégée. Ce prince patriote et philantrope se montre toujours au premier rang quand il s'agit d'embrasser la cause de l'humanité ; et bien certainement rien n'est plus propre à inspirer des sentimens humains, à adoucir et à polir le caractère national, à perfectionner le goût du peuple, à augmenter le sentiment de bienveillance qui lui est naturel, que la culture d'un art qui élève l'ame, qui ajoute un nouveau charme à la piété, qui crée un enchantement inconnu aux esprits vulgaires.

Notre noblesse a aussi donné une preuve de bon goût, en appelant dans ce pays les talens en musique les plus distingués, par la générosité sans exemple avec laquelle elle a donné aux artistes des encouragemens qu'ils ne peuvent trouver nulle part. Londres est aujourd'hui le centre où se réunit tout ce qui existe de parfait en musique. L'inimitable Italie fait sortir de son sein ses virtuoses les plus célèbres pour en peupler nos établissemens lyriques ; et l'Allemagne, ainsi que tous les autres pays où cet art est cultivé avec succès, trouve dans cette capitale un prix auquel le talent ne peut atteindre dans au-

cune autre contrée ; sans parler de l'excellence de notre musique nationale, de son but utile, de l'amour qu'elle inspire pour la patrie, de la soif de gloire qu'elle fait naître, et de la perfection vers laquelle elle s'élève tous les jours.

Mais tandis que je ne trouve pas d'expressions assez fortes pour louer dignement l'encouragement donné ainsi au mérite, tandis que je manque de termes pour exprimer l'admiration que m'inspire le degré de perfection auquel l'art de l'harmonie est parvenu en ce royaume, il s'en faut de beaucoup que je veuille faire l'éloge de ces insipides merveilleuses de qualité, de ces fats ridicules qui se pâment à un concert, qui ont des extases dans une loge à l'Opéra, qui méprisent tout ce qui est anglais, qui n'ont d'oreilles que pour ce qui est italien, qui, parce qu'ils ont fait un voyage en Italie, et qu'ils ont retenu quelques vers langoureux du Guarini, de Pétrarque et de Métastase, pensent qu'il n'existe rien d'harmonieux dans leur propre langue, que notre poésie est sans charmes, que nos paysages n'offrent aucunes beautés. Ces charlatans pleins d'affectation, ces malheureux

imitateurs, ces véritables perroquets parlant, et peut-être mal, ce latin bâtard, cette langue voluptueuse nommée *l'italien*, ne sont que des gens du talent le plus médiocre, de l'intelligence la plus bornée, et dont l'orgueil même ne fait qu'afficher l'ignorance.

Ce n'est pas un ciel pur et dégagé de nuages, ce ne sont pas des paysages délicieux, des coteaux ornés de vignes, des bosquets d'orangers, des berceaux de myrtes, les roses du printems, les parfums de l'été; ce n'est ni le son enchanteur de la harpe, ni les notes amoureuses du luth, qui donnent la sagesse et qui constituent le caractère national. Quelque agréables que soient toutes ces choses, elles servent plutôt à énerver l'ame qu'à lui donner de la vigueur. La philosophie n'habite pas la demeure du plaisir; on ne la trouve ni dans une salle de concert ni dans le boudoir d'une jolie femme. Ce sont autant de chaînes dont on charge la liberté, autant de piéges tendus à l'homme pour le surprendre. Je le répète donc : quoique personne n'attache un plus haut prix à la musique et aux jouissances qu'elle procure, ce n'est qu'avec le

plus vif regret que je vois nos gens du grand monde n'avoir de goût que pour des nouveautés exotiques, se courber sous un joug étranger, et se laisser duper par des virtuoses venus de bien loin.

« Quel ange que cette Grassini! » me disait à l'Opéra, il y a quelques années, un certain pair du royaume, du ton de l'admiration, et avec l'enthousiasme le plus exalté. « Comme cette note va droit à l'ame! » disait un autre fat de qualité, aussi affecté qu'efféminé. « Bravo! admirable! divin!... encore! » répétait-on de toutes parts. L'admiration de nos femmes à la mode s'exprimait d'une manière encore plus ridicule, j'oserai même dire plus indécente. « Oh! ce cher Tramezzani! ce délicieux chanteur! et si bien fait! si plein de grâces! » Cet enthousiasme exagéré me rappelait les vers de Juvénal :

Chironomon Ledam molli saltante Bathyllo, etc.

L'étude de la musique est pleine d'attraits, elle fournit mille moyens de plaire; mais il faut convenir que ce goût, porté à l'excès, peut conduire à bien des erreurs, et donner naissance à

bien des maux. La société de ceux qui l'enseignent, de ceux qui en font leur profession, n'est rien moins que dangereuse; elle dégrade quelquefois; elle est en général contraire aux bonnes mœurs, et assez souvent ruineuse. La musique, l'amour illicite, la volupté, des mœurs relâchées, des habitudes de mollesse, la paresse, le dégoût de l'étude, marchent ordinairement ensemble; et c'est pour cette raison seule qu'un amour désordonné pour l'harmonie devient pernicieux.

Je connais un homme qui s'assiéra dans le coin d'une salle de concert, avec une attention dont rien ne pourra le distraire. Certains morceaux lui tireront les larmes des yeux, d'autres le feront tressaillir de plaisir; son ame est tout entière dans ses oreilles. Sorti de là, il ne lui reste pas un sentiment honnête, il se traîne dans des plaisirs honteux, s'abrutit le cœur et l'esprit, dérange sa santé, et cependant il retourne au concert, y semble encore animé de bienveillance, et ne respirer que le sentiment.

Il en est de la musique comme de tous les autres plaisirs : l'excès engendre le dégoût. Il

est naturel d'admirer, mais c'est une folie que de s'engouer. Le sentiment raisonnable, produit par des sons harmonieux, attendrit le cœur et ennoblit l'ame ; mais l'affectation du soi-disant connaisseur qui joue l'enthousiasme ne peut causer que du dégoût, comme tout ce qui est faux et contre nature.

— N° LXXX. —

LE BAL D'ENFANS.

Tempus abire tibi est, ne potum largius æqua
Rideat, et pulset lasciva decentius ætas.

HORACE.

Il est tems de faire retraite, si tu ne veux pas devenir la risée des jeunes gens à qui les amusemens conviennent mieux qu'à toi.

« Où étiez-vous donc hier soir? demandais-je un jour à lady Lewisburn ; on espérait vous voir à l'assemblée des *bas bleus*. — J'étais à un bal d'enfans, me répondit-elle, et je m'y suis ennuyée plus que je ne saurais vous l'exprimer. Qui peut trouver le moindre plaisir, si ce n'est des papas ou des mamans imbéciles, des grands-papas et des grand'mamans revenus à une seconde enfance, à voir une troupe de petites marionnettes répéter les pas qu'elles ont appris à l'école, et vouloir singer, en valsant, les grâces qui n'appartiennent qu'aux personnes

plus avancées en âge ? On y voyait le petit lord Lilliput, qui ressemble à ces plantes étiolées venues en serre chaude, et cette coquette en miniature, lady Jemima, se donnant les airs de danser la valse de la reine de Prusse, tandis que les deux filles du vieux Omnium le banquier prenaient des attitudes d'Opéra, et exécutaient ensemble des figures aussi variées que si elles eussent été sur le théâtre. Ensuite l'admiration des sots parens, la complaisance insipide des flatteurs, tout cela prodigué à ces petits composés d'affectation prématurée, est souverainement ridicule. On aurait mieux fait de laisser la moitié de cette marmaille à l'école, ou dans la chambre d'une bonne, plutôt que d'en risquer la santé par les fatigues d'une nuit passée au bal. Quant à danser avec eux ou après eux, c'est à quoi il n'est pas possible de penser. Danser avec eux est sans intérêt, et danser après eux offre quelque désavantage ; car ces misérables marmots se donnent tant de peine, qu'ils figurent réellement mieux qu'on ne pourrait espérer de le faire. D'ailleurs ils ne dansent que pour danser. »

Ces misérables marmots! me dis-je à moi-même, voilà bien le langage de l'envie.

« Il est vraiment du plus mauvais goût, continua-t-elle, de donner de ces réunions d'enfans, quoiqu'on n'agisse pas ainsi sans de grandes autorités. On dirait que certaines gens redeviennent eux-mêmes enfans. Une preuve que notre goût dégénère, c'est que la moitié de nos amusemens conviendraient mieux à une pension qu'à une assemblée de gens du haut rang, de personnes du bon ton. »

Je lui représentai qu'un auteur célèbre avait dit que « les hommes ne sont que de grands enfans ; » qu'on lisait dans un autre : « Quelle tâche plus délicieuse que d'apprendre à l'idée encore au berceau à se développer ! » — Sottises ! fadaises ! s'écria-t-elle ; qu'ils fouettent une toupie, qu'ils dansent à la corde *; mais qu'on ne les jette pas dans la société de gens plus âgés.

* Ce dernier amusement est surtout celui des demoiselles en Angleterre. On pourrait ajouter qu'il devient aussi celui des jeunes Françaises; car, par suite de cette anglomanie dont nous sommes travaillés, on voit dans nos promenades publiques beaucoup de petites filles se livrer à ce jeu. Ne désespérons pas de voir les garçons affublés de jupons, s'amuser avec des poupées : déjà, depuis long-temps, les filles portent des pantalons.

N'est-il pas ridicule à des personnes raisonnables d'aller voir les pantomimes de *ma Mère l'Oye*, du *Petit Poucet*, et mille autres rapsodies enfantines? Il est absurde aussi de laisser des enfans faire un tapage effroyable en jouant à des jeux innocens, dans un salon où d'autres personnes jouent très-gros jeu; ou de les voir se donner de petits airs dans une contredanse, et étaler leurs grâces enfantines dans une valse voluptueuse. Ils ne peuvent rien y apprendre qu'ils aient besoin de connaître, et ce n'est pas là qu'ils doivent chercher de bons exemples. — Ce dernier reproche retombe sur nous-mêmes, lui dis-je. — Sottises, fadaises! répéta lady Lewisburn: ce qui nous est permis, n'est nullement convenable pour eux. Un peu de coquetterie, même un peu d'amour, avec le mariage pour but, ne messied pas à une jeune personne bien née, brillante de toute la fleur de ses attraits. Mais est-il convenable d'en rendre témoins les habitans d'une école ou de la chambre d'une gouvernante? J'ai été rassasiée de dégoût la nuit dernière, en voyant l'affectation des enfans, et la folie encore plus grande des pères et mères. « Mes enfans ne me font-ils point

paraître bien vieille ? demandait en riant la sotte marquise de F***, en voyant sauter ses petits-enfans : quel désavantage pourtant de se marier trop jeune ! on est grand'mère quand on pourrait encore danser soi-même. » Lady Lauvel semblait aussi fière de ses enfans que si personne n'en eût eu qu'elle. Elle se croit toujours au printems de son âge, et certes, en fait de charmes, elle a si peu de chose à conserver, qu'il est difficile de remarquer qu'ils se fanent. Et le vieux duc ! quel radoteur ! Il vint me présenter son charmant enfant, et me dit : « Croyez-vous réellement, en appuyant sur ce mot *réellement* ; qu'Henri me ressemble beaucoup ? » Pas le moins du monde, lui répondis-je ; je savais qu'indépendamment de ce que c'était la vérité, je ne pouvais rien lui dire de plus mortifiant. Combien de mères y vis-je tout aussi glorieuses de la beauté de leurs filles, comme si ce qui est beauté chez un enfant ne devenait pas souvent laideur dans une personne faite. D'autres prêtaient l'oreille avec satisfaction à la voix de la flatterie qui leur disait à voix basse : « Aucune de vos filles ne sera à moitié aussi charmante

que leur mère. » Quelle platitude ! la patience me manquait. Enfin, jamais je ne me suis tant ennuyée de ma vie. Lady Hélène donne encore une de ces fêtes enfantines la semaine prochaine, mais je vous réponds qu'on ne m'y verra point. J'ai paru hier pour la dernière fois dans un bal d'enfans. »

Là se termina sa philippique, et je dois convenir qu'il y a quelque vérité dans ses observations sur le tort qu'on fait à la jeunesse en l'initiant trop tôt (et n'est-il pas toujours trop tôt?) à des scènes de dissipation ; en l'introduisant de trop bonne heure au milieu des sectateurs de tous les plaisirs ; car il est naturel à la jeunesse de vouloir imiter les personnes plus âgées, et de soupirer pour ce qu'elle ne peut posséder. Cependant les fêtes de cette espèce prennent leur source dans la tendresse paternelle, sentiment respectable ; dans l'amour pour les enfans en général ; quelquefois dans la complaisance pour des parens et des amis : sons ce point de vue, qui pourrait prendre sur soi de les condamner rigoureusement? Mais le fait est que l'opinion de lady Lewisburn n'était pas tout-

à-fait désintéressée. C'était pour avoir trouvé qu'on la négligeait à ce bal d'enfans qu'elle l'avait pris en si grande aversion. D'ailleurs elle avance dans son automne, et l'on voit alors les objets sous des couleurs qui ne sont plus les mêmes que celles dont on les parait dans son printems. Elle aurait probablement pensé tout différemment à l'âge où elle aurait pu espérer de fournir elle-même des acteurs pour ces scènes toujours intéressantes de la première jeunesse.

— N° LXXXI. —

LA CONVERSATION.

Pourquoi voit-on les arts, en mainte occasion,
Fleurir, s'élever presque à la perfection,
Quand celui pour lequel nous forma la nature
Reçut à peine encor sa première culture ?

STILLINGFLEET.

Ce qu'on appelle *conversation* peut se ranger sous deux chefs, c'est-à-dire se distinguer en entretien général ou particulier ; car je ne considère pas comme conversation le verbiage des fats et des petites-maîtresses, ni les lieux communs qu'on débite dans une visite du matin où l'on ne fait que ressasser les nouvelles que la médisance se plaît à répandre, ou répéter ce qu'on vient de lire dans un journal, avec des variantes qui rendent l'original méconnaissable. Je ne donne pas non plus le nom de conversation à un

babil qui ne se nourrit que de bruits calomnieux, et à un commérage insipide qui n'a d'autre objet que des frivolités, des niaiseries, comme le chien Munito, le cochon savant, et les coups de houssine donnés à l'orateur Hunt.

Dans un cercle nombreux et brillant, la conversation n'est pas une chose aussi facile qu'on pourrait se l'imaginer. Dans une société particulière composée de virtuoses ou d'hommes de lettres, de graves politiques ou de joyeux convives, un talent du second ordre peut aisément se tirer d'affaire, et figurer même avec avantage, sans faire une grande dépense d'esprit, grâce à quelques anecdotes piquantes, à une mémoire heureuse, et à l'aide d'un peu de gaîté. Mais il n'en est pas de même dans une assemblée nombreuse réunie, soit dans un salon, soit dans une salle à manger, à la cour ou à la campagne. La conversation y doit amuser tout le monde et ne blesser personne ; il faut y apporter de l'intérêt et de la réserve, car chacun de ceux qui vous écoutent peut être un critique, et chaque auditeur passif veut être récompensé du sacrifice qu'il fait en laissant jouer à un autre un

rôle plus actif, sacrifice qui n'exige pas peu d'efforts de la part du sexe qui fait le charme et l'ornement de la société.

J'ai pourtant remarqué que dans les grands dîners la conversation est rarement générale : on se borne à causer avec son voisin de droite et de gauche, et l'on ne converse guère qu'avec un petit segment du cercle, à moins qu'il ne s'y trouve un sujet doué de talens supérieurs, dont l'attraction soit irrésistible, et qui puisse parler avec modestie et dignité de quelque sujet assez intéressant pour fixer l'attention générale. Mais comme ce phénix est rare à trouver, il en résulte que, dans les assemblées nombreuses, l'entretien ne se compose que de formules banales de politesse, de remarques sur le tems et sur l'état de l'atmosphère, ressource ordinaire de John Bull dans la conversation ; et de phrases détachées et insignifiantes, ne valant pas la peine d'être retenues, sans ordre, sans liaison, lambeaux que celui qui parle ramasse dans sa profession, dans ses goûts, dans ses habitudes, sans aucun égard pour les lois du savoir-vivre, qui exigent qu'on fasse rouler

l'entretien sur des objets d'un intérêt général, sans prendre un ton ministériel ou dogmatique.

Ainsi les affaires qui se traitent dans la chambre des communes sont un sujet de conversation fort sec pour les dames, qui se contentent du pouvoir victorieux de leurs yeux, et qui ne connaissent la brigue que lorsqu'il s'agit de réduire un cœur. Le soldat qui vous fait assister à toutes ses batailles, qui vous fait ouvrir la tranchée, et monter à l'assaut au milieu des morts et des blessés, n'est rien moins qu'amusant pour les savans, et ennuie les papillons à la mode qui ne savent qu'effleurer quelque sujet de conversation léger et agréable. Un critique est un grand fléau, et un voyageur un grand.... Il faut m'arrêter ici; le mot qui allait m'échapper ne se prononce jamais devant des oreilles délicates; mais on sait que les voyageurs ont la réputation de ne pas être toujours très-véridiques.

Ceux qui ont l'esprit assez fertile pour en pouvoir tirer, à volonté, ce qui convient au goût et au caractère de la société dans laquelle ils se trouvent, sont en bien petit nombre; mais

ceux qui ont assez de jugement pour savoir parler et écouter à propos, pour faire valoir leurs talens et faire ressortir ceux des autres, en leur fournissant l'occasion de les développer, sont encore moins nombreux. Les premiers ont besoin d'une excellente tête; il faut aux seconds bonne tête et bon cœur.

De tout cela il arrive que la conversation languit souvent, et que le peu de choses qu'on dit n'ont aucune valeur. Les sons arrivent à l'oreille, mais la mémoire n'en retient rien; et si elle est assez malheureuse pour retracer les discours qu'on a entendus, on a ordinairement le désagrément d'être obligé de dire : « J'ai perdu ma journée. »

J'étais dernièrement à un grand dîner. Il n'y avait personne pour prendre le dé qu'un officier de marine qui s'empara de la conversation. Après nous avoir long-tems promenés sur tous les sujets à l'ordre du jour, tels que les élections, les mariages dans la famille royale, la réforme du parlement, et les tours des filous de Londres, il finit par se mettre en mer, nous fit essuyer des tempêtes, coula à fond des fré-

gates, bombarda des villes maritimes avec un feu si vif, que les cheveux se dressaient sur nos têtes. Cependant les batteries ennemies mirent le désordre dans ses agrès, et l'attention générale ne se soutint pas jusqu'à ce qu'il fût radoubé. L'amiral fut donc surpris par un calme, et chacun prit part à la conversation.

Je gardai un profond silence, et voici tout ce que je pus recueillir de l'entretien qui succéda à la verbeuse loquacité du marin :

Un jeune lord : « De ma vie je n'ai vu une plus jolie femme, sur mon honneur, ni si bien mise. Sa mère est encore fort bien : on assure qu'elle a été au mieux avec un illustre personnage, pour qui l'âge et l'embonpoint ne sont pas des obstacles à l'amour *. Elle figure dans les annales de la galanterie, et on croit qu'elle a eu un faible pour le frère du duc. — Permettez-moi de vous servir un peu de vin, Mylady ; je puis vous recommander le Bourgogne. »

* On dit à Londres qu'une femme, pour lui plaire, doit être marquée de trois *f : fair, fat, and forty*, c'est-à-dire avoir la peau blanche, de l'embonpoint et quarante ans.

Un membre du parlement : « Je vous ai vu au comité. Quelle charge ! Je suis accablé de lettres de mes constituans ; je voudrais qu'ils fussent sous le pôle arctique. Il m'a fallu lire le long rapport sur la nouvelle route ; je voudrais que chacun suivît son chemin sans me tourmenter. — Lord John, la marquise vous parle. — (A demi-voix à son voisin) C'est une charmante femme, sur ma parole, mais quelle buse que son mari ! »

Un alderman : « Un peu de sauce à la Harvey, s'il vous plaît. — Oui, Monsieur ; je dînais hier chez le noble baronnet ; le repas était somptueux, mais mal servi. Il n'a qu'une cuisinière, cela gâte tout ; il lui donne pourtant 100 liv. de gages, et elle a quatre aides ; mais il n'est rien de tel qu'un cuisinier pour bien ordonner un festin. D'ailleurs, le baronnet n'est pas assez épicurien pour donner l'attention convenable au menu d'un grand dîner. La venaison était bonne ; mais il n'y avait pas de plats à réchaud. Quel péché mortel contre la bonne chère ! Le turbot était excellent, mais la sauce aux huîtres était médiocre. Le citron manquait dans les ragoûts,

et les ortolans étaient froids quand on m'en envoya. Notre hôte était en grande gaîté, mais il nous conta de si longues histoires sur Seringapatam que je finis par m'endormir. »

« Sur mon honneur, dit à demi-voix un officier aux gardes à une jeune personne fort jolie dont il était voisin, vous pouvez me croire, je ne sais pas flatter, et je vous en dirai davantage dans le salon. A propos, si vous allez au bal de lady Fidget, valsez avec moi : je sais que le jeune Lightfoot vous invitera, mais vous le mortifierez en lui disant que vous êtes engagée. »

Notre hôte s'aperçut alors que l'amiral avait un air sombre depuis que ses batteries avaient été démontées. Il lui fit une question sur le bombardement d'Alger, ce qui nous exposa à une nouvelle canonnade qui dura jusqu'à ce que les dames eussent quitté la table. L'officier aux gardes serra la main de sa belle voisine en la quittant, et crut bien que personne ne s'en était aperçu. J'eus alors pour voisin un évêque qui était sourd. Lorsque je me retirai, je calculai que j'avais passé cinq heures à écouter. Je laisse

à mes lecteurs le soin de décider quelle valeur pouvait avoir ce que j'avais entendu. Telle est cependant la carte dans presque tous les dîners ; et, s'ils veulent être de bonne foi, ils conviendront qu'il leur est arrivé plus d'une fois de subir semblable épreuve.

— N° LXXXII. —

UN JOUR DE PLUIE A LA CAMPAGNE.

Les champs et les bosquets, le pur cristal des eaux,
La verdure, les fleurs, le doux chant des oiseaux,
Les coteaux, les vallons, sont sans attraits pour elle.
Londres seul peut lui plaire, et son cœur est fidèle
Au bruit, à la poussière, à la boue, aux brouillards.

YOUNG.

Je rendais compte un jour à la douairière lady Eaglemont de la visite que j'avais faite à lord Riverbank à sa campagne*. Elle me plaignit de toute son ame, et me dit que, quant à elle, elle aimerait mieux rester toute l'année à Londres, que de passer un mois au château de son fils.

« Cependant, ajouta-t-elle, la mode exige qu'on quitte la capitale à une certaine époque,

* Voyez *Une Journée à la Campagne*, tome II, page 223.

uniquement pour pouvoir dire qu'on a été à la campagne. Pourtant, dans le plus fort de la canicule, quand la ville est presque déserte, quand on ne rencontre pas une figure de sa connaissance dans toute une matinée, on peut courir les boutiques, acheter chez un libraire le dernier roman satirique, prendre une glace chez un confiseur, faire un cours de médisance chez la marchande de modes, écouter les *on dit* qui courent, se montrer aux petits spectacles, et s'asseoir près de sa croisée le dimanche, pour rire de la tournure des commis marchands et des filles de boutiques, qui vont ce jour-là étaler leurs grâces dans *Hyde-Park*.

» On ne trouve point de semblables passe-tems à la campagne. On ira bien passer un mois aux eaux, parce qu'on y peut, comme à Londres, jouer toute la journée, et danser toute la nuit. On y trouve de la société, on peut fréquenter les assemblées, les salons des libraires *, et goûter le plaisir de babiller tout à son

* Dans les lieux où l'on va prendre les eaux en Angleterre, les salons des libraires sont le rendez-vous de la bonne compagnie.

aise. Mais aller s'enfermer dans ce qu'on appelle son château, son domaine de famille, c'est se rendre prisonnier sur parole quand il fait beau, et se mettre dans un cachot quand le tems est mauvais. Un jour de pluie, par exemple, quelle épreuve pour la patience! quelle pénitence pour une femme habituée à vivre comme moi! Dans une prison, on peut trouver de la variété; les prisonniers doivent avoir à raconter un grand nombre d'aventures merveilleuses; mais dans un château, c'est une uniformité assommante, tout y est réglé à l'heure et à la minute, on n'y trouve que l'insipidité de la solitude et de l'ennui.

» Je n'aime pas la pêche, je ne monte point à cheval, je ne me promène jamais que sur les trottoirs de Londres. Quant à une promenade en voiture, rien n'est plus insupportable à la campagne. Se faire traîner une heure ou deux, sans avoir à jeter les yeux sur une boutique, sans rencontrer un visage de sa connaissance; arriver ensuite dans un village où les enfans et les chiens vous font un cortége criant et aboyant; déranger un pauvre âne qui était paisible sur

son fumier ; mettre en fuite les poules, les oies et les dindons du voisinage ; voir à la porte de chaque chaumière de grands yeux ouverts, de grandes bouches béantes : je ne sais qui tout cela peut amuser ; quant à moi, c'est ma mort.

— Mais quelles parties délicieuses ! On va cueillir la noisette dans un bois. — Oui, au risque d'avoir la figure égratignée par des épines, et son bonnet déchiré par des branches d'arbres. —On va dîner sur le gazon, en plein air. —Charmant plaisir ! c'est celui d'une troupe d'Egyptiens : vous avez l'agrément d'être piqué par les cousins, d'avoir le teint hâlé par le soleil, et de trouver une foule d'insectes dans tout ce que vous mangez. Le plus mauvais dîner chez soi vaut mieux que le meilleur repas en plein champ.

» Quant à la société qu'on trouve à la campagne, rien de plus monotone. Vous y entendrez le ministre pérorer du ton nasal et soporifique dont il régale ses paroissiens tous les dimanches dans la chaire. L'apothicaire du village vous donnera des nausées en vous faisant le détail de toutes les maladies qui règnent, des ma-

lades qu'il a à traiter, des cures merveilleuses qu'il a opérées, ou il vous fera, pendant quatre heures, une dissertation inintelligible sur l'oxygène, l'hydrogène, le muriate, le nitrate, le carbonate, et je ne sais combien de choses qu'il n'entend pas plus que ceux à qui il les explique.

» Mon pauvre frère, qui, comme vous le savez, a quitté le service, a autant d'antipathie que moi pour la campagne, et ne s'y trouve pas plus à son aise. Mais, pour en revenir à un jour de pluie, je me rappelle qu'étant chez mon fils, en juillet dernier, nous n'eûmes pas, dans tout le mois, cinq jours de beau tems. Je ne le sais que trop, car je comptai les jours, les heures et les minutes ; enfin, ne pouvant y tenir davantage, je me décidai à partir pour Brighton.

» Je me souviens d'un jour, entre autres, où il plut sans discontinuer. Mon fils joua toute la journée au billard avec l'apothicaire ; mon pauvre frère était retenu dans sa chambre par

outte ; les malheureuses femmes furent obligées d'avoir recours à l'aiguille, et il me fut impossible d'organiser une partie de whist. Je me mis à ma fenêtre, je m'amusai à compter les

tuiles du toit des écuries ; j'en trouvai sept cent quatorze. Je mesurai seize fois ma chambre, et calculai le nombre des médailles du tapis qui la couvrait. Je lus toutes les annonces contenues dans les journaux, et je passai trois quarts d'heure, à vue de montre, à examiner une oie sur le gazon, qui, probablement aussi ennuyée que moi, n'avait d'autre amusement que d'étendre une patte, tandis qu'elle se soutenait sur l'autre ; ce qui me rappela Vestris dans les grands ballets de l'Opéra : comparaison qui eut le pouvoir de m'arracher un sourire, le seul qui m'échappa de toute la journée, et qui fut un tribut rendu aux *Plaisirs de la mémoire* *.

» Cette journée fut d'une longueur assommante ; je crus qu'elle ne finirait jamais. Combien je fus soulagée quand j'entendis la cloche du dîner sonner six heures. Après le dîner, je jouai si long-tems aux cartes, qu'à la fin je pouvais à peine distinguer un cœur d'un carreau. Mon frère me dit qu'un autre jour de pluie, il avait calculé qu'il avait fait dix milles dans la

* Titre d'un charmant poëme anglais.

bibliothèque où, par parenthèse, il aurait pu s'occuper d'une manière plus utile et plus agréable, qu'il avait joué deux heures avec le cordon de la sonnette, et qu'après le dîner il avait fait vingt-quatre parties de billard. Je proteste que de ma vie je ne passerai plus d'une semaine dans ce qu'on appelle *le domaine de famille*, et que je n'y retournerai que par complaisance, et pour satisfaire aux vieux usages. »

Ainsi se termina la description des plaisirs goûtés par lady Eaglemont à la campagne.

Je me rappelle aussi avoir passé un jour d'une manière assez plaisante, ou, pour mieux dire, assez ennuyeuse à Richmond, chez un de mes amis. La pluie tombait par torrens, et nous fûmes obligés de renvoyer deux fois nos chevaux que nous avions demandés. Plusieurs personnes qu'il avait invitées à dîner envoyèrent faire leurs excuses. Le billard avait été démonté pour y faire une réparation; mon ami n'aimait pas la lecture, et il avait perdu tant d'argent à Bath, au whist et au piquet, qu'il avait fait vœu de ne plus toucher une carte. Nous

passâmes trois heures à examiner un portefeuille de caricatures ; nous jouâmes ensuite à la courte paille à un shilling, si long-tems que je perdis dix guinées. Pour varier nos plaisirs, nous jouâmes alors à pair ou non. Enfin, après avoir dîné, nous jouâmes aux dames rabattues jusqu'à minuit. Je le laissai fumant une pipe, amusement bien vif dans lequel le sommeil le surprit, de sorte que son valet de chambre fut obligé de l'éveiller à quatre heures du matin.

Je rougis quand je pense à la manière dont j'employai cette journée. Mais, combien de gens, s'ils voulaient passer leur vie en revue, trouveraient qu'ils ont perdu de même des heures innombrables! Sans parler des passe-tems de maint élégant dragon ou hussard qui, étant en quartier d'hiver, et ne sachant que devenir, va sur le premier pont, et joue une demi-couronne ou une-guinée avec un camarade, à qui fera le plus de ricochets en jetant des pierres dans l'eau, ou joue à croix ou pile le long d'une route, jusqu'à l'heure du dîner. Alors il noie son ennui dans des flots de vin, et passe à table une partie de la nuit ; si c'est un petit maître prudent qui

veuille conserver sa fraîcheur et sa santé, il se lève après avoir fini sa demi-bouteille de Madère ou de Bordeaux, va passer sa soirée près de quelque jeune et jolie grisette qu'il tâche de séduire, et retourne s'admirer dans son miroir, ou se vanter à ses camarades d'un succès que souvent il n'a pas obtenu.

Bien certainement si c'est là tout ce qu'il y a à gagner à la campagne, on ne peut me blâmer de vouloir continuer à être hermite.

— N° LXXXIII. —

LE CHIEN MUNITO ET LE COCHON SAVANT.

Quel étrange poisson ! Si j'étais maintenant en Angleterre, comme j'y ai été autrefois, je voudrais le faire peindre, et il n'y aurait pas un sot à Londres qui ne me donnât une pièce d'argent pour le voir. Ce poisson ferait de moi un homme.

SHAKESPEARE.

« Est-il possible, disait sir Placide à lady Bellamy, que la race humaine vous offre assez peu d'amusement pour que vous soyez obligée d'en chercher parmi les familles des brutes ? Est-ce par curiosité, pour satisfaire à la mode, ou faute de savoir que faire, que vous avez été ce matin voir le chien Munito ? J'ai chez moi un barbet anglais en état de faire presque les mêmes choses que ce savant étranger, et vous pourriez avoir chez vous de jolis chiens dont les tours vous divertiraient gratis, sans vous don-

ner la peine de les aller chercher si loin. — Vous êtes trop sévère, sir Placide, répondit lady Bellamy; vous êtes toujours armé d'un trait de morale ou de philosophie contre mes plaisirs. Sans ces animaux étrangers qu'on nous amène pour nous amuser, je ne sais ce qu'une femme comme il faut ferait de sa matinée. On ne peut pas toujours courir les boutiques, et se faire traîner dans le parc, et rien n'est ennuyeux comme une promenade à la campagne pour prendre l'air. Je suis toujours prête à m'endormir ou à avoir des vapeurs quand j'accompagne ma belle-sœur dans ses courses du matin, ou quand je fais la corvée de porter ma carte à la porte de toutes mes connaissances; aussi y ai-je renoncé, et j'envoie à présent mon carrosse à vide faire cette besogne. Car, à moins qu'on n'ait en vue quelque objet qui puisse occuper ses pensées, par exemple, qu'une société agréable à rencontrer, une nouvelle scandaleuse à apprendre ou à raconter, quelqu'une de ces étonnantes petites bêtes à aller voir, on se trouve assailli par mille idées mélancoliques, comme une perte au jeu, des créanciers, un mari de mauvaise humeur, la perte d'un de ses

charmes..... — C'est ce que vous ne pouvez avoir à regretter, Mylady, dit sir Placide en l'interrompant. — De pénibles souvenirs, des projets contrariés, mille autres misères inséparables de la pauvre nature humaine. Hier, par exemple, je pris M. Moody avec moi pour aller au panorama d'Athènes ; je le menai ensuite chez ma marchande de dentelles, et, grâce à ces deux ressources et à une vente chez Philips, je me trouvai débarrassée de ma matinée. J'avais les nerfs très-agacés en sortant de chez moi, mais M. Moody me fit sur Athènes tant d'observations intéressantes, entremêlées de tant de citations grecques et scientifiques, que, quoique je ne m'en rappelle pas un mot aujourd'hui, et que je n'y comprisse pas grand'-chose alors, je m'amusai infiniment. Le son de sa voix suffisait seul pour me distraire de mes pensées, et c'est tout ce qu'on peut désirer. Mais, pour en revenir au chien Munito, c'est une créature délicieuse, un vrai petit savant ; la société la plus distinguée va le voir, et c'est un des motifs qui m'y ont conduite. Au reste je n'ai pas fini avec les quadrupèdes, car je veux aller voir le cochon savant, qui fait maintenant au-

tant de bruit dans le beau monde que lord Bacon en a fait autrefois parmi les gens d'esprit. J'y vais dans le moment même ; c'est l'heure d'y rencontrer les gens comme il faut. »

Lady Bellamy me fit l'honneur de me demander si je voulais l'y accompagner. Je la priai de m'excuser, attendu que j'avais chez mon libraire rendez-vous avec un membre du parlement ; mais je lui promis de l'y rejoindre, et sir Placide m'ayant donné le bras, nous allâmes ensemble jusqu'à *Pall-Mall*.

« Quelle peut être la raison, lui demandai-je, pour laquelle lady Bellamy est toujours si empressée de courir partout, et ne peut supporter un instant de réflexion ni de solitude chez elle ? — Elle est toute simple, me répondit-il ; Mylady est criblée de dettes, elle ruine son imbécile de mari, redoute un moment de tête-à-tête avec lui, et cherche à éviter une mercuriale conjugale. Jamais je n'ai vu une femme qui ait un tel besoin de tuer le tems, qui craigne tant de n'avoir pas de quoi remplir sa matinée. Quant à ses soirées, elle a toujours deux ou trois engagemens d'avance ; et comme son mari et elle ont chacun leur appartement séparé, qu'ils

n'ont ni les mêmes goûts, ni les mêmes plaisirs, ni les mêmes sociétés, elle n'a de précautions à prendre que contre la première partie du jour. — Cependant il n'est guère probable qu'ils puissent se rencontrer, même dans les matinées, car le mari en passe la plus grande partie dans certaine maison de *Blandford-Street*, dont il paye le loyer et la dépense; il fait ensuite une promenade à cheval, et cherche à connaître le nom et la demeure de quelque nouvelle figure qu'il aperçoit; ensuite il dîne en ville, boit sec, et finit sa journée dans quelque club. Madame de son côté parcourt le matin toute la ville, va voir les jongleurs indiens, le panharmonicon, l'apollonicon, les panoramas, les muséum, les ventes, les ménageries, en un mot tout ce qu'on offre à la curiosité des oisifs. — Cette vie errante, mon cher ami, atteste que l'intérieur n'est pas paisible. Fiez-vous en à moi; tous ces coureurs de plaisirs, tous ces amis d'une dissipation désordonnée, surtout s'ils ont passé la première jeunesse, doivent avoir dans l'esprit quelque inquiétude, ou un vide qu'il faut remplir, n'importe comment. Les femmes de cette espèce n'ont d'attachement pour personne, ne

savent ce que c'est que les devoirs domestiques. Elles sont mon aversion. »

Ici nous nous séparâmes ; et, après m'être trouvé au rendez-vous que j'avais donné, je me mis en route pour l'hôtel de don Grognard, réfléchissant, chemin faisant, sur la vérité de l'observation de mon ami, dont je fis l'application à bien des gens de ma connaissance. Lorsque j'y arrivai, je vis lady Bellamy en grande conversation avec M. Bounce, capitaine des gardes.

« Je vous assure, lui disait-elle, que c'est le chien le plus étonnant qu'on puisse voir. — Vous me faite regretter de ne pas en être un, Mylady, dit le capitaine, vous m'honoreriez peut-être d'une visite. — Flatterie! s'écria-t-elle d'un air de satisfaction ; purs complimens! mais je sais que vous ne perdez jamais l'occasion de dire quelque chose d'agréable. — Quand on a le bonheur d'être près de vous, Mylady, cela coule de source. — Vous allez voir l'animal le plus étonnant et le plus merveilleux! s'écria le précepteur du cochon en amenant son disciple ; il est doux comme une colombe (singulière comparaison en parlant de cet animal)

et malin comme un serpent : je l'ai vu réfléchir des heures entières, et s'il pouvait parler, il composerait un livre. Venez, Mylord, dit-il à l'animal qu'il nommait ainsi sans doute pour faire honneur au noble pair du royaume qui l'a pris sous sa protection spéciale ; sautez pour plaire aux dames : bien! je suis sûr que s'il avait une danseuse intelligente, il pourrait nous donner une valse. Maintenant, Mylord, attention. quel âge a cette dame en robe de mérinos, et qui tient un ridicule brodé ?

L'animal compta cinquante-cinq.

« Votre cochon est un sot, s'écria une vieille fille à qui ce compliment s'adressait, en lançant sur son maître un regard courroucé, et vous êtes un sot vous-même de l'avoir si mal instruit. — Je vous demande pardon, Madame, mylord s'est trompé ; mais tout homme est sujet à erreur. Regardez donc bien madame, dit-il à l'animal d'un air mécontent ; a-t-elle l'air d'avoir cinquante-cinq ans ? »

Quelques jeunes miss fraîchement sorties de pension se mirent à chuchoter et à ricaner. Le cochon compta trente.

« Fort bien, Mylord, et ne faites plus de

pareilles bévues, dit le maître tandis que la vieille fille disparaissait. Remarquez la sagacité de ses yeux, ajouta-t-il en s'adressant à sir Timothée Turtle, gros alderman * qui en admirait les proportions. »

« Hum! dit l'alderman avec un tel accent, que le cochon lui répondit sur-le-champ sur la même note, au grand amusement des spectateurs. — C'est une ancienne connaissance, disait l'un; il y a un air de famille, disait l'autre; c'est un accord parfait, disait un troisième. — Hum! dit encore l'alderman. » Et le cochon, s'approchant de lui, vint se frotter contre ses jambes. « Excusez sa liberté, dit le gardien. — Oh! il est le bien venu, répondit l'alderman; c'est le plus bel animal de son espèce que j'aie jamais vu. »

En ce moment un homme titré entra; mais quoiqu'il y eût dans la compagnie plusieurs per-

* Un alderman est à Londres à peu près ce qu'était à Paris un échevin avant la révolution. Toutes les fois qu'il s'agit de peindre dans un roman, dans une comédie ou dans une satire, un glouton ou un gourmand, c'est toujours un alderman qui est chargé de le représenter.

sonnes de sa connaissance, il réserva toute son attention pour le cochon.

« On ne voit ici que prodiges ! dit mon ami Brown, de l'université d'Oxford, en regardant tour à tour le cochon et le pair du royaume. »

« Maintenant, Mylord, reprit le maître, dites-nous si cette jeune dame en robe rose est mariée ou non. Si elle est mariée, vous compterez deux ; si elle ne l'est pas, vous ne compterez qu'un. » La jeune fille, qui sortait de la pension de miss Brigg, dans *City-Road*, avait alors la tête languissamment penchée ; elle la souleva en souriant à demi, et regarda le cochon d'un air d'intérêt pendant qu'il comptait un.

« Bien répondu, Mylord ; mais à présent dites-nous si cette demoiselle se mariera bientôt, et répondez-moi en français. — *Oui, oui,* grogna le cochon. »

Avec tout le respect dû à notre vénérable monarque, on peut rappeler ici qu'il dit un jour qu'un cochon, quand il grognait, disait *oui, oui* en français. C'est une preuve que sa majesté a l'oreille très-juste ; car il a été observé par de

savans philologues que si un cochon pouvait parler, il prononcerait le français très-correctement, attendu le grand nombre de terminaisons nasales qui se trouvent dans cette langue, comme *donc*, *quiconque*, *néanmoins*, et une immense quantité de mots semblables; peut-être parviendrait-on même à lui faire chanter le sixain suivant, que je me rappelle en ce moment, et qui revient assez au sujet qui m'occupe :

Un cochon et Desessart
Sont tous les deux gens de l'art,
Voilà la ressemblance.
Mais le cochon est plus beau
Et Desessart est plus gros,
Voilà la différence.

« Eh bien! capitaine, demanda lady Bellamy, que pensez-vous de cet animal? est-ce à tort que les gens comme il faut l'ont pris sous leur protection? — Non, sur mon honneur; il est étonnant. — Admirable! » Et elle lui offrit la main pour qu'il la reconduisît à sa voiture.

Le pair d'Angleterre flatta de la main la tête du cochon, qui lui témoigna, à sa manière, combien il était sensible à ses caresses.

« Les oiseaux du même plumage volent toujours ensemble, dit à demi-voix un colonel d'infanterie à un vieil Irlandais qui se trouvait près de lui. — Excellent, répondit celui-ci. Mais, tel que vous me voyez, j'ai combattu vingt ans pour mon pays ; j'ai reçu trois blessures, tout cela pour une misérable paie de six shillings par jour ; et voilà un animal, dont on aurait dû manger les deux jambons depuis longtems, qui se fait un revenu plus considérable que les appointemens d'un officier-général. Sur mon ame, je crois qu'il vaudrait mieux être cochon que soldat. »

Une voix secrète me disait que je perdais ma journée ; et, tandis qu'on riait de la saillie de l'Irlandais, je pris la porte, moins satisfait du cochon que lady Bellamy.

Il y avait long-tems que je n'avais vu cette dame. La dernière fois que j'avais été chez elle, elle venait de faire une visite à Johanna Southcote *, et demandait sa voiture pour

* Johanna Southcote était une vieille femme, qui joua le rôle de sibylle à Londres, il y a quelques années, et qui y a encore des prosélytes.

aller aux jongleurs indiens. Quelle rage de tout voir! Aujourd'hui un chien et un cochon leur succèdent, et quelque nouvel objet non moins intéressant les remplacera à son tour, car il faut toujours que John Bull se laisse attraper.

— N° LXXXIV. —

LEÇON POUR LA JEUNESSE.

. . . . . L'aveugle et folle ambition
S'appela des grands cœurs la belle passion;
Du nom de fierté noble on orna l'impudence,
Et la fourbe passa pour exquise prudence.

BOILEAU.

« COMMENT se porte aujourd'hui ma vieille tante ? demandait l'étourdie miss Marchmont à sa mère, dame qui se pique d'avoir l'usage du monde et le vernis de la mode. — Votre vieille tante ! répéta mistress Marchmont d'un air de surprise et d'indignation : que je ne vous entende jamais appeler *vieux* qui que ce soit; il n'est rien de plus malhonnête au monde. D'ailleurs, votre tante n'a guère plus de cinquante ans, et elle est fort bien pour son âge. Il n'y a que quelques années de différence entre elle et moi, et elle serait fort mécontente si elle savait qu'on la crût ou qu'on l'appelât vieille. »

En se servant ainsi du nom de la tante, la bonne dame parlait aussi un peu pour elle-même.

« Mais cependant, maman, dit Henriette, il y a des gens qui sont vieux, et je vous ai entendue vous-même nommer ainsi le cocher et le garde-chasse. — Qu'importe le nom qu'on donne à un cocher ou à un garde-chasse? reprit la mère: je vous répète qu'on ne doit jamais nommer ainsi quiconque fait partie du beau monde. Dans un certain cercle, on n'est jamais ni vieux ni laid. Si vous parlez d'une femme qui ne passe pas cinquante ans, elle est encore jeune, pour peu qu'il lui reste d'attraits; si elle approche de la soixantaine, elle entre dans la maturité de l'âge; et, plus tard encore, elle commence à être dans son automne. Il en est de même d'un homme. S'il vous paraît vieux, vous devez dire qu'il est d'un certain âge; s'il est décrépit, vous pouvez regretter qu'une santé délicate l'ait changé si tôt; mais tant qu'il peut se présenter dans la société, vous ne devez l'appeler qu'un homme de moyen âge. De même le mot *laid* ne peut s'appliquer à personne. Cette jeune personne n'est pas mal, cette dame est passable,

cet homme a un air spirituel ; voilà comme il faut parler des gens dont la figure ne permet pas qu'on en fasse plus d'éloges. On ne trouve ni bègues, ni boiteux, ni bossus, ni louches, dans la bonne société ; on n'y voit pas de cheveux roux ; ces défauts n'appartiennent qu'aux classes inférieures de la société. On peut avoir un léger embarras dans la prononciation, de la faiblesse dans une jambe, une épaule un peu plus haute que l'autre, une petite irrégularité dans le regard, enfin des cheveux d'une couleur un peu hasardée ; mais des expressions plus dures ne doivent jamais blesser les oreilles. Telles sont les distinctions que font les gens bien élevés, et la politesse y ajoute même encore quelque aimable correctif qui place le défaut apparent sous le jour le plus avantageux, qui le fait presque passer pour une beauté. D'ailleurs, le génie du siècle a trouvé le moyen de remédier si efficacement à la plupart de ces petits défauts, qu'ils ont presque entièrement disparu de la bonne société. »

J'étais présent à cette leçon, et je dois ajouter, pour rendre justice à mistress Marchmont, qu'elle sait joindre l'exemple au précepte,

qu'elle cache elle-même parfaitement son âge, qu'elle entend mieux que personne l'art de dissimuler un défaut, ou celui de faire valoir un agrément. Il est très-vrai que le carnaval de Venise offre moins de déguisemens qu'on n'en trouve parmi les gens à la mode qui se promènent dans *Bond-Street*, qui étalent leurs grâces dans *Hyde-Park*, ou qui vont se faire admirer à l'Opéra.

« Et pourquoi trouverait-on à Londres quelqu'un qui soit vieux ou laid? dis-je après être rentré chez moi, en jetant les yeux sur les nombreuses annonces dont étaient remplies les colonnes d'un journal :

« Rouge végétal imperceptible à l'œil le plus exercé, rosée céleste, pâte sans pareille pour adoucir, polir et embellir la peau; teinture pour donner un beau blond ou un superbe brun aux cheveux blancs et roux; poudre épilatoire pour faire tomber les moustaches des douairières; pommade pour faire croître la barbe et les cheveux, corsets élastiques et à ressorts pour hommes et pour femmes, seins postiches, palais artificiels, dents plus belles que nature, faux cheveux, faux mollets, faux embonpoint;

voilà, Londres incomparable, les trésors et les attraits que tu prodigues aux deux sexes et à tous les âges. »

Mais Henriette, dont la taille n'avait pas besoin des talens d'une couturière habile, qui n'était riche que des dons de la nature, dont les roses et les lis ne devaient rien à l'art, ne concevait rien aux conseils et aux instructions de sa mère. Elle consulta des compagnes qui avaient plus d'expérience; elles lui apprirent qu'il fallait suivre les sages avis de maman, substituer l'art à la nature, qu'elle y gagnerait beaucoup et qu'elle n'y perdrait rien.

« Par exemple, lui dit une de ses amies, supposons que vous ayez accordé pendant quelque tems des regards favorables à un amant, qu'il soit fier de la préférence que vous semblez lui donner sur les autres jeunes gens, que vous-même vous pensiez l'aimer; supposons ensuite qu'il s'en présente un plus riche, d'une naissance plus distinguée : alors tout ce qui s'est passé à l'égard du premier n'est qu'un badinage, une plaisanterie, un enfantillage. Il vous parle de vœux, de promesses.... Que signifie tout cela? Il n'y a de sérieux dans le grand monde

que ce qui est conforme à l'intérêt. Supposons aussi que vous ayez confié un secret à une amie, et que vous vous en repentiez : rien de plus naturel que de lui dire que c'était une plaisanterie, une manière d'éprouver sa discrétion, et que ce que vous lui aviez dit n'avait pas le moindre fondement. »

De même que la vieillesse et la laideur, la vérité, la franchise, la candeur, la simplicité, sont des mots qui ne se trouvent pas dans le dictionnaire de la cour. Des lèvres qui peuvent à volonté bouder ou sourire, des yeux qui savent au même instant verser des larmes ou étinceler de joie, un cœur qui palpite sans éprouver ni peine ni plaisir, une tête qui s'incline sans humilité, une main qui serre la vôtre sans le moindre sentiment, voilà ce qui est indispensablement requis d'un homme ou d'une femme du bon ton. La nature est comme un cousin de campagne qu'on rougit de reconnaître dans la haute société, et dont on cherche à se débarrasser. »

« Et pourquoi pas? me dit un jour lady Florimore à qui je faisais cette observation ; nous aimons à parer nos salons de roses dans le cœur

de l'hiver, et pendant l'été nous bannissons de nos salles à manger la clarté du jour. Pourquoi donc l'homme, dans sa dernière saison, ne chercherait-il pas à s'embellir de roses artificielles? » Peut-être était-il possible de trouver une bonne réponse à cet argument, mais il ne s'en trouva aucune en ce moment à mon esprit.

— N° LXXXV. —

L'ÈTRE ÉQUIVOQUE.

Dum dubitat natura marem faceret ne puellam,
Factus es, ô pulcher, penè puella, puer.

AUSONS.

La nature doutait encore du sexe qu'elle devait te donner, lorsque tu naquis, être charmant, presque fille et presque garçon.

L'INDÉPENDANCE et la liberté qui règnent dans la société de Londres, viennent, en grande partie, du peu de commerce et de communication qui existe entre les voisins. Dans les provinces, vous êtes lié à votre voisin comme les barreaux d'une même grille, et vous n'avez aucun moyen de lui échapper. Il sait quel plat on servit hier sur votre table, et quel habit vous avez mis ce matin; il connaît vos goûts, vos habitudes, vos occupations, vos plaisirs, vos embarras. On ne pourrait tenir dans la capitale, si les choses s'y passaient de la même manière; mais il en est tout autrement. Ce que fait votre

plus proche voisin vous est aussi inconnu que ce qui se passe dans le divan de Constantinople. Un original, un observateur comme moi, peut fréquenter vingt ans un café sans qu'aucun de ceux qui l'y voient songe à s'informer de son nom et de sa demeure. Un vieil élégant peut avoir eu, pendant la moitié de sa vie, un petit sérail dans quelque quartier éloigné, et passer aux yeux de son épouse pour le plus fidèle, le plus exemplaire des maris. Enfin un grave juge peut être joueur, libertin, se permettre toutes les folies d'un jeune homme, et conserver la réputation d'un homme austère et de mœurs irréprochables.

Cette absence totale de surveillance, cette liberté dans les actions, existent, non seulement parmi les voisins qui habitent le même quartier, la même rue, mais même parmi ceux qui demeurent dans la même maison. Deux personnes qui se connaissent peuvent loger des semaines et des mois dans le même hôtel garni, et ne se rencontrer que par hasard. C'est ce qui m'est arrivé souvent à moi-même. Je demeurais une fois dans un hôtel où logeait aussi lord M***, mon ancien ami, et nous ne nous en doutions ni l'un ni l'autre : ce ne fut qu'en

apercevant un jour sa voiture à la porte, et en reconnaissant ses armes, que j'appris que depuis un mois nous habitions sous le même toit.

Une autre fois, j'eus pour voisin, dans le même hôtel, un individu dont je ne connus pas même le sexe pendant un mois, quoique je n'en fusse séparé que par une cloison très-mince. Cet être passait les nuits dehors, et le jour dans son lit; de sorte qu'à peine m'apercevais-je que cette chambre fût occupée. J'entendais quelquefois la voix d'un domestique et celle d'une servante, mais le maître, ou la maîtresse, parlait toujours si bas, que jamais je ne pus distinguer parfaitement le son de la sienne. Cette créature équivoque prenait des leçons de valse, et je l'entendis une ou deux fois pincer de la mandoline. On lui servait le thé dans son lit; son appétit ne devait pas être bien grand, car je lui vis porter une fois pour souper deux allouettes, et une autre un ris de veau. Son appartement était tellement parfumé que j'en étais presque suffoqué chaque fois qu'on ouvrait sa porte; et je rencontrai plusieurs fois, sur l'escalier, son domestique chargé d'odeurs et de cosmétiques de toute espèce. Je le vis aussi emporter des bouteilles vides d'eau de rose, de lavande, et

d'essences de différentes sortes. Un jour que sa porte était entr'ouverte, j'aperçus sur une table une fiole d'huile antique, un pot de rouge, et de faux cheveux. C'est une femme, pensai-je. Je fus confirmé dans cette idée par la quantité de romans qu'on lui apportait, et par la circonstance qu'un petit chien couchait dans sa chambre. Une visite que lui firent successivement un usurier, un huissier et un procureur, jointe à son usage de faire du jour la nuit, me firent encore penser que cette femme vivait dans une dissipation habituelle, et dépensait au delà de ses revenus. Un joaillier lui apportait fréquemment des bijoux; enfin une marque certaine qui me parut devoir ranger cet être dans la classe du genre féminin, c'est que sa toilette l'occupait des heures entières, que sa blanchisseuse passait un tems considérable à recevoir ses instructions, et que je l'entendis une fois promettre d'empeser davantage la mousseline à l'avenir.

« Diable! s'écria une fois mon voisin ou ma voisine, vous avez déchiré cette dentelle; » mais d'un ton si bas qu'il était impossible de juger si c'était une voix d'homme ou de femme; et l'instant d'après je l'entendis demander son

corset à baleines, ce qui dissipa tous mes doutes.

Un matin, je vis son domestique lui porter un verre d'eau-de-vie. « De pis en pis, pensai-je, cette femme ne peut être qu'une créature abandonnée. » Cependant les créanciers se multipliaient, mais ils ne faisaient pas encore de bruit, et le domestique leur parlait toujours à voix basse, de sorte que jamais je ne pus entendre le nom de l'être qu'il servait. Je pris le parti de le demander à un garçon de l'hôtel; mais il ne m'entendit pas, ou ne me comprit point, car je n'en reçus aucune réponse.

« Mauvais voisinage, pensai-je, une femme qui boit, qui passe toutes les nuits dehors! » Bientôt on ne sortit plus, on tomba malade, et le domestique répondait à tous ceux qui se présentaient : « On est à la campagne. » La mandoline, les romans, les parfums et le petit chien, étaient la seule ressource dans cet embargo. Je découvris aussi qu'on prenait de l'opium tous les soirs, expédient qu'emploient assez souvent les dames qui mènent une vie trop dissipée.

Je résolus de chercher l'occasion de voir cet

être mystérieux, et je la trouvai le dimanche suivant à quatre heures après midi. Il avait passé très-long-tems à sa toilette. Je l'avais entendu demander successivement des brosses pour les ongles, pour les dents et pour les cheveux, son corset, son busc, son rouge, des huiles, des parfums et des eaux de toute espèce. Enfin il donna ordre qu'on allât lui chercher une voiture ; et quand j'entendis le fiacre s'arrêter à la porte, je me mis en embuscade, de manière à l'apercevoir quand il sortirait de sa chambre. Un petit chapeau rond parut d'abord à mes yeux. « Madame est peut-être en habit de cheval, pensai-je. » Mais, à mon grand étonnement, je vis ensuite un habit d'homme serré de la taille de manière à donner l'air d'une guêpe à l'individu qui le portait, une énorme cravate qui cachait la partie inférieure d'une tête dont les joues étaient couvertes du plus beau rouge, et sur le front de laquelle flottaient des cheveux bien luisans et symétriquement arrangés ; enfin une taille qui était roide comme une pique. « Cela ressemble pourtant à un homme, pensai-je : serait-ce une femme déguisée ? » Je pris mon chapeau pour faire semblant de sortir ; j'allai jusqu'à la porte de l'hôtel, et j'entendis

le domestique dire au garçon que *Monsieur* ne rentrerait pas de la journée.

Je fus tenté de regarder cet individu comme un être unique dans son espèce, mais depuis, combien j'en ai vu qui lui ressemblaient! On me dit pourtant qu'il donnait le ton dans les sociétés à la mode, qu'il était regardé avec admiration par tous les jeunes gens du beau monde; « et avec pitié par tous les hommes de bon sens, pensai-je. » Jamais je n'avais vu un être qui m'eût paru si méprisable; mais j'ai vu les copies de cette première épreuve se multiplier en si grand nombre depuis ce tems, qu'elles ont perdu l'attrait de la nouveauté qui avait fixé un instant mon attention sur leur modèle.

— N° LXXXVI. —

UNE SÉANCE DU PARLEMENT.

—

> Le jour où le peuple anglais prendrait la justice pour base de ses déterminations, serait la veille de sa ruine.
>
> *Discours de lord* Chatam *au parlement.*

Je me trouvai, un de ces jours, par un de ces rapprochemens singuliers que le tems accumule sans cesse, à dîner dans l'endroit de Londres le plus riche en souvenirs historiques. Old Westminster (le vieux Westminster) est un amas informe de bâtimens dont l'aspect n'a rien de noble ni d'imposant. C'est un mélange de constructions antiques et modernes, amoncelées sans ordre et sans art; on dirait que chaque siècle s'est plu à y déposer un échantillon du talent de ses architectes. Ces édifices sont situés entre la Tamise et l'abbaye de Westminster; c'est là que siége le parlement. La chambre des lords en occupe une partie, l'autre est réservée

à la chambre des communes, que les nobles pairs appellent quelquefois *la chambre basse*. Ces bâtimens sont entourés de galeries, de corridors et d'avenues, dans lesquels se trouvent placées deux ou trois tavernes et autant de cafés destinés à servir de buvettes aux plaideurs, aux hommes de loi et aux laquais des membres du parlement.

J'étais entré dans la plus fréquentée de ces tavernes ; je m'étais assis à la seule table où se trouvait une place disponible. Le garçon plaça mon couvert en face de celui d'un homme qui expédiait assez lestement quelques tranches d'un *rosbif* de vingt-cinq livres, qu'il assaisonnait de pommes de terre et de choufleurs cuits à l'eau. Après un léger signe de tête en réponse au salut poli que je lui avais fait, il m'engagea, avec plus de franchise que de cérémonie, à prendre ma part de son dîner. En Angleterre, une pareille invitation ne dispense pas de payer son écot.

La figure de mon commensal m'avait frappé ; son teint animé, ses cheveux bruns, ses yeux vifs, son sourire caustique, un certain désordre dans sa toilette, qui me paraissait plutôt le ré-

sultat d'un calcul que l'effet de l'abandon, quelque recherche dans ses expressions qui contrastaient avec la brusquerie de ses manières ; et, plus que tout cela, une manie de supériorité qui, en dépit de ses efforts, perçait dans chacune de ses actions ; tout en lui me paraissait extraordinaire, et concourait à me maintenir dans la haute opinion que j'avais prise de ce gentleman.

Ainsi que moi, il était venu à la taverne dans l'intention d'assister ce jour-là à la fameuse séance de la chambre des communes, dans laquelle sir Francis Burdett devait parler sur la réforme parlementaire. Je n'avais point encore eu occasion de visiter le sanctuaire de la législature anglaise : il m'offrit obligeamment ses services pour me servir de guide. Après avoir vidé ensemble nos deux pots de *porter*, et terminé notre modeste dîner par un verre de *brandy* que nous bûmes réciproquement à notre santé, nous soldâmes notre bill et nous allâmes, en attendant l'ouverture de la séance, parcourir les salles du vieux Westminster.

La plus grande est célèbre en Angleterre ; non seulement par sa dimension, la plus vaste

qui existe au monde sans piliers et sans colonnes, mais encore par les assemblées fameuses qui s'y sont tenues : c'est dans cette enceinte immense que le parlement se forme en cour de justice ; c'est là que se tiennent les grandes séances royales ; c'est là que le malheureux Charles Ier parut devant le parlement séditieux de Cromwel. On y voit la place qu'occupait l'infortuné monarque, et celle où siégeait le farouche Bradshaw. Mon compagnon de voyage, qui ne me parut pas d'humeur à se condamner au silence, me fit remarquer, en passant, les cours de justice placées dans l'enceinte d'Old Westminster; la cour du chancelier, celle du banc du roi (*king's bench*) et quelques autres tribunaux subalternes. Partout il trouvait matière à réforme. Cet appareil de puissance royale qui environne en Angleterre les cours supérieures était surtout l'objet de ses critiques les plus vives. Mon guide était du nombre de ces mécontens que l'on nomme *radicaux*.

L'heure de l'ouverture des tribunes approchait ; nous allâmes nous mettre à la queue dans un petit escalier assez obscur qui était déjà encombré de curieux. Je remarquai avec sur-

prise qu'il n'y avait pas de femmes, et j'en fis l'observation à mon voisin, qui m'apprit qu'elles n'entraient pas dans la chambre des communes. En jetant les yeux sur quelques Anglais qui m'entouraient, je m'aperçus qu'ils étaient munis d'un billet, et j'avouai à mon guide que j'avais oublié une semblable précaution. « Ne vous mettez pas en peine, me répondit-il avec un sourire amer, vous êtes dans un pays où tout est vénal; si vous n'avez aucun droit pour entrer, vous l'obtiendrez pour une demi-couronne; vous savez qu'ici tout s'achète, depuis la conscience de nos orateurs jusqu'à une place aux tribunes publiques; nous sommes les commerçans par excellence; nous vendons tout, jusqu'à la guerre. Mettez hardiment deux shillings et demi dans la main de l'huissier, qui la tient toujours ouverte, et vous serez mieux placé que le prince-régent qui entre sans payer. » Je suivis ce conseil; la porte s'ouvrit, et je me trouvai dans le sanctuaire du sénat anglais, pour moitié prix d'un billet de *Govent-Garden* ou de *Drury-Lane*.

La salle des séances de la chambre des communes n'est pas fastueuse, mais elle a un ca-

ractère de sévérité et de simplicité qui impose. C'était autrefois une ancienne chapelle ; elle fut donnée aux communes par Henri VIII ; son architecture gothique a quelque chose de respectable. Elle est éclairée par trois grandes croisées en ogive placées derrière le fauteuil de l'orateur, et donnant sur la Tamise. Les ornemens ne sont pas riches ; ils se composent de banquettes et de gradins en bois de chêne recouverts de coussins de maroquin vert. Des tribunes règnent autour de la salle, et sont soutenues par des piliers en fer bronzé surmontés de gros chapiteaux corinthiens de cuivre doré. La tribune spécialement consacrée au public est en face de l'orateur, au dessus de la principale porte. Les personnes de distinction se placent dans les tribunes latérales.

Grâce aux vigoureux coups de coude de mon guide, qui me parut joindre à une grande habitude de la populace le talent merveilleux de se faire jour à travers la foule, nous parvînmes à nous placer sur la première banquette. A peine étions-nous assis, que la majeure partie des regards se dirigèrent vers nous deux. Mon compagnon seul paraissait être l'objet de cette sin-

gulière distinction. Il y avait sur toutes les figures qui le contemplaient un mélange d'étonnement, de satisfaction, de mépris, de colère, de respect, qui me fit vivement désirer de connaître plus particulièrement l'honorable *gentleman* qui avait bien voulu m'accorder sa protection.

Une trentaine de membres étaient épars dans la salle. Les uns lisaient, d'autres causaient entre eux, allaient, venaient, sortaient, rentraient, tandis que l'orateur entonnait la première lecture obligée d'un bill proposé par les ministres. L'orateur est le seul qui soit en costume. Sa large perruque poudrée à la chancelière, et sa longue robe noire traînante, contrastent plaisamment avec le négligé de la plupart des membres de la chambre. Je remarquai que, pendant tout le commencement de la séance, les secrétaires se penchaient à chaque instant à l'oreille des huissiers. Ceux-ci sortaient et ramenaient avec eux un, deux, trois députés qui, probablement, prenaient patience dans quelques cafés des environs.

Cette disparate entre la toilette du président et celle des députés m'avait choqué ; mon voisin

s'en aperçut ; il me fit observer que l'un était l'homme du roi, salarié par le gouvernement ; qu'on le payait pour remplir sa place, tandis que les autres, qui, bien ou mal, représentaient la nation, payaient au contraire pour exercer d'aussi nobles fonctions. Je cessai alors de m'étonner de voir arriver, en bottes à éperons, couverts de sueur et de poussière, des hommes qui, deux heures auparavant, parcouraient à cheval les allées d'*Hyde-Park*. « Un habit brodé n'est pas toujours le garant des sentimens de celui qui le porte, ajouta mon guide, et il n'y a guère ici que les soldats et les valets qui se couvrent de l'uniforme et de la livrée. »

Toutes les niaiseries de forme qui ouvrent la séance faisaient souvent hausser les épaules à mon voisin, qui semblait éprouver un mouvement convulsif quand il voyait entrer un membre ministériel. En revanche, la vue des députés de l'opposition le réjouissait extrêmement : ce n'est pas que tous fussent à la hauteur de ses principes ; au contraire, il ne faisait aucun cas de ces formistes mitigés qui ne veulent que des améliorations au régime constitutionnel, de ces sages qui respectent ce que le tems et l'usage

ont consacré, qui, voyant que leur constitution vit de vieillesse, n'osent y porter une main imprudente, dans la crainte qu'il n'en soit de la constitution anglaise comme des vieux monumens qui se démolissent à l'instant où l'ouvrier les répare. Je craignis un moment que mon Anglais ne fût un de ceux qui veulent une refonte générale de la fameuse charte, et qui pensent qu'on ne peut la trouver que dans une révolution dont les soins seraient confiés à la populace des trois royaumes.

Les banquettes de l'opposition se remplirent les premières, et mon voisin *le radical* se faisait un plaisir de me nommer tous les membres du parlement au fur et à mesure qu'ils arrivaient. Je vis paraître sir Francis Burdett, annoncé par un petit mouvement de curiosité qui partait des tribunes publiques. Il alla prendre place au centre de la gauche, entre son honorable collègue sir Robert Wilson, homme de beaucoup d'esprit, et l'alderman Mathew Wood, dont le nom n'est pas encore connu en France *. Peu après, en-

* Il l'est beaucoup à présent, grâce au fameux procès de la reine Caroline. Cet honorable membre de l'oppo-

tra avec assez d'aplomb et de vivacité un petit homme à cheveux blancs, à qui chacun des membres du côté droit offrait de faire une place auprès de lui. Je demandai quel était ce personnage important que tout le monde voulait avoir pour voisin. « Cet homme, me dit en fronçant le sourcil mon Anglais, est le plus grand corrupteur de l'Angleterre; c'est celui qui paie les consciences que lord Castlereagh achète. Procurez-vous une petite brochure qui vient de paraître, et qui est intitulée *Black-Book* (le livre noir), et vous saurez combien coûte une majorité par le tems qui court. *Black-Book* est le livre qui démasque et rend publiques toutes les désertions du parti populaire, toutes les corruptions ministérielles. L'auteur y rend compte des soins, des démarches, des présens, des honneurs, des gratifications, des sinécures, contre lesquels ont échoué la probité et le pa-

sition était l'un des conseils de S. M. et passe pour avoir dirigé sa conduite dans cette circonstance. Son zèle ne paraît pas avoir été fort apprécié par la reine à ses derniers momens, puisqu'il est en quelque sorte le seul de ses *fidèles* dont elle n'ait fait aucune mention dans son testament.

triotisme des députés ; c'est le tarif du déshonneur et le barême du pouvoir. — Corrompre et avilir, répliquai-je à mon voisin, c'est trop de moitié ; mais enfin quel est ce personnage ? — C'est M. Vansittart, le chancelier de l'échiquier. C'est un de ces orateurs qu'en Angleterre nous appelons *dinner's bell* (la cloche du dîner). »

Je ne comprenais pas trop quel rapport il pouvait y avoit entre un orateur et une sonnette ; mais je ne fus pas long-tems à m'apercevoir de la cause d'un pareil rapprochement. « M. Vansittart, me dit mon guide, vient ici soutenir un bill fiscal qu'il veut faire passer ; dès qu'il ouvrira la bouche, vous verrez la plupart des membres qui n'ont pas affermé leur liberté se lever, et profiter de cette heureuse occasion pour aller dîner. La voix de cet homme fait l'office de la cloche du traiteur. » Le renseignement était vrai : la presque totalité de la chambre s'éclipsa au moment où le président accorda la parole au chancelier de l'échiquier ; et parmi les membres qui restèrent, la majeure partie puisa dans sa tabatière des secours utiles pour repousser le sommeil qui approchait de leurs paupières.

Quelques-uns cependant cédèrent aux attaques de l'ennemi.

Les séances du parlement en Angleterre commencent à l'heure où la plupart des nôtres finissent. Il est quatre heures du soir quand la séance s'ouvre, et elle se prolonge souvent jusqu'au lendemain matin cinq heures, sans désemparer. Il y a en Angleterre un respect religieux pour les devoirs constitutionnels que l'on ne connaît pas dans tout autre pays, et auquel une longue habitude seule peut former les esprits. Les membres de la chambre des communes sont fiers d'avoir obtenu une confiance qu'ils ont sollicitée de toutes les manières. Ils supportent, sans se lasser, des séances de treize heures. Nous traitons un peu plus cavalièrement les prérogatives du gouvernement représentatif. Il n'est rien qu'on n'obtienne de nos députés quand l'heure du dîner arrive. La clôture de la discussion est réclamée avec une égale ardeur par des hommes qui n'ont trouvé que ce secret de faire marcher ensemble leurs fonctions et leur appétit, et de partager leur zèle entre la table et la patrie.

Un silence profond qui se fit dans la salle

nous avertit que le héros de la séance allait enfin parler. La chambre, déserte pendant les discours de quelques orateurs qui avaient remplacé, ou plutôt continué M. Wansittart, se remplit dès que l'ordre du jour eut amené le tour de sir Francis Burdett. Après avoir causé quelques instans avec les honorables amis qui l'entouraient, sir Burdett se leva et prit la parole. Ce membre célèbre de l'opposition est un homme de quarante-cinq ans, d'une taille au dessus de la médiocre; sans être régulière, sa figure a de l'expression. Ses yeux s'animent quand il parle. Il s'exprime avec une grande facilité et beaucoup d'élégance. Sa mise est celle d'un homme comme il faut, ou tout au moins d'un homme riche; mais ses manières ont quelque chose de commun. Il remue son corps et ses bras d'une façon peu noble, et gesticule à poings fermés, en se balançant tantôt à gauche, tantôt à droite, avec un mouvement monotone. Il n'en est pas de même de son organe qui est fort agréable, et qu'il varie à son gré avec une certaine adresse oratoire.

Son discours fut long, et cependant d'un intérêt soutenu. Les déclamations sur la réforme

sont bien rebattues. Sir Burdett aborda la question avec une franchise un peu acerbe, mais qui produisit beaucoup d'effet sur les tribunes. Mon voisin était en extase ; il suivait des yeux chacun des mouvemens de l'orateur, à qui les malheurs du peuple, les progrès de la puissance ministérielle, fournirent des traits vifs, hardis, qui provoquèrent les marques de satisfaction de ses partisans. *Hear! hear!* (écoutez! écoutez!) criait mon guide, comme s'il eût craint que l'admiration n'eût fait perdre aux auditeurs une parole du discours de son patron.

La chose devint plus délicate quand il parla de la corruption parlementaire ; la chambre n'entend pas raison sur cet article. Mon voisin souriait aux attaques dirigées par l'orateur contre le côté droit, qui y répondait par des *order! order!* (à l'ordre!) Les traits lancés par sir Burdett devinrent si aigus, si acérés, qu'il fallut que *l'orateur-président* se décidât à rappeler à l'ordre le *Gracchus* de Westminster. Mon guide était furieux contre la susceptibilité de la chambre. « Ne trouvez-vous pas, me dit-il, que ces gens ressemblent aux joueurs qui trichent et ne veulent pas qu'on le leur reproche? »

Malgré l'opposition et les clameurs de son parti, sir Burdett fit des excuses à la chambre ; il s'en tira avec esprit, moins bien cependant que ne le fit, en pareille occasion, un membre fameux de l'opposition qui, pour réparation de ses attaques injurieuses, fut contraint de se mettre à genoux ; il se releva, et dit avec malice en affectant d'épouster les genoux de son pantalon : « *I never saw so dirty house in my life* (de mes jours je n'ai vu une chambre si *lâche* ou si *sale* *). »

On pense bien que la motion de sir Burdett fut rejetée. La chambre se sépara, et les tribunes, qui voulaient au moins payer de reconnaissance le zèle de leur défenseur, se portèrent en foule sur son passage; mon voisin avait hâte d'en faire autant. Cependant avant de me quitter, il m'engagea à assister à une assemblée de Smithfields, et me promit ses bons offices. Je lui demandai son nom : « Hunt, me cria-t-il en courant ; quant à ma demeure, le premier Anglais venu vous l'indiquera. »

* Le mot anglais *dirty* signifie à la fois sale et lâche.

— N° LXXXVII. —

LES BANQUIERS.

On peut s'enrichir dans quelque art ou quelque commerce que ce soit, par l'ostentation d'une certaine probité.

LA BRUYÈRE.

Il n'y a pas de ville au monde où l'on dépense plus d'argent qu'à Londres ; les besoins et les fantaisies s'y multiplient à l'infini, et les marchands s'y disputent les acheteurs par toutes les séductions de l'étalage et les ressources du charlatanisme. A ces moyens de dépense vient se joindre une cause singulière de prodigalité, c'est la rareté de l'argent ; ceci paraîtra sans doute un paradoxe, et pourtant rien n'est plus véritable. Comme, dans cette capitale, on ne se sert, pour les usages les plus ordinaires de la vie, que de papier, on s'habitue à le dépenser avec une grande facilité. Les *bank-notes*, ces *bills* d'une et de cinq livres sterling, qui sont

les plus répandus, et qu'on appelle des *pounds*, disparaissent de vos poches avec une merveilleuse rapidité; ce qui doit vous faire présumer que si, dans un pays où l'on a introduit le commerce dans la diplomatie, les banquiers jouent un grand rôle dans la politique, ils ne peuvent manquer de fournir un épisode obligé dans un voyage en Angleterre.

Il est peu d'étrangers qui n'arrivent à Londres avec une lettre de crédit sur une maison de banque; s'ils veulent se procurer une réception agréable, ils doivent joindre à cette précaution utile une lettre de recommandation. En France, on confond assez ordinairement la valeur de ces deux objets; la lettre de crédit suffit pour vous recommander au banquier à qui elle est adressée, et la lettre de recommandation devient à son tour une pièce de crédit pour le porteur. Il n'en est pas de même en Angleterre, où il existe entre toutes les deux une distinction fort importante. Avec une lettre de crédit seulement, vous n'obtiendrez pas même l'invitation de vous asseoir; avec une simple lettre de recommandation, le banquier ne vous

offrira pas ses services pour une demi-couronne. C'est ici le pays de la ponctualité et de l'exactitude. On n'y fait ni plus ni moins que ce qu'on doit.

Ces jours derniers, un jeune Français, fils d'un négociant qui, lors d'un voyage que je fis à Paris, avait eu pour moi ces attentions délicates et empressées qui distinguent si éminemment sa nation, arriva à Londres, et me fut adressé ; quoiqu'il fût muni de lettres de recommandation, je pensai m'acquitter faiblement en offrant de l'accompagner dans plusieurs maisons où il avait affaire, et entre autres chez un de nos principaux banquiers à *Lombard-Street*.

Il était neuf heures du matin lorsque nous nous acheminâmes vers le *Strand*, dans le quartier le plus marchand de Londres. Les boutiques n'étaient pas encore entièrement ouvertes. Surpris de cette paresse chez des gens qui connaissent aussi bien la valeur du tems que celle de l'argent, mon compagnon m'en fit l'observation. « Monsieur, lui dis-je, tout est calculé. La vente ne commençant jamais pour nous avant neuf heures, notre paresse est le résultat de

l'expérience ; chaque genre de marchandise a ses heures de débit ; le bonnetier ouvre tous les jours deux grandes heures avant le bijoutier placé à côté de lui. Le pauvre peut avoir besoin d'une paire de bas de grand matin, et le riche ne se dérange pas de son sommeil pour acheter des bijoux ; en revanche, à sept heures du soir, le bonnetier aura fermé sa boutique, tandis qu'à minuit celle du joaillier brillera de tout son éclat. » Nous continuâmes notre chemin.

Le *Strand* et la cité qui y est contiguë, sont le quartier le plus intéressant de Londres. Cette longue suite de grandes rues qui commence à *Charing-Cross* et se termine à *Royal-Exchange* (la Bourse), offre l'aspect le plus brillant et le plus varié. L'industrie du monde entier semble s'y être donné rendez-vous. L'uniformité des boutiques est rompue par de beaux édifices ; l'hôtel d'un lord touche au magasin d'un mercier, et souvent les propriétaires de l'un et de l'autre appartiennent à la même famille. En Angleterre, les personnes de la plus illustre naissance bornent quelquefois leur ambition à laisser un grand nom dans le commerce. Pour acquérir

plus de crédit parmi le peuple, on voit des seigneurs anglais adopter un corps de métier et s'y faire inscrire. Il y a à Londres des comtes épiciers, des baronnets charpentiers, des marquis perruquiers, et des comtes bonnetiers. C'est un hommage rendu au commerce et à l'industrie.

Nous admirâmes, en traversant le *Strand*, l'hôtel de Northumberland et le palais de Sommerset, la porte de la cité (*city-gate*), d'une architecture lourde et de mauvais goût, mais à laquelle se rattachent de grands souvenirs et de singuliers priviléges. C'est là que commence l'autorité du lord-maire; les corps armés ne peuvent pas dépasser la porte de la cité sans son autorisation, et le roi d'Angleterre lui-même n'en franchirait pas le seuil sans l'avoir obtenue.

Nous arrivâmes enfin dans *Lombard-Street*. C'est une petite rue assez étroite, située dans les environs de la Bourse, où l'on trouverait facilement de quoi payer Londres s'il était en vente; les plus riches banquiers de Londres y sont logés. Le nom de M. Adamson était placé,

selon l'usage, sur une plaque de cuivre clouée sur sa porte. Son hôtel est une maison fort modeste qui ne ressemble en rien à celles des banquiers de Paris, dont les hôtels à grandes cours, à longues avenues de marronniers, à perron et péristyle, passeraient à Londres pour des palais. Les Anglais font peu de cas d'un faste inutile.

Je frappai quatre coups très-forts, afin de donner une bonne opinion de nos personnes ; un domestique en petite veste nous ouvrit. Je fis remarquer au jeune Français qu'aux deux côtés de la porte étaient les boutons de deux sonnettes. Au dessous de l'une étaient écrits les mots *counting-bell*, et sous l'autre *house-bell*. Le mouvement de ces sonnettes indique si l'on a affaire au comptoir ou à la maison.

Rien de plus simple et de plus joli que l'intérieur de celle de M. Adamson ; un tapis de toile vernie garnissait le vestibule, et se prolongeait tout le long de l'escalier. A droite et à gauche, deux immenses bureaux étaient remplis de commis placés debout devant de grands pupitres à la Tronchin. On n'entendait que le bruissement des plumes sur le papier. Des mil-

lions se remuaient dans cet atelier de banque, et l'on n'y entendait pas le son d'une couronne. Les billets de banque, sortant d'un portefeuille pour passer dans un autre, faisaient seuls honneur aux signatures des négocians des quatre parties du monde.

Les banquiers de Londres habitent presque tous la campagne; ils ne viennent à la ville que pour surveiller leurs opérations, assister à la Bourse, signer leurs bordereaux et lire leur correspondance; la Bourse finie, ils vont retrouver leur famille réunie dans leur *country-house*. M. Adamson n'étant point encore arrivé, nous l'attendîmes quelques instans dans le salon. Bientôt un cabriolet s'arrêta devant la porte, et nous vîmes paraître le maître de la maison.

Il vint d'abord d'un air froid en nous demandant ce qui nous amenait chez lui. Le jeune L.... lui remit sa lettre de recommandation, à laquelle j'ajoutai quelques mots, et M. Adamson reprit en souriant: « Mon âge et ma goutte m'empêchent de vous faire les honneurs de mon pays; mais un de mes neveux, jeune homme très-répandu, me remplacera auprès de vous.

et vous aidera à passer agréablement le tems que vous devez rester parmi nous. »

Il nous pria d'entrer dans son cabinet. Cette pièce, assez vaste pour recevoir un autre nom, n'était point richement décorée ; l'or, le bronze, les cristaux, ne se disputaient pas l'avantage d'éblouir les yeux ; mais une élégante simplicité, relevée par autant de goût que de propreté, y charmait la vue. Deux fauteuils en maroquin noir, quelques chaises et un lit de repos en acajou, garni de toile des Indes, composaient une partie de l'ameublement. Un large bureau, tout couvert de lettres et de papiers serrés par des pinces d'acier ; une petite pendule en marbre noir, qui avait de la peine à tenir sur une cheminée dont les côtés étaient garnis de branches de corail brut et de deux vases du Japon ; une niche remplie de colibris et de papillons étrangers ; un cartonnier qui supportait le buste en marbre de la princesse Charlotte ; les portraits de Pitt, de Nelson, de Fox, remplissaient les espaces laissés par de grandes cartes de géographie collées sur toile et vernies d'Arrowsmith ; enfin un buste de vieille femme reposant sur une console en bois d'ébène, achevaient d'orner ce cabinet.

M. Adamson est un homme d'une soixantaine d'années, fort riche et fort estimé. Sa tête chauve a quelque chose de noble, quand elle n'est plus couverte d'un chapeau gris à longs bords. Il se mit à son aise, et, devant nous, son vieux valet de chambre lui apporta ses pantoufles de maroquin rouge, son petit bonnet de soie noire et sa robe de chambre de piqué blanc. Il fit demander son déjeuner, et, en attendant, il donna audience à ses commis. Le caissier lui présenta un bordereau de billets à escompter; il les classa sur-le-champ avec une facilité étonnante, et en fit deux lots, dont l'un passa dans sa caisse, tandis que l'autre retourna aux signataires véreux. Un commis lui donna à signer les bons sur la banque, un autre lui remit sa correspondance; M. Adamson l'examina avec beaucoup d'attention, en mettant au crayon quelques notes en marge de chaque lettre. Il nous présenta un de ses commis: c'était le fils de lord Al...., que sa grâce avait mis en apprentissage chez M. Adamson.

Le vieux valet de chambre revint apportant un guéridon chargé de tout l'attirail du thé,

des *toasts*, des *prolls* et des *sandwichs*, espèces de tartines de pain avec du beurre, qui enveloppent des tranches de jambon. M. Adamson nous avait offert de partager son déjeuner; nous acceptâmes dans l'intention d'avoir l'occasion d'estimer encore davantage un homme que ses confrères regardent comme le modèle du commerce de Londres.

Le jeune Français lui témoigna son étonnement de le voir travailler avec tant d'activité, lorsqu'il pouvait se procurer les agrémens d'une vie douce et oisive. « Monsieur, lui répondit-il en posant son petit bonnet de soie noire sur son genou, le travail, dont j'ai une longue habitude, est devenu pour moi un besoin depuis qu'il n'est plus une obligation. J'aime beaucoup la campagne, mais elle me paraîtrait bien moins agréable si je n'étais pas forcé de la quitter chaque matin pour venir passer quelques heures à Londres. Je me suis condamné pendant long-tems au travail le plus assidu pour me procurer une indépendance que je suis parvenu à atteindre, et à laquelle je me soustrais maintenant par habitude. » Mon com-

pagnon se hasarda à parler à M. Adamson de quelques-uns des plus fameux banquiers de Paris ; il les connaissait mieux que lui, et me parut n'en estimer qu'un certain nombre. Les plus riches, à ce que je crus entendre, n'étaient pas ceux qui étaient placés le plus haut dans sa considération, chose assez singulière à Londres, où le premier respect est pour l'or. « Votre position financière, à vous autres Français, dit-il, a attiré chez vous, depuis quelques années, une foule de *casse-cous* qui sont venus en poste s'enrichir de vos dépouilles. J'ai toujours pensé qu'il était impossible de gagner des millions en peu de tems sans être un fripon ou un fou. Or, ces deux titres ne sont pas très-recommandables dans le commerce. La banque, telle que je l'ai faite toute ma vie, et telle que la font encore quelques banquiers estimables de ce pays, que je ne vous citerai pas, est un moyen de fortune assuré dans un long espace de tems. Tous les bénéfices en sont sagement prévus et irrévocablement calculés. L'imprudent qui veut accélérer sa marche pour aller plus vite, court les risques de trébucher en route : s'il réussit, tout le

monde crie au bonheur, et retire ses fonds de chez lui. Le commerce demande un grand sens et une longue patience. Les opérations hasardeuses, qui compromettent une grande fortune, ne donnent pas, même lorsqu'elles sont couronnées du succès, une haute opinion de l'organisation morale de celui qui les a entreprises. Ceci, ajouta-t-il en secouant ironiquement sa tête chauve, est un peu l'histoire de quelques-uns de vos riches financiers qui, par un bonheur inouï, ont trouvé le secret de rendre leur signature meilleure que leur tête. Ce n'était pas ainsi, dit-il en élevant la voix, que les Barnett, les Samson, les Lloyd, les Ramson, et tant d'autres, ont fait fortune. »

En parlant ainsi, M. Adamson humait son thé avec délices. Notre déjeuner fut un peu long; il me parut que le banquier anglais aimait beaucoup ce repas, qui lui permettait de traiter encore ses affaires. Le jeune L.... était émerveillé de la simplicité, de la franchise de ses manières, et de l'ordre qui régnait dans sa tête. La situation de toutes les places de l'Europe y était classée avec une lucidité admirable.

M. Adamson avait établi dans chaque ville importante un atelier de renseignemens qui éclairaient sa confiance, et le préservaient des fausses spéculations et des emprunts dangereux.

Ses affaires se succédaient avec une telle rapidité, que nous craignîmes de devenir importuns. Nous saluâmes M. Adamson, qui demanda au jeune homme s'il désirait emporter la somme pour laquelle il était crédité chez lui, ou s'il voulait, selon l'usage le plus habituel, retirer ses fonds au fur et à mesure qu'il en aurait besoin. Il accepta cette dernière proposition, et le caissier lui remit une certaine quantité de *drafts*, espèce de petits mandats imprimés dont on remplit la somme, et qu'on donne en paiement au premier venu ; rien n'est plus commun et de meilleur ton en Angleterre. A l'aide de ces mandats, on se donne les airs d'avoir un banquier. C'est un moyen d'inspirer la confiance, dont les marchands ont souvent été la dupe. Les gens comme il faut ne paient rien à Londres que par l'entremise de leur banquier, chez lequel ils sont censés avoir placé tout leur argent.

Nous prîmes congé de M. Adamson, qui nous

fit promettre de le revoir, et d'aller dîner à *Hackney*, joli petit village aux environs de Londres. Ce jour-là, nous dit-il, nous laisserons de côté les affaires, et je cacherai le banquier pour ne vous montrer que le bon convive.

— N° LXXXVIII. —

UNE ASSEMBLÉE DE SAVANS.

. . . . . Pour qui veut se connaître,
Le plus sage est celui qui ne pense pas l'être.

BOILEAU.

« En bien ! puisqu'il faut que j'aille, j'irai, » dis-je alors à lady Wentworth, qui est une de ces femmes despotes dont les volontés sont des lois pour ses amis, et qui, tout ayant l'air de les prier de faire quelque chose pour elles, ne veulent pas en éprouver de refus. Je ne connais, en vérité, pas d'autre moyen de refuser une dame (comme dit l'Irlandais), que de ne pas plus la regarder et lui parler que si c'était une ombre.

Lady Wentworth était venue chez moi, et me disait avec son ton accoutumé : « Hermite, mon vieil ami, le meilleur de mes amis, j'ai

promis de vous mener à une assemblée de savans *marqués au bon coin ;* il ne faut pas me refuser. — Comment ! répliquai-je, je serai donc toujours forcé d'être de ces parties, bon gré, malgré? Vous savez, Madame, que je suis d'une humeur taciturne : je déteste de me trouver où je ne suis pas connu, et ne puis m'accoutumer à être regardé comme un animal curieux qui vient de l'Océan-Pacifique, ou que l'on trouve classé dans l'*Encyclopédie.* » Toutes ces excuses furent inutiles ; je vis que j'étais annoncé pour le divertissement de la soirée (ce qui n'était pas très-flatteur pour un homme de lettres). Je fus forcé d'accepter, et me voilà empaqueté dans le vis-à-vis de S. Exc., et mené au cercle de ces hommes éclairés, où je supplie mon lecteur de vouloir bien me suivre. Je me présentai avec défiance et avec une sorte de gaucherie, que me donnait la peur que j'avais d'être questionné, et de servir de jouet à l'assemblée ; mais je m'aperçus bientôt que ces gens à talens et remplis d'eux-mêmes sont, comme les autres hommes, indulgens et faciles sur les perfections d'autrui, pourvu qu'on leur permette de parler des leurs.

Cela me convint parfaitement, en ce que cela me rendit mon rôle habituel d'écouter et d'observer. Un orateur débuta par critiquer et déchirer la réputation d'une quantité de nouveaux ouvrages, déclama long-tems contre les vues étroites de la politique des cours d'Allemagne, et le peu de moyens que développait le cabinet de Saint-James. Il nous apprit, tout en se regardant dans une glace, que la ruine de l'Etat venait de ce que le talent était méconnu. Quant aux princes d'Allemagne, il dit que c'étaient des geôliers couronnés, d'impitoyables inquisiteurs, des hommes à petites idées, qui *enfouissaient les talens, et éteignaient le génie de leurs sujets.*

Lady Diana Bold parla ensuite : le clergé fut l'objet de sa satire. On lui demanda quel nom on avait donné à sa nièce nouvellement née ; elle répondit qu'elle ne le savait pas, parce qu'elle avait refusé d'être présente au baptême, qu'elle n'assistait jamais aux cérémonies d'aucun culte ; qu'elle les regardait comme des impostures de la part des prêtres ; que sa sotte de sœur avait absolument voulu donner à sa nièce un nom de sainte, ce dont elle n'avait pas voulu

du tout se mêler. Un sourire d'approbation parut sur tous les visages de l'assemblée.

Un baronnet, d'une très-ancienne famille, entama la politique ; il parla du mécontentement général, des murmures qu'occasionait la mauvaise conduite des princes, et du contraste qu'offrait la république romaine avec nos Tarquins modernes ; nom qu'il donnait avec complaisance aux têtes couronnées de l'Europe. Il finit en annonçant une révolution très-prochaine en Angleterre, et qu'il ne nous restait que cette ressource ponr sauver la constitution britannique.

Un charlatan italien nous raconta des anecdotes amusantes. Il lâcha quelques lazzis contre la religion ; il nous montra des médailles qu'il avait à vendre, et quelques poëmes qu'il devait mettre en vogue.

Un étranger, qui parlait purement l'anglais, crut qu'il était du bon ton de diffamer la famille royale de France, et d'exalter la gloire de l'usurpateur ; il visait sans doute à jeter des nuages sur le bonheur futur de son pays, et à obscurcir l'ancien éclat de ses armes. Je ne pus m'empê-

cher de lui demander s'il n'avait jamais entendu parler de Turenne et du grand Condé (à ce dernier nom il devint pâle), ou bien des batailles de Rocroi et de Fontenoy, et s'il n'y avait pas, à cette époque dont il parlait, des hommes de génie et des guerriers intrépides dont la réputation avait retenti dans l'univers entier. Il me regarda d'un air fâcheux et mécontent, en jetant un coup d'œil significatif à l'assemblée.

La jeune lady Amarante prit la parole, et s'exprima à merveille. Elle chercha à nous convaincre qu'elle était un de ces esprits forts qui faisaient fort peu de cas de la religion et de l'autorité. « Si jeune, me dis-je à moi-même, et si belle, comment cette dame peut-elle avoir déjà des principes aussi dépravés? » Tout cela me parut bien extraordinaire ; mais il est certain que ces espèces de législateurs et de législatrices, tout en prenant leur thé, s'imaginaient qu'ils avaient le droit d'arranger et de gouverner l'Europe à leur manière : frondant tout, ils disaient que la royauté et le sacerdoce sont des institutions antisociales. Mais ce qui me parut le plus déplacé, fut que tous ces gens, de familles

nobles et distinguées, fissent profession d'avoir la noblesse en horreur.

Je m'esquivai de bonne heure; et comme j'avais eu l'avantage de rencontrer là une de mes anciennes connaissances qui était un peu parente de cette maison, et avait été amenée, comme moi, malgré elle à ce cercle de savans, je lui proposai de nous en retourner ensemble; ce qui me procura le plaisir d'apprendre l'histoire de la plupart de ces originaux.

L'auteur ou l'homme de lettres était un de ces écrivains qui, au mépris de la considération publique, écrivent tantôt pour, tantôt contre le gouvernement, afin d'acquérir une malheureuse célébrité, et de gagner de l'argent. Comme cela ne le conduisait à rien, il se mit tout-à-fait du côté des mécontens. Il se fit remarquer en Allemagne, où il voyageait, pour y écrire et y vendre ses mensonges; il s'y fit arrêter et chasser deux fois de différens Etats.

Lady Diana Bold s'était exclue de la bonne société par sa réputation de galanterie; liée dès sa jeunesse avec des esprits forts, elle passait elle-même pour être de leur secte; elle se croyait

au dessus des préjugés ; elle mettait *l'instinct et la nature* avant la religion et le gouvernement, et se déclarait hautement l'apologiste de la philosophie des sens.

Lady Amarante venait de divorcer. Notre baronnet était ruiné, et un changement quelconque lui paraissait favorable au rétablissement de sa fortune : loin de se tenir dans sa sphère, il cherchait à se populariser avec les gens du commun, et à se soutenir avec le reste de sa fortune ; il payait ses dettes en belles phrases, et tâchait d'adoucir et d'endormir ses créanciers, dans l'espoir qu'il serait porté à quelque emploi important lors d'une révolution.

L'Italien frayait avec les gens de tous les partis, et n'avait d'autre but que de vendre sa marchandise. C'était un ci-devant prêtre ; le nom de philosophe sonnait mieux à son oreille que celui de célibataire religieux.

L'étranger avait été valet de chambre d'un grand seigneur, et s'était élevé par son épée au dessus de sa classe ; il n'avait pas d'autre moyen d'existence ; il ne parlait que des combats et des batailles où il s'était trouvé ; il était

frappé de quelque jugement qui l'empêchait de poursuivre sa fortune, et qui lui interdisait de rentrer dans son pays. La paix lui était à charge, l'ancienne noblesse lui était odieuse, l'ancien régime l'humiliait, et le nouveau semblait le repousser ; de sorte que tous les acteurs de la scène dont nous avions été les témoins étaient, plus ou moins, tourmentés par l'intérêt personnel, une ambition désappointée, ou les remords de leur conscience. La religion et le gouvernement les gênaient en mille occasions, s'opposaient à la licence de leurs raisonnemens et de leurs actions, formaient une digue au débordement de leurs passions, et paraissaient mettre un frein à leur vanité désordonnée : cet ordre intermédiaire de la société, qui existe entre le peuple et le trône, anéantit cet esprit d'égalité, et mortifie l'orgueil.

L'obéissance et la soumission sonnent mal à des oreilles ambitieuses ; la démocratie cherche à franchir la distance qu'il y a entre le pouvoir et la licence, et c'est ce qu'elle espère faire à la faveur d'une révolution. Il est tellement vrai que ces esprits enthousiastes de liberté se

révoltent contre cette contrainte, que je n'ai jamais vu un ennemi de la royauté qui ne le fût aussi de la religion. Ces incrédules sont toujours des anarchistes en politique; toutes les religions leur sont bonnes, pourvu qu'ils soient libres de tout faire; tous les gouvernemens leur conviennent, dès qu'ils leur amènent l'espoir d'avoir une part aux débris de l'Etat. Si la démocratie n'offrait aucune chance aux mécontens, aux mauvais sujets, aux misérables, aux gens sans espoir et sans ressources, le nombre de ses partisans serait bientôt diminué: lorsque la prison et le déshonneur sont le partage de l'honnête homme et de celui qui a tout à perdre, ils deviennent un moyen de fortune pour l'homme qui n'avait rien à espérer.

Le divorce et le rôle de la déesse de la Raison conviennent beaucoup à ces beautés légères dont la devise est qu'un vice commode vaut mieux qu'une vertu languissante. Ce qui me paraît inconcevable dans ces libéralistes qui prétendent s'affranchir du joug de la religion et du gouvernement, c'est qu'avec beaucoup d'indulgence pour eux-mêmes et pour leur parti, ils

sont de sévères et de rigides censeurs des vices, des lois, des règlemens et de l'autorité de tout ce qui les commande.

Ils crient à la tyrannie, à l'oppression contre l'esclavage et contre les fers du despotisme, tandis qu'ils admettent les lois les plus humiliantes, les plus favorables et les plus conséquentes à la tyrannie. Ils se soumettent aux caprices de la canaille égarée; et, de peur d'obéir au prince, ils consentent d'être asservis à tout ce que la multitude leur offre de plus vil. Les renseignemens que j'obtins sur les différens caractères que j'avais eu occasion d'observer dans ce cercle de prétendus savans, étaient suffisans, sans autre épreuve, pour me confirmer dans l'opinion où j'étais que la religion et le gouvernement doivent commander à la société, qui leur est subordonnée. Ils m'apprirent en même tems que, tout en jugeant les autres, le véritable moyen de se réformer était de commencer par être indulgent pour eux, et rigoureux pour soi-même. Il est dangereux de prétendre à être le plus sage; il y a tout à gagner dans la tranquillité, la sagesse et la subordination. Je laissai

là ce cercle de prétendus savans *marqués au bon coin* (les esprits forts et les réformateurs), et je m'en tins à la devise avec laquelle j'avais commencé :

Le plus sage est celui qui ne pense pas l'être.

— N° LXXXIX. —

UNE FÊTE ÉCOSSAISE.

LE PREMIER JOUR DE L'AN.

Adsit lætitiæ Bacchus dator, et bona Juno.
VIRGILE.

Que le joyeux Bacchus et la bonne déesse soient au milieu de nous.

MINUIT sonne, une nouvelle ère va commencer, et les douze mois qui viennent de s'écouler sont rentrés dans le néant. Evanouie à jamais, l'année qui vient de finir est un anneau détaché de la chaîne du tems. Frappé de cet arrêt inévitable, condition de notre passage éphémère sur la planète que nous habitons, le moraliste s'arrête, et jette un coup d'œil de regret sur le tems qui n'est plus; il le compare au sable écoulé du sablier; il compte le nombre de soleils qui se

sont levés pour lui ; il cherche à se rappeler combien de fois il a vu le printems remplacer le triste hiver, et les fleurs et les feuilles parer une terre desséchée et flétrie. Puis ses regards se portent sur lui-même : déjà les grâces de la jeunesse s'envolent, ses forces diminuent : et à quoi a-t-il employé ce tems qui ne reviendra plus, ces dons précieux anéantis à jamais ? A-t-il été heureux ? a-t-il fait tout le bien qui dépendait de lui ? Il soupire, et son imagination ne ressaisit dans le passé que de vains projets et des espérances évanouies.

Ces graves réflexions ne s'offrent point à la jeunesse dans des jours semblables à ceux-ci. A l'aurore de la vie, au moment où le voyage est à peine commencé, le but ne se montre à ces jeunes esprits que sous l'aspect le plus riant. Loin d'eux les méditations mélancoliques ! Ces joyeux passagers s'embarquent avec confiance, ils voguent avec intrépidité ; leur jeune imagination ne voit qu'espérance et bonheur ; le vol rapide du tems ne les frappe point, c'est pour eux un vieillard estropié qui se traîne trop lentement au gré de leur vivacité ; sa faux inévitable leur paraît une béquille, et, dans leur ar-

deur impatiente, ils taxeraient de lenteur jusqu'à la vitesse des coursiers du soleil.

Transportons-nous un instant au milieu du cercle brillant du grand monde. Dans ce jour solennel, dont le retour est si cher aux habitans de l'antique Calédonie, l'intimité du bonheur domestique semble se ranimer et s'augmenter; tous les liens de la parenté sont invoqués, chaque réunion de famille s'accroît de la présence de ses alliés: à quelques degrés éloignés qu'ils appartiennent à la famille, ils sont bien reçus, surtout s'ils amènent à leur suite les nombreux amis de la maison. Tous prennent place à la table hospitalière; le culte de Bacchus n'est pas oublié; la bruyante gaîté a succédé à l'attendrissement, et le verre circule avec les bons mots. L'heure tant attendue de minuit approche; cette heure qui va donner l'essor à mille désirs, et qui va révéler des amours nouveaux, et consacrer d'antiques amitiés. Avec quelle impatience, avec quelle douce émotion, cette heure est attendue par l'amant qui, le premier, doit donner un baiser à sa belle maîtresse; par le père de famille, qui voit rassemblé autour de lui tout ce qui l'intéresse, tout ce qu'il a de

plus cher au monde, et qui s'apprête à donner sa bénédiction paternelle à ses enfans très-aimés! En ce moment, l'heureuse épouse, la tendre mère, sent son cœur palpiter au souvenir de sa jeunesse. Elle est heureuse, et cependant la réminiscence de plaisirs plus doux encore s'offre à sa pensée. Oh! qui peut porter sans regret ses regards en arrière? Charme du jeune âge, ivresse des premiers beaux jours, les mortels vous perdent donc sans retour! La nature se renouvelle, chaque printems lui donne de nouvelles forces avec de nouveaux attraits. Et vous... Mais la tendre mère chasse promptement ces pensées mélancoliques; voilà son mari, voilà ses enfans; elle va recevoir leurs premiers embrassemens, elle ne pense plus qu'à son bonheur. Plus loin, l'espiègle jeunesse se livre à d'innocentes malices; la gaîté de l'âge l'emporte. Quel moyen de ne pas se moquer de ce cousin campagnard qu'un hasard malheureux a placé entre une vieille tante et une cousine qui, depuis trente hivers, gémit du célibat auquel le sort l'a condamnée? Son arrêt est prononcé; dès que l'airain aura frappé douze heures, il faudra qu'il paie un hommage forcé aux appas surannés de

ses voisines. C'est en vain qu'il lorgne une foule de jeunes beautés dont les regards agaçans et le sourire malin le rendent confus, il ne peut échapper à son sort. L'heure sonne enfin, la joie ne connaît plus de bornes, la gaîté devient de plus en plus bruyante ; on la croirait générale, si l'on ne remarquait l'air inquiet de cette jeune fille dont l'amant n'avait pu trouver place à table. Elle se lève précipitamment, tant pour échapper à ses voisins que pour se rapprocher de celui qu'elle aime. Tremblant que ce premier baiser de l'année, ce gage d'amour qui lui a été promis, ne lui soit enlevé par une de ses compagnes, elle se place auprès de la porte de la salle à manger, afin que son amant la rencontre la première.

Mais ce n'est point au salon seulement que cette heure chère à l'amour est attendue avec impatience, les plaisirs du sentiment appartiennent à toutes les classes : voyez la gentille ouvrière et l'espiègle soubrette entr'ouvrir la porte, et guetter leur amant. Fidèles à l'amour, fidèles à leur promesse, elles prêtent l'oreille, et comptent les coups de marteau, plutôt encore avec leur cœur qu'avec leurs lèvres. C'est Tomy,

c'est Jenky qu'elles attendent : malheur à elles, si quelques jeunes élégans, usant de la supériorité du rang, venaient enlever à l'amour ce gage si désiré ! En tout pays les prémices sont chères, et l'amour est en Ecosse plus qu'ailleurs ; mais aussi que l'amant ne se fasse pas attendre, tout délai est impardonnable dans un pareil moment. Ne riez point, hommes graves, cœurs froids et apathiques, toutes ces bagatelles sont importantes en amour. Si vos cœurs ne sympathisent point à ces innocentes joies, s'ils sont insensibles à ces doux plaisirs, fuyez l'Ecosse au renouvellement de l'année, restez dans la solitude de vos cabinets ; c'est là ce qui vous convient. Mais vous, enfans de la nature, chasseurs de la montagne, livrez-vous à la joie dans cette occasion solennelle : toutefois que la sagesse préside à vos plaisirs, respectez la douce pudeur de vos belles ; que jamais un mot indécent n'amène la rougeur sur leur front. Et, pour prix de votre respect pour la bienséance, puisse l'avenir ne vous apporter qu'un surcroît de bonheur ! Heureux enfans de la Calédonie, je vous promets, ainsi qu'à votre patrie, l'harmonie, la paix, l'union et la gloire !

Le lendemain, trente-six cousins et cousines se sont embrassés; on a fait un échange de félicitations; chaque domestique a reçu quelque marque de bonté, et la nombreuse famille est rangée en demi-cercle autour du feu.

La mère éprouve un sentiment d'orgueil en voyant ses nombreux enfans, et il y a place pour tous dans son cœur. Le front du père porte l'empreinte des soucis, mais on voit un sourire sur ses lèvres; sa physionomie respire la bonté, mais la vigilance règne dans ses yeux, et il sait se faire aimer et craindre de ses enfans : on croit voir un berger veillant avec attention sur son troupeau. Son air annonce le maître du logis: mais la tendresse perce à travers une sévérité empruntée, qui n'est précisément que ce qu'il faut pour maintenir la discipline dans sa famille. La fille aînée est sous-gouvernante du château, dont le gouvernement en chef se divise entre le père et la mère : Annie a donc un petit degré d'importance au dessus des autres enfans, tandis que Johnny éprouve un peu plus d'indulgence que ses frères et sœurs, parce qu'il est le dernier-né, le Benjamin de la famille.

Mais, à l'exception du petit poids qu'une confiance méritée laisse tomber dans la balance en faveur de la fille aînée, et d'une prédilection presque imperceptible pour l'enfant de la vieillesse de ce digne couple, il n'existe de préférence pour aucun des enfans, aucun n'est l'objet d'une faveur particulière. Le père jette sur eux un regard paternel, et se rappelle combien il lui en a coûté de peines pour élever cette nombreuse famille.

Annie a eu l'œil à la cuisine, elle espère que le dindon * sera cuit à propos. Elle a préparé elle-même les crêmes et les frangipanes, et elle se flatte qu'on accordera des éloges à sa pâtisserie. Elle a donné ses instructions au gauche montagnard qui sert de valet, lui a fait mettre sa livrée neuve, et a tâché de lui donner l'air d'un laquais de la ville, afin qu'il ne fasse pas honte à la famille devant le général, riche cousin qui vient d'arriver des Indes avec des monceaux d'or, et aux yeux de qui elle ne serait pas fâchée de trouver grâce. « C'est bien dommage

* Mets obligé dans toutes les familles en Angleterre entre Noël et les Rois.

qu'Annie ne soit plus de la première jeunesse dit le père, car ce serait une bonne ménagère, une femme discrète. »

Jane venait de faire sa ronde du matin : elle embrasse son père, qui la regarde avec affection. « Elle n'est pas si jolie que Marguerite, pense-t-il, mais elle a une langue dorée, de l'esprit naturel ; personne ne conte une histoire mieux qu'elle. »

Toute la famille est assemblée, le général arrive, on se met à table. Le père la parcourt d'un œil de satisfaction ; il compte ses enfans, il en trouve douze. Hélas! pourquoi Donald, Sandy et André n'y sont-ils pas? Cette réflexion lui coûte un soupir. Donald et Sandy sont dans les Indes, ils portent les armes pour leur patrie ; ils attendent une promotion, ils y auront part sans doute, car lord B***, leur protecteur, a promis d'obtenir à chacun d'eux un brevet de capitaine. Mais il n'y a plus d'avancement à espérer pour André, il est mort en héros sur le champ de bataille de Waterloo. Eh bien! il vaut mieux avoir perdu un fils pour le service de sa patrie, que d'en avoir un qui ferait le déshonneur de sa famille. Cette

réflexion le console et sèche une larme près de couler. Il n'a point de tache dans son écusson.

La bouteille circule avec rapidité, la gaîté l'accompagne. La langue des dames n'est pas frappée de paralysie, et les ressorts n'en paraissent par rouillés. Elles quittent la table. Papa raconte à ses amis d'anciennes anecdotes, ses succès à la guerre et en amour ; mais il ne parle de ce dernier article qu'au général, et à demi-voix, de peur d'être entendu de ses jeunes cousins, ou de scandaliser ses enfans. Il fait l'éloge de ses filles ; il voudrait bien les voir établies ; Hélène est la seule qui soit mariée, mais elle a fait un bon mariage ; le laird de Glen Eagle semble avoir de l'inclination pour Betsy, mais il est bien long-tems à se décider.

On entend la musique donner le signal de la danse. Une soixantaine de danseurs et de danseuses sont réunis. Les jeunes filles se disputent à qui aura, pour danser, le cousin Charley, qui est déjà capitaine, et le cousin Joner, riche avocat. On est en place ; la danse commence ; on saute, on cabriole, on se trémousse ; on dirait que tous ces jeunes gens ont

le cœur à la pointe des pieds. On pourrait croire que la danse écossaise est la chose du monde la plus simple, mais il n'en est rien : elle exige de la vigueur et de l'agilité, de l'aplomb et de la légèreté ; elle forme un des traits caractéristiques de l'humeur nationale.

La jalousie ne fut pas tout-à-fait inactive dans cette fête ; un regard dirigé d'un certain côté, une préférence accordée pour une bagatelle, fit tressaillir plus d'un cœur, et passer ensuite plus d'une nuit sans dormir. On remarqua quelques réponses sèches, quelques coups d'œil froids ; mais rien n'interrompit la gaîté générale. Les yeux clairvoyans d'une rivale s'apercevaient aisément que Marguerite était plus animée en dansant avec le capitaine ; une belle négligée trouvait que le laird était plus agile quand il dansait en face de Betsy. Le cousin Joner n'avait des yeux que pour Susanne, et négligeait toutes les autres jeunes filles. Annie était enchantée de voir que le général était un des meilleurs danseurs.

Le chef de la famille, fortifié de quelques verres de vin de Porto et de Madère, était comme le vieux chêne de la forêt, fier de con-

server encore toutes ses branches et toutes ses feuilles. Il prit la main de celle qui l'avait rendu heureux pendant trente ans. *Attention !* était le mot d'ordre ; et ils marchèrent ensemble, plutôt qu'ils ne dansèrent une contredanse. La tête du papa était un peu échauffée de whiskey, ses muscles n'avaient plus leur ancienne élasticité ; ses jambes le trahirent, il trébucha, il allait tomber, quand on le retint heureusement Plus d'une jeune fille fut sur le point de laisser échapper un sourire de dérision ; mais le regard grave d'une sœur aînée, et ses propres réflexions, le retinrent : « A quoi songes-tu? est-il un meilleur père, un homme plus vertueux, plus honnête, plus respectable? Que seront à soixante-six ans ces charmes dont tu es si fière aujourd'hui? » La vertu triomphait, et l'on jouissait d'un nouveau plaisir en voyant le digne vieillard serré entre les bras de ses enfans, qui se félicitaient de ce que l'accident qui pouvait lui arriver avait été heureusement prévenu.

La danse cessa : le général proposa que chaque danseur embrassât sa danseuse : c'était l'usage autrefois, mais les jeunes filles ne parurent pas disposées à le faire revivre.

On servit ensuite le souper : Jane chanta avec un goût formé par la nature ; et dans la même soirée le général demanda la main d'Annie. Le laird se déclara enfin, le cousin John fit des propositions en forme à Susanne, et le capitaine eut avec le papa un entretien dont il paraît que Marguerite était l'objet. Tout semble donc annoncer que cette nombreuse famille n'est pas sur le point de décroître.

—N° XC.—

BRAVOURE ET DISCRÉTION
ÉCOSSAISES.

—

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !
VOLTAIRE. *Tancrède.*

De tous les peuples que le soleil éclaire, il n'en existe aucun chez lequel l'amour de la patrie soit plus profondément gravé que chez les Ecossais. A ce sentiment, qui en quelque sorte identifie l'habitant du sol avec le sol même, qui fait qu'on se regarde comme personnellement intéressé à la gloire, à la grandeur, à l'honneur et à la prospérité de son pays, l'Ecossais joint le plus tendre attachement pour la demeure de ses pères : jamais il ne la perd de vue ; elle est toujours présente à son esprit, et il la regarde comme devant être le terme de sa carrière, la récompense de tous ses travaux.

Ce sentiment est inné dans l'homme, on le trouve chez tous les peuples; mais nulle part il n'a acquis, je crois, autant de développement que chez le Celte ou le Calédonien. Les avantages que présentent certains pays sont ordinairement la source des regrets de ceux de leurs enfans qui s'en trouvent éloignés. L'Ecossais n'a pas les mêmes motifs, et cependant il préfère ses marais incultes, ses rochers stériles, ses pins lugubres, ses bruyères à fleurs pourpres, et son humble chaumière, aux plaines fertiles, aux coteaux chargés de vignes, aux fleurs odoriférantes, et aux palais des autres contrées. Il peut y être transplanté par l'intérêt, y végéter, mais son cœur bat toujours pour son pays, et vit par le souvenir dans la demeure de ses pères.

L'amour de la patrie fait que le Français s'écrie : « Mon cher pays! mon premier amour! » Il fait dire à l'Irlandais :

> C'est toi qui, dans mon cœur éveillant la raison,
> Me donnas de l'amour la premiere leçon.

Le cri de l'Ecossais est plus humble, mais il part du cœur. Ses montagnes, ses lacs, son

costume national, ses fleurs sauvages, sont l'objet de son enthousiasme, et le sujet de ses éloges. Il ne peut parler de l'Ecosse en termes aussi relevés que M. Dallas parle de Séville ; il ne peut en tracer une peinture aussi brillante que celle que le Camoëns nous a laissée de l'île de Madère ; mais tous ses chants sont inspirés par l'ame, et forment un heureux contraste avec les images qu'il nous présente.

Mon cousin l'officier aux gardes, causant un jour de la guerre de la Péninsule avec un de ses compagnons d'armes, vint à parler de l'amour de la patrie ; et, après avoir vanté les beautés et les agrémens de l'Angleterre, « je suis convaincu, Donald, lui dit-il, que vous pensez aussi très-souvent à votre pays, quoique le comté d'Argyle soit bien moins fertile, bien moins riche en productions de toute espèce. — Si je pense à mon pays! s'écria le jeune enthousiaste qui n'avait guère que dix-neuf ans ; et à quoi pensérais-je donc? Je vois d'ici, en ce moment, la maison de mon père ; j'entends le vieux lévrier qui aboie à sa porte ; je compte tous les détours du ruisseau qui serpente dans la prairie qu'il entoure. Quel plaisir d'y songer! quelle douce

chaleur pénètre mon cœur quand ces images l'occupent! Et qu'est-ce qui m'encourage à supporter les fatigues de la vie militaire, à braver la mort et les dangers, à gagner un pain si chèrement acheté, si ce n'est l'espoir de revoir un jour tout cela? »

Ici le tambour battit le rappel, et Donald se leva précipitamment en faisant craquer ses doigts, et en sifflant un air de son pays. C'était l'effet d'une fierté honorable, et non de l'étourderie ou de l'insensibilité. Il avait besoin de cacher une émotion profonde qui commençait à mouiller ses paupières, et il se détourna pour essuyer une larme qui coulait sur sa joue. Personne, au surplus, ne remplissait mieux tous ses devoirs.

A la mémorable bataille de Waterloo, le son des cornemuses rappelait aux Ecossais l'idée de leur patrie; et le noble désir de l'honorer, plutôt que celui d'acquérir une gloire personnelle, faisait qu'ils se précipitaient au devant des dangers. Le pauvre Sandy avait été renversé de cheval, et blessé à la cuisse. Il ne s'en plaignait point. « Je n'y pensais pas, me dit-il; seulement il me sembla dur de me voir vaincu et frappé par un dragon français. »

« Et à quoi pensiez-vous en ce moment ? lui demandai-je. — Je pensais que je ne reverrais peut-être plus ma pauvre mère, et je craignais que mon frère Willy, qui servait dans les chevau-gris, ne fût aussi blessé. »

Sans faire de commentaire sur ce sujet, je laisse à mes lecteurs le soin de se former une opinion sur ces deux militaires, l'un officier, l'autre soldat ; le premier montagnard, le second habitant des basses terres. Ils verront sans doute que tous deux étaient animés des mêmes principes d'honneur, du même amour de la patrie.

Les vertus du Calédonien sont en grand nombre. Parmi les plus éminentes, on peut compter la bravoure, la fidélité, la tempérance, la prudence et l'hospitalité. Mais il possède surtout au plus haut degré une vertu qu'on pourrait appeler négative, puisqu'elle a pour base l'intérêt personnel et l'amour-propre ; et cependant elle évite à celui qui en est doué bien des frais, bien des embarras, bien des difficultés : cette vertu est la discrétion. Mais les Ecossais donnent à cette expression un sens beaucoup plus étendu que celui qu'on lui attri-

bue ordinairement. Elle ne signifie pas seulement chez eux une judicieuse retenue, une sage circonspection dans les paroles et dans les actions, elle s'applique encore dans beaucoup d'autres occasions.

On conseillera à une jeune fille de recevoir les soins de tel amant, parce que c'est « un garçon discret. » Mais ce n'est pas pour lui dire qu'elle peut se fier à lui plus que de raison, qu'elle peut sortir pour lui des bornes de la pudeur, parce qu'il ne trahira point son secret ; non, on sait que la Calédonienne est elle-même trop « discrète » pour cela. C'est parce qu'un « amant discret » sera un « mari discret, » qu'il songera à ses affaires, qu'il aura « de la discrétion » dans tout ce qui concernera leurs intérêts mutuels. S'ils ont quelque différend dans l'intérieur de leur ménage, il sera « assez discrèt » pour ne pas l'ébruiter ; s'il a un moment d'erreur, il sera « trop discret » pour que sa femme en soit informée : le cœur ne peut être blessé de ce que l'œil n'aperçoit pas, ou, comme disent les Italiens, « *peccato celato è mezzo perdonato.* »

Sandy et sa femme ne sont pas exempts de

faiblesse, mais ils sont « trop discrets » pour en rendre témoins leurs voisins, pour les afficher au grand jour, comme le font les gens du bon ton en Angleterre et en Irlande. En général, ils sont excellens époux, et vivent parfaitement ensemble; quand ils n'agissent pas ainsi, « ils en font semblant, » comme disent les enfans.

Le Calédonien aime la bouteille, mais avec modération. Il ne serait pas fâché de donner et d'accepter un bon dîner s'il en avait le pouvoir, mais il est « trop discret » pour laisser surprendre sa raison, comme nos roués et nos libertins à la mode. Il se retire toujours « discrètement » quand il en est tems, et ne dispute jamais à qui paiera l'écot, comme Pat le fait quelquefois « assez indiscrètement; » il est trop bien élevé pour se quereller à ce sujet; il est « trop discret » pour vouloir battre un constable, et trop prudent pour s'exposer à en être battu; il a trop de sobriété pour s'exposer à devenir un objet de risée en buvant avec excès, et trop d'honneur pour payer ses créanciers avec une houssine, ce qui est quelquefois le moyen que Pat emploie pour solder ses mémoires.

Le mot *discret* s'applique même à sa loyauté. En quelque pays qu'il aille, il est « trop discret » pour exposer l'honneur de son pays. Insulter l'antique Calédonie, c'est l'insulter lui-même, et, pour le monde entier, il ne souffrirait ni l'un ni l'autre. Rarement les rieurs sont contre Sandy, et si le contraire arrive quelquefois, c'est qu'il y trouve son intérêt. L'habitant du pays de Galles, celui de l'ouest de l'Angleterre, et le campagnard provincial, en arrivant à Londres, y affichent leur ignorance, et commettent mille bévues ; mais quand Sandy en fait autant, c'est que son intérêt lui prescrit d'être tel.

Il parle peu, mais il se dédommage de son silence en observant avec finesse, et en écoutant avec attention, afin de tirer parti de ce qu'il voit et de ce qu'il entend, pour son utilité personnelle, et pour l'honneur du *natale solum*. S'il donne des éloges, il n'en est pas avare, car, en ce cas, il ne court aucun risque ; mais s'il critique, s'il raille, s'il propose une innovation, il est fort circonspect. S'il donne un avis, il redouble de précautions, car il sait qu'un avis n'est pas toujours bien reçu, et, « en

homme discret, » il ne s'avance sur ce terrain glissant que lorsqu'il est bien assuré que le service qu'il veut rendre sera favorablement reçu, et qu'on lui en saura gré.

Le Calédonien est « trop discret, » trop réfléchi, pour se livrer souvent à la satire. Il a plus d'aplomb que de légèreté, et assez de bon sens pour savoir que « l'esprit n'est qu'une plume. » Son jugement l'avertit qu'un railleur a peu d'amis, et ne mérite même pas d'en avoir, parce que, dans sa rage de briller aux dépens des autres, dans sa fureur de dire des bons mots, il n'épargne personne, et sacrifie amis et ennemis à sa causticité.

« La discrétion » de Sandy l'engage toujours à bien sonder le terrain avant de se hasarder à énoncer une opinion nouvelle, ou à parler de quelque sujet qui pourrait l'exposer à déplaire à quelqu'un de la compagnie où il se trouve. Il a tant de prudence et de sang-froid, si peu de présomption et d'assurance, que s'il voit les flammes s'élever au dessus de votre maison incendiée, « il soupçonne fortement » qu'il y a du feu de ce côté; et si quelqu'un, dans une compagnie, parle en véritable fou, et tient des

propos qui choquent généralement, « il sera très-porté à présumer » que cet individu commet quelque erreur.

Cette « discrétion, » comme il l'appelle, ne prend pas sa source dans la timidité, mais dans la circonspection. Un bon général évite toujours de se laisser prendre par surprise. Personne n'a le cœur plus serviable, la main plus libérale; mais avant de vous ouvrir l'un ou l'autre, il faut qu'il sache à qui il a affaire. Si l'on s'adresse à lui pour quelque chose, il faut toujours « qu'il y réfléchisse, et comme certains Ecossais sont doués du don de seconde vue *, de même il a besoin d'une seconde, et même d'une troisième réflexion.

Bien rarement Sandy se montre sévère à l'égard d'un compatriote, moins par ménagement pour celui-ci que par égard pour son pays. Attaquer un Ecossais serait jouer trop gros jeu. Le trait décoché contre lui pourrait, par ricochet, venir blesser celui qui le lancerait. D'ail-

* Le don de seconde vue est la faculté que prétendent avoir quelques Ecossais de connaître ce qui se passe loin d'eux, et de voir les événemens futurs comme s'ils étaient présens.

leurs, cette conduite n'entre pas dans son caractère, car il prend à son concitoyen autant d'intérêt qu'à lui-même. Si pourtant il le voit attaqué par quelque autre, si le courant est trop fort pour qu'il puisse le détourner, il devient lui-même assaillant, il se charge de le tenir sous l'eau, mais c'est pour lui ménager des intervalles de respiration, pour empêcher qu'on ne le noie tout-à-fait.

Un jeune officier écossais, nouvelle recrue, venait de rejoindre l'armée à Bombay. Il était attaqué d'une maladie cutanée qui lui causait de vives démangeaisons, et, honteux d'en prononcer le nom, il prétendait que c'était l'effet du climat. Ses jeunes camarades commençaient à rire à ses dépens, le chirurgien avait l'air de vouloir le railler, quand Donald Mac-Grégor, officier irlandais, qui avait un rang distingué dans l'armée, craignant que son jeune concitoyen ne fût pas en état de tenir tête aux railleurs, et que l'attaque dirigée contre lui ne retombât sur son pays, se mit lui-même de la partie. « Je soupçonne fortement, lui dit-il, que cette maladie est l'effet du climat, non pas de l'Inde, mais de l'Angleterre, et que vous

l'avez gagnée dans quelque mauvais coin de Londres. Voilà comme vous êtes, vous autres jeunes gens, vous vous livrez à des étrangers; cela ne vous serait pas arrivé si vous n'aviez vu que des compatriotes. » Il détourna ainsi le trait du ridicule, éloigna toute réflexion désagréable pour l'Ecosse, et rendit un service au jeune homme, tout en lui donnant une leçon.

— N° XCI. —

NOUVEAUX PONTS SUR LA TAMISE

Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
VOLTAIRE. *Henriade.*

RIEN ne fait plus d'honneur au génie de l'homme que la manière dont il parvient à triompher des difficultés que lui oppose la nature ; et les ponts sont de ce genre. Quelque grandes qu'aient été les conceptions modernes à cet égard, il faut pourtant reconnaître qu'aucune contrée de l'Europe ne peut se glorifier de posséder un pont comparable à celui que les Chinois ont élevé sur la rivière de *Sifrani* : ce pont, d'une seule arche, sert de point de communication entre deux montagnes. Sa longueur est de six cents pieds, et son élévation de sept cent cinquante. Une construction aussi hardie étonne l'imagination. Le pont en fer que MM. Tellfort et Douglass ont pro-

posé d'exécuter sur la Tamise, et dont le magnifique plan est gravé, peut être regardé comme un ouvrage fort ordinaire lorsqu'on le compare à celui dont les ingénieurs chinois nous offrent le modèle.

C'est l'Angleterre qui, la première, a donné l'exemple de construire des ponts en fer, d'après l'idée, aussi heureuse qu'utile, qui en fut conçue par M. Burton. Rien de mieux imaginé, en effet, que la conversion du fer en blocs d'un volume suffisant pour former les clefs des arches et en assurer la solidité, tandis que le vide qu'ils laissent entre eux par leur position verticale, allège le poids des voûtes sur les piles. Cependant il reste encore un doute dans les esprits sur l'emploi du fer appliqué à ces sortes de constructions. Est-il bien démontré que les ponts en fer n'aient rien à redouter des variations de la température? On sait que ce métal se dilate par la chaleur, et qu'au contraire il se resserre par le froid : peut-être même conviendrait-il d'attribuer à l'action de l'air sur cette matière la ruine de quelques ponts construits en Angleterre, il y a peu d'années. Il faudra d'ailleurs un long espace de tems avant

d'apprendre, par l'expérience, si l'oxidation ne peut point avoir des suites funestes

Quoi qu'il en soit, le plus remarquable de tous les ponts de l'Angleterre est celui de *Sunderland* sur le Wear. On en posa la première pierre le 24 septembre 1793; et, le 9 août 1797, un peu moins de quatre ans après, il fut ouvert au public. Il est formé d'une seule arche de deux cent trente six pieds d'ouverture. Dans les marées basses, la distance du niveau de l'eau jusqu'à la clef de la voûte est de soixante pieds. Des vaisseaux de 2 à 300 tonneaux peuvent passer dessous à pleines voiles. Sa largeur est de trente-deux pieds en y comprenant les trottoirs.

PONT DE SOUTHWARK.

Les accroissemens prodigieux que la ville de Londres a pris, depuis cinquante ans, sur les routes de *Kent* et de *Surrey*, ont fait sentir la nécessité de créer de nouvelles communications. On a résolu, par cette raison, de construire un nouveau pont auquel on a donné le nom de *Southwark*. Tout est de fer, à l'exception des piles: il

communique de *Queen-Street*, qui débouche dans *Cheapside*, aux routes de l'est et du sud. M. Rennies en a donné le plan. Il n'a que trois arches : celle du centre a deux cent quarante pieds d'ouverture ; celle des arches qui aboutissent aux culées n'en a que deux cent dix. On évalue la totalité des frais de construction à six millions de francs. La perception du droit de passe est présumée produire annuellement 50,000 livres sterling.

PONT DU VAUXHALL.

C'EST le premier pont en fer qui ait été construit à Londres. Le fils du duc de Brunswick en posa la première pierre le 29 juillet 1813 ; et, trois ans après, le 24 juillet 1816, on en fit l'ouverture. Sa longueur entre les culées est de huit cent neuf pieds. Il est composé de neuf arches qui sont supportées par huit piles d'environ quatorze pieds d'épaisseur. Les arches ont soixante-dix-huit pieds d'ouverture et vingt-sept de hauteur, du niveau de l'eau à la clef de l'arche centrale. Il est large de trente-six y

compris les trottoirs. Une des culées touche au comté de *Surrey*, l'autre à celui de *Middlesex*.

Il semblerait qu'on aurait dû prolonger davantage la forme elliptique des arches, et diminuer la hauteur des culées afin de lui donner plus de noblesse. D'ailleurs la matière n'offre partout que du fer brut, inconvénient qu'on eût pu facilement éviter, comme on a fait au pont construit à la même époque sur la rivière de Conway, dont le fer représente des roses et autres fleurs artistement travaillées.

On regrette encore qu'on ait rempli le vide des travées par un grillage dont le dessin est de mauvais goût. Je ne dirai rien des supports des lanternes destinées à éclairer les voyageurs pendant la nuit ; on ne peut rien voir de plus mesquin.

PONT DE WATERLOO.

Ce pont, dont le parlement avait ordonné la construction par un bill, ne devait porter dans le principe que le nom modeste de la partie septentrionale de Londres avec laquelle on le destinait à ouvrir une communication, celui du *Strand*; mais un acte, émané du parlement en

1816, ordonna qu'il serait nommé *le pont de Waterloo* *.

* On ne saurait blâmer une nation de perpétuer de grands souvenirs par des monumens utiles et durables ; mais un peuple, à moins de vouloir être accusé d'orgueil, peut-il, sans blesser la justice, s'approprier à lui seul une gloire qu'il partage nécessairement avec de nombreux alliés ? S'arroger de la sorte tout l'honneur de la victoire, ce n'est pas seulement outrager ses amis, c'est s'en faire des ennemis. Pourquoi donc cette jactance qui, en 1817, a fait élever une colonne, en mémoire de la bataille de Waterloo, sur les hauteurs de *Blackdown* près *Wellington* ?

Le surnom de *Belle-Alliance*, que les alliés donnent généralement à la bataille de Mont-Saint-Jean, prouve mieux que toutes les réflexions combien les prétentions exclusives des Anglais sont injurieuses aux autres peuples. Quant aux Prussiens, ils l'appellent *bataille des Quatre-Bras*.

La bataille mémorable de Waterloo n'a point été gagnée par les seules troupes anglaises. Hanovriens, Belges, Hollandais, Brunswickois, Hessois, etc., tous y ont pris part. Ces troupes diverses formaient un corps d'armée de trente-huit mille hommes, sans parler du général Blucher qui avait échappé au maréchal Grouchy, et qui décida, par une charge tardive et inopinée, du sort de la journée. Le général Bulow y combattit à la tête des Prussiens. On ne comptait réellement en ligne de bataille que trente mille Anglais. Dans les Pays-Bas, en Hollande, en Prusse, on peut également

Le 18 juin 1817, jour anniversaire de la bataille de Waterloo, fut fixé pour celui de la fête d'inauguration pour l'ouverture de ce pont. Deux cents coups de canon furent tirés en com-

revendiquer un nom devenu si fameux, pour le donner à un pont ou à tout autre monument public. De quel droit donc les Anglais usurpent-ils seuls un honneur dont ils ne jouissent qu'en commun? Mais le général auquel ils l'attribuent n'éprouva-t-il jamais de revers? Sa retraite de Burgos sera-t-elle un jour placée à côté de celle des *dix mille?* Les Anglais inscriront ils dans leurs registres diptyques les désastres que leur armée éprouva en 1811 dans l'Estramadure? Consigneront-ils dans leurs annales comme des triomphes les cinq assauts livrés sans succès à la place de Badajoz, l'immortelle résistance du général Philippon, et la levée honteuse de ce siége? y apprendront-ils à la postérité que leur armée, forte de quarante-cinq mille hommes, fut défaite aux champs d'Albuéra par vingt mille Français? Si je voulais opposer les succès aux succès, ne pourrais-je pas, à mon tour, retracer la ville de Tarragone enlevée de vive force au cinquième assaut, cette place baignée de leur sang et de celui des alliés; les fossés comblés de morts et de blessés; dix mille hommes dont plus de cinq cents officiers faits prisonniers; trois cent quatre-vingt-quatre bouches à feu en batterie, vingt drapeaux restant au pouvoir de l'armée française après deux mois de siége? Disons avec Tacite : *Suum cuique decus posteritas rependet.*

mémoration du nombre de ceux qui tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

Les Romains, lors de leurs triomphes, n'étalaient pas un plus fastueux appareil que le gouvernement anglais n'en déploya en cette occasion. Le prince-régent, accompagné du duc d'Yorck et de tous les grands officiers du palais, partit à trois heures de *Whitehall*, s'embarqua sur la Tamise, suivit la rive du fleuve du côté de *Surrey*, et vint avec son yacht passer, au milieu d'une multitude de barques, sous l'arche centrale du pont. On vit figurer dans cette cérémonie les gardes à pied et à cheval; leurs chapeaux étaient décorés de branches de lauriers; une banderole flottait au milieu d'eux : le héros britannique, le duc de Wellington, était présent. On y remarquait aussi le lord-maire et toutes les corporations de la cité. La Tamise, couverte d'une innombrable quantité de gondoles et de bateleets aussi élégamment que richement décorés, présentait un magnifique coup d'œil.

Le pont de Waterloo, à partir du *Strand* jusqu'à la route de *Lambetts*, a 2,890 pieds. Sa longueur, en y comprenant les culées, est de 1,240 pieds; sa largeur totale est de 42 pieds.

Des arches en briques soutiennent les tabliers à l'une et à l'autre extrémité. Celui du côté de *Surrey* a 1,250 pieds ; celui du côté du *Strand* n'en a que 400. La surface plane qu'on a obtenue en prolongeant les tabliers jusqu'au niveau des rues aboutissantes, produit une des perspectives les plus étendues qu'aucun pont puisse offrir en ligne directe. Celui-ci est supporté par neuf piles de vingt pieds d'épaisseur. Chacune d'elles est posée sur trois cent vingt pilotis de dix-neuf à vingt pieds de longueur. Les arches ont cent vingt pieds d'ouverture, et sont d'une hardiesse admirable. Mais ne doit-il point paraître étonnant que ce pont, construit à si grands frais, n'aboutisse à aucune rue directe de l'un, ni de l'autre côté ? on ne pouvait le placer plus mal.

Les promeneurs y jouissent d'un plaisir dont ils sont privés sur ceux de Londres et de Westminster à cause de la hauteur de leurs parapets. Ceux qui le traversent peuvent, lorsque la Tamise est dégagée de brouillards, porter leurs regards sur divers points éloignés. La balustrade qui le décore est en granit d'*Alberden* d'un beau grain. Quant à la corniche de couronnement,

elle est aussi en granit, mais d'un grain plus grossier, et qui ne paraît pas être en rapport avec celui de la balustrade. La hauteur du pont, à l'endroit où il vient s'unir au *Strand*, est de cinquante pieds au dessus du niveau de l'eau. La première pierre en ayant été posée le 11 octobre 1811, et le passage en ayant été livré au public le 18 juin 1817, sa construction a duré un peu moins de six ans.

Les sommes employées dans cette entreprise sont tellement considérables, qu'on assure qu'il s'écoulera quatre-vingt-neuf années avant que la compagnie qui en a avancé les fonds touche rien au delà de l'intérêt de son argent, en supposant que le péage produise deux cents pounds (environ 4,800 fr.) par jour; mais il ne rapporte pas maintenant la dixième partie de cette somme. Il y a même des personnes qui assurent que le dividende annuel ne donnera pas aux actionnaires un schelling d'intérêt pour cent. L'acquisition seule des terrains et des maisons qui sont abattues ou qui doivent l'être a coûté 44,000 livres sterling.

Le pont de Waterloo a été élevé sur les dessins et sous la direction de l'ingénieur John Ren-

nies : il est placé à une égale distance de celui de Blackfriars et de celui de Westminster.

PONT DE LONDRES.

Il en est du pont de Londres comme d'une foule d'autres points historiques qu'il est impossible d'éclaircir. Un pont existait déjà sur la Tamise en 1016, alors que cette ville fut assiégée par les Danois sous le commandement de Canut. Ce monarque, qui régna depuis sur la capitale de l'Angleterre, trouva les abords de ce pont aussi bien fortifiés que bien défendus. Les auteurs contemporains racontent que Canut détourna la rivière pour resserrer plus étroitement les assiégés ; ils ajoutent même que, pour hâter la reddition de la place, il fit creuser un canal qui conduisait les eaux de la Tamise à travers les marais de *Surrey*. Ce fait est d'une invraisemblance frappante ; et, s'il n'est pas entièrement faux, il est du moins grandement exagéré. Au surplus, il n'appartient pas à mon sujet de le discuter ; je me contenterai simplement d'observer que les habitans de Londres eurent à soutenir, à cette époque, plusieurs

assauts sans que les assiégeans eussent été obligés de recourir à ce moyen extraordinaire.

Quoiqu'on ignore aussi complètement le tems où ce pont fut construit que le nom de son architecte, son existence toutefois ne peut être révoquée en doute, puisqu'on lit dans les anciennes chroniques qu'il fut détruit par un incendie, au commencement du douzième siècle. Après avoir fait d'affreux ravages dans le faubourg de Southwark, le feu s'étendit avec rapidité, et gagna les maisons bâties sur le pont : malgré les efforts des habitans pour l'arrêter, elles devinrent toutes la proie des flammes. On assure que trois mille personnes périrent dans ce désastre, mais de quelle manière? on l'ignore. En admettant la vérité du fait, on doit en attribuer la cause à la chute soudaine de quelque partie du pont, car un grand nombre de travailleurs eussent alors été engloutis tout à coup dans la rivière.

Sans m'arrêter plus long-tems à cette douloureuse particularité, il est aisé de concevoir que l'administration dut aussitôt songer à rétablir les communications entre les comtés de *Kent* et de *Surrey*, qui se trouvaient interrom-

pues par la chute du pont. On pourvut aux frais de l'entreprise au moyen d'un impôt sur les laines, dont le produit fut exclusivement destiné à la reconstruction. De là est venu le proverbe populaire que *le pont de Londres est bâti sur des balles de laine*.

Quelque grande que fût l'ignorance du siècle, il se trouva cependant, parmi le clergé, un homme d'un génie assez hardi pour donner le plan d'un nouveau pont; ce fut le prêtre Peter, curé de Sainte-Marie-Colechurch : il en dirigea lui-même l'exécution; et sa longue durée atteste encore aujourd'hui sa solidité. Malheureusement, et sans doute dans l'intention de hâter le travail, on se servit des anciennes culées, en sorte que les piles, qui, en tout tems, ont offert de grands obstacles à la navigation, présentent encore le même inconvénient. L'expérience acquise par une longue pratique n'est pas toujours suffisante pour se soustraire aux dangers et aux accidens de cette nature; et de nos jours, souvent des bateaux, entraînés par la violence du courant, viennent s'y briser. Il est rare qu'une année s'écoule sans que ce vice de

construction ne coûte la vie à quelques individus.

Les personnes qui ont lu l'histoire d'Angleterre se souviennent de la fameuse révolte de Wat-Tyler, couvreur de Darfort, qui éclata dans le comté de Kent en 1382, et qui eut pour motif la capitation ordonnée par Richard, et l'insolence des commis chargés de recouvrer cet impôt. Wat-Tyler consentait à le payer pour lui, sa femme et son domestique, mais il le refusait pour sa fille qui avait moins de douze ans, et qu'il prétendait devoir être regardée comme un enfant. Le receveur de l'impôt eut l'impudence de vouloir s'en assurer par lui-même. Cet attentat mit la mère en fureur; tout le voisinage accourut; le père descendit d'un toit où il travaillait, et transporté de rage fendit la tête au commis. Le peuple applaudit à ce meurtre, et promit son appui à Wat-Tyler. Bientôt il se vit à la tête de cent mille révoltés qui massacrèrent tous les gens de justice qu'ils purent atteindre. Le roi, instruit de ces troubles, voulut ramener les révoltés par la douceur, mais il en fut détourné par l'archevêque de Cantorbéri; ils

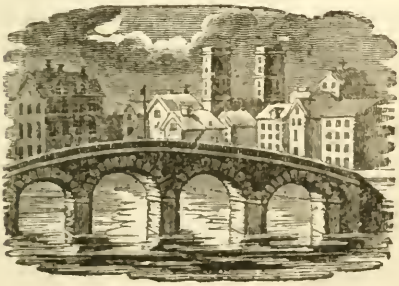
marchèrent sur Londres et s'en firent ouvrir les portes. Ils brûlèrent le palais du duc de Lancaster, le plus bel édifice de l'Angleterre, ainsi que les hôtels des principaux seigneurs, et en eussent fait autant de la tour de Londres si le roi n'eût consentit à entendre leurs plaintes. Les rebelles entrèrent en foule dans cette forteresse, y bouleversèrent tout, pénétrèrent dans la chambre du roi : quelques-uns eurent l'impudence de se rouler sur son lit en proférant les propos les plus dégoûtans contre la reine même, pendant que d'autres cherchaient l'archevêque de Cantorbéri, qu'ils immolèrent à leur rage. Ils traitèrent avec la même barbarie plusieurs grands personnages et le dernier lord-maire. Leur cruauté s'étendit sur les étrangers, et particulièrement sur les Flamands.

Dans une entrevue que le roi eut avec eux, il leur demanda une suspension d'armes qu'ils refusèrent, parce qu'ils y mettaient une condition à laquelle il était impossible au roi de souscrire : c'était de leur accorder plein pouvoir d'égorger tous les gens de justice. Leur projet était de tuer le roi et toute sa cour, de même

que tous les évêques, les prêtres et les curés; et l'on ne sait jusqu'à quel point ils l'auraient exécuté sans le courage et la fermeté du lord-maire, qui, indigné de l'audace de Wat-Tyler, et de l'arrogance avec laquelle il traitait le roi, lui appliqua sur la tête un si furieux coup de sa hache d'armes, qu'il tomba de cheval privé de sentiment. A cette vue, les rebelles remplirent l'air de leurs cris, et se disposèrent à venger sur Richard et ses chevaliers la mort de leur chef; mais Richard, piquant son cheval, s'avança courageusement vers eux, et d'une voix forte : « Mes amis, leur dit-il, choisissez-moi » pour votre chef, je vous accorderai tout ce » que vous demanderez. » Il tint parole. Un seul instant suffit pour mettre fin aux alarmes que ce chef de factieux avait fait naître en glaçant d'épouvante la ville et la cour.

Le même jour, la tête de Wat-Tyler fut exposée sur le pont de Londres, et la multitude passa devant elle en chargeant de malédictions ce même homme qu'elle suivait encore le matin comme son chef, avec une aveugle fureur et une stupide admiration.

Une autre anecdote se rapporte à l'année 1559, époque à laquelle le pont de Londres était bordé, des deux côtés, de maisons qui ne furent démolies que deux cents ans plus tard. Cet épisode intéressant forme le texte du Discours suivant.



— N° XCII. —

OSBORNE ET BETSY.

> Vous lui avez donné la vie dans un moment de délire et d'oubli ; et moi j'ai risqué, avec le plein usage de ma raison, de périr pour lui donner une seconde fois la vie... Examinons qui de nous a sur elle les droits les mieux fondés.
>
> SHAKESPEARE.

SIR WILLIAM, marchand très-riche et très-renommé, occupait sur le pont de Londres une des maisons qu'il y avait fait bâtir. Il avait quatre enfans, dont le dernier était une fille âgée de dix mois. Un jour que sa nourrice la tenait près d'une croisée, l'enfant échappa de ses bras, et tomba dans la Tamise. La famille était présente : aux cris affreux que cet événement fit pousser, un jeune apprenti-commis, âgé de seize ans, s'élança par la croisée dans le fleuve, et eut le bonheur de sauver la petite fille, d'autant plus chère à ses parens, qu'elle était de tous leurs enfans l'unique de son sexe.

De ce moment, le jeune commis, qui se

nommait Osborne, fut traité dans la famille de sir William avec une distinction particulière. Il s'attacha à l'enfant qu'il avait sauvé, et consacra tous ses instans de loisir à élever sa fille d'adoption. Aussitôt qu'elle fut en âge de connaître les obligations qu'elle avait à Osborne, la petite Betsy livra son cœur au doux sentiment de la reconnaissance : peu à peu ce sentiment se trouva être de l'amour, et cet amour était déjà vivement partagé. Il y avait entre eux tant de motifs de s'aimer, tant d'occasions de se le découvrir ! L'histoire ne dit ni quand, ni comment ils s'expliquèrent ; mais il est probable que cela se fit comme cela s'est toujours fait, comme cela se fera toujours. Lorsque le cœur d'une jeune fille timide et celui d'un amant honnête se sont entendus, on se recherche, on se fuit, on soupire, on s'interroge, on rougit, on avoue, puis on jure de s'aimer toujours, et de s'unir en dépit de tout.

Ici les obstacles étaient difficiles à surmonter. Sir William, puissamment riche et très-considéré, pouvait choisir, pour sa fille, les partis les plus brillans. Il s'en présenta, et ce fut alors qu'en interrogeant le cœur de Betsy il décou-

vrit qu'Osborne en était possesseur : aussitôt le souvenir des services du fidèle commis s'effaça de sa mémoire ; il oublia le sauveur de sa fille, pour ne voir dans l'infortuné jeune homme qu'un séducteur, ou plutôt un obstacle à ses projets, et il le chassa de chez lui sans miséricorde.

En se séparant de son second père, de son ami, de son amant, la pauvre Betsy jura, tout en larmes, que ne pouvant être à lui elle ne serait jamais la femme d'un autre. Depuis son départ, elle tint sa promesse, et voulut rester fille, malgré les instances réitérées de ses parens. Cette résistance opiniâtre à leur volonté n'est peut-être pas très-exemplaire ; mais il faut convenir aussi que ses motifs d'attachement pour Osborne la rendaient excusable : j'en appelle au cœur de la jeune fille qui me lit en ce moment.

Vers ce tems-là, de grandes expéditions commerciales se préparaient pour la Russie. La reine Elisabeth les protégait de tout son pouvoir : elle venait d'obtenir, du czar Jean Basilides, une patente qui accordait aux négocians anglais le privilége exclusif du commerce avec

la Moscovie. En échange, le czar, qui connaissait la haine que ses peuples lui portaient à cause de sa cruauté et de sa tyrannie, avait stipulé que l'Angleterre lui fournirait, à tout événement, une retraite et un appui. Pour mieux s'assurer cette ressource, il avait offert de s'unir à une Anglaise, et la reine projeta de lui envoyer pour épouse lady Hastings, fille du comte de Huntingdon, et l'une de ses favorites.

Les navigateurs anglais, encouragés par les priviléges qu'ils avaient obtenus de Jean Basilides, résolurent de pénétrer dans le cœur de la Moscovie, alors sauvage et presque déserte. Bientôt on apprit qu'un jeune aventurier que la fortune avait favorisé dans ses premières tentatives, et qui se trouvait à la tête d'une expédition de quelque importance, avait traversé, avec un rare bonheur, l'empire de Russie. Il avait transporté ses marchandises dans de petits canots en remontant la Dwina jusqu'à Walogda ; de là il avait pénétré par terre, en sept jours, jusqu'à Yeraslaw, et avait descendu le Volga jusqu'à Astracan. Dans cette dernière ville, il fit construire un vaisseau, traversa la Mer-Cas-

pienne, et distribua ses marchandises en Perse. A son retour, le czar voulut le voir ; le courageux voyageur fut comblé d'attentions et de présens, et Jean Basilides le chargea de ses lettres pour la reine d'Angleterre et pour la belle lady Hastings, la future impératrice de Moscovie.

De retour dans sa patrie, l'intéressant navigateur fut accueilli par Elisabeth avec une distinction particulière ; elle s'entretint avec lui pendant long-tems des avantages que le commerce avec la Russie devait procurer à l'Angleterre ; elle manifesta le désir de voir renouveler le long et périlleux voyage qu'il venait de faire à travers ces régions jusqu'alors inconnues ; mais le jeune marchand ne dissimula point à la reine que les difficultés et les risques d'une semblable expédition suffiraient pour effrayer les plus hardis spéculateurs : en effet, depuis cette époque la tentative de traverser la Russie par ce chemin ne fut jamais réitérée.

Au sortir de chez la reine, le voyageur se rendit chez lady Hastings, et lui remit, avec les lettres du czar, un présent de riches fourrures en martes zibelines, premier fruit de la

découverte de la Sibérie, qu'un marchand d'Archangel, nommé Anika, venait de faire en envoyant des serviteurs intelligens sur les traces des Samojèdes, hommes inconnus qui venaient tous les ans sur les bords de la Dwina échanger des peaux de renards contre des clous et des morceaux de verre, comme les sauvages du Nouveau-Monde.

La belle Hastings voulut connaître tous les détails d'une cour où on projetait de l'envoyer occuper le trône; le tableau que lui en fit le voyageur l'effraya. A cette époque, Moscou n'était encore qu'un assemblage de cabanes de bois; le Kremlin était bâti, mais tout le mérite de ce palais des souverains consistait dans son architecture extérieure : les appartemens étaient sans meubles; on couchait sur des planches recouvertes d'une peau d'ours; point de pavés dans les rues, très-peu d'artisans, et la plupart très-grossiers; le czar et ses courtisans couverts d'or et de pierreries, et néanmoins d'une malpropreté excessive; pour tout spectacle, des cérémonies religieuses; pour festins, de bruyantes orgies qui se terminaient souvent par des disputes sanglantes; enfin, les mœurs scythes com-

binées à la superstition, et un czar qui surpassait en sauvagerie tous les sauvages ses sujets.

Quelle différence entre ce tableau hideux des mœurs russes de cette époque avec l'état brillant de la cour d'Angleterre, dont l'aimable fille de Huntingdon faisait un des principaux ornemens, où elle était entourée des hommages empressés de la jeune noblesse, où la magnificence éclatait dans les fêtes, où l'on avait les poésies de Spencer et les drames de Shakespeare! Lady Hastings sentit s'évanouir tout à coup les projets d'ambition dont elle s'était bercée : les choses n'étaient pas avancées à un tel point qu'un refus de sa part ne suffît pour rompre tout-à-fait l'hymen projeté ; elle se promit bien qu'elle n'irait jamais à Moscou partager avec le farouche Yvan un trône de fer et un lit de peaux d'ours. Elle remercia le voyageur de ses utiles et véridiques renseignemens, et, dans l'épanchement de sa reconnaissance, elle voulut connaître ses aventures; il lui en fit le simple et triste récit, qui l'intéressa vivement. Le même soir elle en parla à la reine, qui voulut que le jeune marchand vînt lui raconter lui-même l'histoire de sa vie.

Le lendemain, un gentilhomme d'Elisabeth se rendit chez sir William, le fameux marchand du pont de Londres, et l'invita, de la part de la reine, à se rendre au palais. Sir William obéit, non sans éprouver quelque surprise. Il fut introduit dans le cabinet d'Elisabeth, qui eut avec lui un long entretien. A son retour, il rassembla ses trois garçons, sa femme et sa fille, et il leur parla à peu près en ces termes :

« Un événement extraordinaire, mes enfans, nous arrive et peut devenir une source de prospérités pour la famille ; c'est vous, Betsy, qui êtes appelée la première à en profiter et à nous assurer à tous les avantages qu'il nous promet. Vous savez, ma fille, que, dans la mélancolie profonde qui vous opprime depuis quelques années, et qui a été pour moi, pour nous tous, un sujet perpétuel d'affliction, j'ai respecté votre douleur et n'ai point voulu faire usage de mon autorité paternelle pour vous contraindre à vous marier : d'excellens partis se sont présentés ; je vous les ai offerts, vous les avez tous refusés. Aujourd'hui je ne pourrais, sans faire tort à vous-même, à l'avancement de mes autres enfans, sans commettre enfin une imprudence,

je ne pourrais persister dans cette indulgence pour votre obstination déplacée ; la reine, notre souveraine, a daigné jeter les yeux sur vous et penser à votre établissement. L'époux qu'elle vous destine vous convient maintenant sous tous les rapports ; j'espère que vous n'essaierez pas cette fois de braver l'autorité souveraine, l'ordre d'un père, et les intérêts de toute notre famille. »

La pauvre Betsy pleurait et ne répondait rien. « Ma fille, dit sir William, je vous donne jusqu'à demain pour vous tranquilliser, pour écouter les avis de votre mère et de vos frères, et pour prendre votre résolution ; vous viendrez m'en faire part dans mon cabinet. Songez que j'attends de vous une preuve complète d'obéissance ; le moindre refus de votre part vous exposerait à ma malédiction. »

Le lendemain matin, la jeune fille parut devant son père, les yeux rouges, et pâle comme la mort. Sir William la reçut en souriant. « Eh bien, ma fille, à quand la noce ? — Mon père, ayez pitié de moi !... J'obéirai ; mais, avant tout, ne permettez pas que l'époux qu'on me destine soit trompé à mon sujet. Il suppose peut-être que mon cœur est libre ; souffrez qu'on

l'instruise que ce cœur est tout rempli du souvenir d'un autre, que la reconnaissance.... l'attachement.... Puis-je oublier, hélas! mon bienfaiteur, celui qui m'a sauvé la vie, l'ami de mon enfance, le malheureux Osborne? — Ma fille, je ne blâme point ta délicatesse, et je crois que tu peux, sans inconvénient, faire toi-même cette confidence à ton époux. — Moi-même, ô ciel! Et comment la recevra-t-il? — C'est ce que tu peux savoir à l'instant. »

A ces mots, sir William ouvre une porte, et Osborne, l'heureux Osborne, se précipite aux pieds de Betsy, qui est près de s'évanouir de surprise et d'attendrissement. William la soutient, relève le jeune homme, et les bénit. Un instant après toute la maison retentissait de cris de joie; car Osborne avait emporté à son départ les regrets les plus vifs de toutes les personnes qui l'habitaient, et son heureux retour était un motif d'alégresse générale.

Lady Hastings voulut parer de ses mains la jeune mariée. La reine, après avoir signé le contrat, honora de sa présence la fête du mariage, qui fut la plus magnifique qu'on eût encore vue dans la cité. Osborne, comblé des

faveurs de sa souveraine et de l'estime de ses concitoyens, mérita de plus en plus sa destinée. Il fut élu lord-maire de Londres, et occupait cette place en 1583; il fut la tige de l'illustre maison des ducs de Leeds. On montrait encore, vers le milieu du siècle dernier, la fenêtre par laquelle l'apprenti-commis s'était précipité pour sauver l'intéressante créature qui devait être un jour l'occasion de sa fortune et la compagne de son bonheur.

— N° XCIII. —

DOWNING-STREET.

La bureaucratie est une puissance en France, c'est le ver rongeur du budget. Elle finira par ruiner l'Etat en frais de bureaux.

Discours de M. Cambry.

En France, tout voyageur doit un tribut à la gendarmerie. Ce corps respectable y exerce la surveillance la plus rigoureuse et la plus étendue. Les gendarmes veillent à la tranquillité des spectacles et à la sûreté des grandes routes. On les rencontre à la porte d'un bal, devant un monument public, ou dans l'enceinte des tribunaux; ils escortent les prisonniers et précèdent les processions; enfin ces messieurs se glissent partout, et l'on ne peut faire un pas sans être victime de leur obséquieuse sollicitude.

N'est-il pas ridicule de ne pouvoir faire quatre lieues en France sans que des légions de gendarmes viennent demander, viser, parapher

et enregistrer votre passeport? Donné, au nom du roi, par un de ses ministres, revêtu de la signature d'une autre excellence, il ne vous servirait à rien à vingt-cinq lieues de la capitale, si un brigadier de la gendarmerie n'y avait apposé son *visa*, et un commissaire de police son cachet. Vive l'Angleterre pour n'y point sentir l'influence de la bureaucratie, et le despotisme de la police! Si l'on en excepte la tyrannie des douaniers et les premières formalités de l'arrivée, un étranger peut rester dix ans à Londres sans se douter qu'il existe une police dans les trois royaumes. Lord Sidmouth, chargé de ce soin, n'en laisse apercevoir que tout juste ce qu'il en faut pour tranquilliser ses concitoyens, et conserver son ministère.

En débarquant à Douvres, on remet à chaque voyageur une espèce de passe sur une longue bande de papier, en lui enjoignant, sous peine de quinze jours de prison, de l'aller montrer, à Londres, à l'*alien-office*, ou bureau des étrangers.

Le jeune L*** était à Londres depuis un mois, et n'avait point songé à son permis de séjour. En jetant les yeux sur le petit avertissement qui était en marge de son *certificate*

d'arrival, il se crut déjà dans les prisons anglaises; il jugea donc prudent de se présenter à l'*alien-office;* mais comme il redoutait d'y aller seul, il vint me faire part de son embarras. « N'ayez aucune crainte, lui dis-je, le commis auquel vous avez affaire est un honnête homme, chargé d'une nombreuse famille; il recevra facilement vos excuses si vous les accompagnez d'une légère indemnité, dont le total ne doit pas excéder un écu (crown). — Vous me parlez du garçon de bureau? — Non, c'est du chef. Les nôtres sont de meilleure composition que les commis de votre pays. On fait de grands frais en France pour séduire le plus mince employé; on relève la modicité du cadeau qu'on hasarde par une foule d'attentions qui ménagent la délicatesse de celui qu'on achète. Ce raffinement de corruption est inconnu chez nous; aussi les services y sont-ils à meilleur marché: le commis ne rougit pas de vendre sa protection à un homme qui, dans une autre circonstance, lui vendra la sienne à son tour. D'ailleurs, les personnages élevés lui donnent l'exemple d'un pareil commerce: la conduite est la même chez tous, ils ne diffèrent que sur le prix. Celui auquel vous allez adresser votre

réclamation est un des plus modestes, il ne se surfait pas. »

J'offris d'accompagner le jeune L***. Il me refusa honnêtement en me disant que je l'avais pleinement rassuré sur les moyens d'éviter les quinze jours de prison dont il était menacé, et que d'ailleurs il se rendrait à l'*alien-office* avec un autre voyageur français de ses amis qui n'avait rien à redouter de la sévérité anglaise. Je le priai de me faire connaître le résultat de sa démarche; et le lendemain il le fit en ces termes :

« Nous nous acheminâmes, mon compatriote et moi, vers *Withehall*. C'est là, dans une ruelle au fond de laquelle est une petite porte d'allée, que se trouve la préfecture de police de Londres. Un homme d'une quarantaine d'années recevait les étrangers dans une chambre où quinze personnes auraient eu de la peine à tenir. Nous lui présentâmes en même tems nos deux passeports; il jeta un coup d'œil dédaigneux sur celui qui était en règle, et parut satisfait d'en trouver un qui ne l'était pas. « Qui de vous » deux est à Londres depuis un mois? nous de- » manda-t-il en mauvais français, affectant » une sévérité dont il aurait pu se dispenser.—

» Moi, répliquai-je en glissant la main droite » dans mon gousset. » Il me regarda du coin de l'œil, et radoucissant un peu sa voix : « Vous » avez été bien négligent, mais enfin nous tâ- » cherons d'arranger cela. » Sur sa première interpellation, j'avais pris une douzaine de schellings dans ma main ; le ton poli qu'il employa pour me répondre fit que j'en laissai retomber trois ou quatre dans mon gousset. Ce son argentin flattait une oreille habituée à l'entendre, et notre homme était loin de se douter de mon calcul économique ; le pauvre diable n'imaginait pas ce que lui coûtait sa politesse. Plus ses attentions augmentaient, plus la part que je lui destinais diminuait ; je ne sais pas ce qu'elle serait devenue s'il ne se fût empressé de me remettre mon passeport visé. Je lui glissai quatre schellings dans la main ; il les serra dans sa poche sans les compter, et me reconduisit jusqu'à la porte de son bureau. Quant à mon compagnon, qui, se trouvant en règle, n'avait pas besoin de racheter sa négligence, le chef le traita avec la justice la plus scrupuleuse. L'heure du *visa* étant passée, il le remit assez sèchement au lendemain. D'après ce qui m'était arrivé, mon compatriote se décida à ne retour-

ner à *l'alien-office* qu'au bout de trois semaines. »

» Il devait partir pour l'Ecosse dès que les affaires qui réclamaient sa présence à Londres seraient terminées. Un chef de bureau du ministère des affaires étrangères était chargé de lui remettre pour Edimbourg des lettres de recommandation qu'il voulut aller prendre. Je sollicitai de mon compatriote la faveur de le suivre. J'étais impatient de voir ces hommes fameux, ce ministère étonnant qui, du fond de ses bureaux, organise la paix ou la guerre, gouverne l'Europe, divise les peuples, soumet les rois, et dont la vaste politique exploite à son bénéfice l'or, la gloire et l'industrie des deux mondes.

» Nous demandâmes à un Anglais que nous rencontrâmes en sortant de *l'alien-office*, où était situé l'hôtel du ministère. Nous en étions à deux pas, et, au détour de la rue, nous trouvâmes *Downing-Street*. Au bout d'une rue courte et étroite, assez semblable à un cul-de-sac, est un bâtiment carré, d'une assez médiocre dimension, formé par la réunion de quatre à cinq petites maisons bourgeoises que l'on a baptisées du nom d hôtels. Cette collection de maisons réunit tous les ministères de la Grande-

Bretagne. Celui des affaires étrangères, où nous entrâmes, ne se distingue des autres que par une porte avec une espèce de perron composé de trois marches. Un vestibule obscur sert de salle à deux ou trois garçons de bureau, occupés à cacheter des lettres ou à classer des paquets.

» Sur la porte était un homme en habit bleu, causant avec un bourgeois d'un certain âge, vêtu de noir. Je m'avançai, et demandai à ce dernier où était le bureau de la personne à laquelle nous avions affaire. Le bourgeois de Londres, trop préoccupé pour me répondre, se contenta de nous indiquer du doigt un garçon de bureau qui, sur ce geste, s'empressa de venir au devant de nous. Il nous fit traverser un corridor obscur pour arriver à une petite chambre, où il nous laissa avec un monsieur qui, nous montrant la seule chaise et le tabouret qui se trouvaient dans cette pièce, nous invita à nous asseoir en attendant qu'il eût terminé une petite affaire très-pressée qu'on venait de lui remettre à l'instant même.

» Cette petite affaire était la cession de Parga, arrêtée en conseil par une note en marge du rapport du général Maitland. Tout en causant

avec nous, le chef de bureau expédia l'exil de trente mille familles. Huit ou dix lignes, conçues et rédigées en moins d'un quart-d'heure, suffirent pour décider le sort d'un pays entier, et porter le désespoir dans l'ame de ceux qui l'habitaient. « Que de malédictions s'accumu-
» lent sur ma tête! murmura tout bas le chef
» de bureau en passant le *blotting-paper* (pa-
» pier brouillard) sur le paraphe qui venait de
» clore sa décision; mais si les hommes d'Etat
» s'arrêtaient à de pareilles niaiseries, ils re-
» culeraient devant le plus léger obstacle... »
Je fis compliment de la candeur et de la rapidité de la politique du cabinet de Saint-James à M. Camley. « Oui, me dit-il, nous expédions
» promptement les affaires chez nous; si nous
» nous apitoyions sur le sort de quelques mil-
» liers d'hommes, nous n'en finirions pas.
» L'intérêt des individus disparaît devant l'in-
» térêt général; le sacrifice d'une population
» n'est rien quand il s'agit d'augmenter la
» puissance et la richesse d'un royaume. C'est
» pour cela que tout se décide chez nous avec
» promptitude, et que jamais on ne s'écarte
» d'un principe adopté. Rien n'est ailleurs moins
» compliqué que ce que vous voyez ici. Quatre

» ou cinq bureaux composent le ministère des » affaires étrangères, et l'on parle à notre mi- » nistre plus aisément qu'en France on ne parle » aux commis. On est en quelque sorte obligé » à cette simplicité dans un pays où le prince » ne sort jamais qu'en voiture à deux chevaux, » avec un seul domestique ; elle exerce son in- » fluence sur toutes les classes de la nation : » depuis *Carlton-House* jusque dans le bureau « du plus mince banquier de la cité. Vous êtes » dans le pays de la conséquence ; vous trou- » verez souvent ici de la bizarrerie, jamais de » contre-sens.

» Je suis allé en France, nous dit M. Camley, » et j'ai vu que, dans ce pays, on sacrifie beau- » coup aux apparences ainsi qu'à l'ostentation. » Vos ministres ont des hôtels, des suisses, des » postes d'honneur, etc. ; vos commis sont » installés dans de vastes salons... ; le nombre » des employés est immense. La bureaucratie » est une puissance en France : c'est le ver » rongeur du budget ; elle finira par ruiner » l'Etat en frais de bureaux. » Tout en parlant ainsi, M. Camley venait de remettre au garçon le petit paquet qui renfermait l'arrêt des Parga-

niotes. Comme il devait dîner avec nous, nous sortîmes ensemble. Nous traversâmes, en moins de deux minutes, tous les bureaux des affaires étrangères. Les deux personnes que nous avions rencontrées sur le perron y étaient encore. Je demandai à M. Camley le nom du bourgeois de Londres qui chiffonnait entre ses doigts un bout de lettre.... « C'est, me dit-il, lord Castlereagh » qui s'entretient avec M. Hamilton, le sous-» secrétaire d'Etat. On dirait, à l'expression » de leur physionomie, qu'il s'agit du bal » donné par lord Fife avant-hier, ou de la » soirée de lady Gersay; eh bien! il ne s'agit » de rien moins que de l'indépendance du nou-» veau monde. De cette seule conversation » va résulter le départ de la flotte qui est en » rade de Portsmouth, et que, depuis quelques » années, on promet au roi d'Espagne de » mettre à sa disposition. Sa grâce, lord Cas-» tlereagh cause là, dans la rue, parce que les » ouvriers travaillent à réparer une cheminée » dans le cabinet du ministre; et si la pluie, » qui commence à tomber, ne les dérange pas, » le sort du Nouveau-Monde pourrait bien être » décidé sur leperron de l'hôtel. »

» Je ne pouvais en croire mes yeux.... Le premier ministre de l'Angleterre, traitant les affaires de l'Europe dans la rue comme un courtier marron, était pour moi une chose miraculeuse. Nous sommes tellement habitués au luxe, nous autres Français, que nous ne pouvons pas penser qu'il existe un ministre sans habit brodé, un chef de bureau sans portefeuille de maroquin rouge.

» Dans un coin de la cour, un jokey monté tenait en bride un joli cheval simplement harnaché; le noble lord y monta lestement, et, d'un air distrait, appuyé de la main droite sur la croupière, il continua quelques instans sa conversation avec M. Hamilton. Dans le moment arriva, à cheval, suivi d'un seul domestique, un gentleman de bonne mine qui aborda cavalièrement lord Castlereagh; M. Camley nous apprit que c'était lord Bathurst, le secrétaire d'Etat de la guerre et des colonies. Leurs seigneuries s'entretinrent ensemble en caressant nonchalamment le museau de leur cheval avec le bout de leurs cravaches. Elles sortirent ensuite de *Downing-Street*, à côté l'une de l'autre. Elles se dirigèrent vers le parc Saint-James, décidant au trot du destin de quelque rajah ou

nabab de l'Inde. Peut-être qu'avant d'être arrivés au bout de la grande allée du parc, l'Angleterre avait, d'après les projets de ses ministres, ajouté à ses possessions asiatiques un ou deux royaumes.

» J'étais émerveillé de voir de si petits rouages faire mouvoir une si grande machine. Cette habitude de traiter si lestement les nations, et de conclure, chemin faisant, un *marché de peuples*, me parut le *nec plus ultrà* de la diplomatie européenne. Nous mettons plus de tems chez nous à examiner des affaires moins importantes; et, comme dit Beaumarchais, nos premiers commis s'enferment souvent des heures entières pour tailler des plumes. Je doute que nous adoptions jamais l'usage de discuter le sort des empires, au pied levé, dans une promenade ou dans une partie de cheval.

» Nous étions restés seuls sur la petite place de *Downing-Street*; mon compatriote avait affaire dans les bureaux de la chancellerie, et M. Camley offrit de nous y conduire. Nous frappâmes trois coups à une petite porte en face de la *maison* des affaires étrangères. Une jeune *bonne* anglaise vint nous ouvrir. Nous traversâmes une salle à manger, dans laquelle on ve-

nait de dresser une table de quatre couverts, et nous arrivâmes dans une chambre où travaillaient trois commis. Nous étions chez le lord-chancelier. Il aurait fallu six mois en France pour mettre en règle des papiers qu'à la première vue le commis auquel nous nous adressâmes classa par ordre de matières. Il nous annonça que la créance de M..... (notre compagnon) était juste ; et il se disposait à la mettre sous les yeux du chancelier, lorsque lord Eldon sortit de son cabinet. Le commis lui remit la liasse de papiers. Sa grâce les examina avec plus d'attention encore que son secrétaire ; elle prit une mauvaise plume, et, après l'avoir essayée deux fois, elle signa, sur le coin du bureau, un ordre de paiement qui avait déjà coûté plus d'un an de démarches et de sollicitations. Nous prîmes congé de sa grâce, à qui la *bonne* vint annoncer qu'on avait servi.

» Eh quoi ! dis-je à M. Camley, qui souriait de mon étonnement, voilà tout votre ministère?... Dans un coin de rue, où ne voudrait pas se loger le moins riche de nos banquiers de Paris, sont réunis les hôtels de vos ministres !... Chacun d'eux emploie moins de commis que la plupart de nos maisons de commerce !... Et c'est

dans ce petit carré de quelques toises que l'Angleterre a renfermé tous ses ateliers politiques ; c'est là que se sont organisées ces coalitions qui ont bouleversé l'Europe ; c'est de là que sont parties toutes ces combinaisons qui ont changé la face du monde ; c'est là que se décide la chute des empires, la vie des nations, l'achat des conquêtes ; et c'est contre ce petit tas de maisons réunies qu'est venue échouer la puissance du plus grand despote de l'univers !... « Ne vous y » trompez pas, me dit M. Camley, la force du » levier d'Archimède est dans sa simplicité, et » vous êtes dans le pays de Newton, qui ne » demandait qu'un point d'appui pour remuer » le monde.. »

— N° XCIV. —

LES RADICAUX.

Malheureux! toi qui serais le premier à te sauver des coups, tu conduis les autres au désordre où tu penses trouver ton profit.

SHAKESPEARE.

PERCY Harcourt est l'homme le plus singulier que je connaisse. A une gaîté naturelle il joint un caractère observateur et curieux, qui le fait passer avec une rapidité extrême du salon le plus brillant au club de la classe la plus vile. Il converse aussi bien avec un duc et pair décoré de l'ordre de la Jarretière, qu'avec le conducteur d'un tombereau boueux, et il étudie avec le même soin les habitudes de l'un et de l'autre. Pendant long-tems j'ai pensé qu'il y avait certaines classes et certains lieux qu'il était au moins inutile de connaître ; mais je suis presque devenu partisan du système de Percy : il tient pour maxime que si les meilleures choses ont

leurs inconvéniens, les mauvaises ont aussi leurs avantages. Quoi qu'il en soit, je me hâte d'en venir à mon sujet, et de conduire mon lecteur par le plus court chemin, pour le faire entrer avec moi dans le club des radicaux de la rue Saint-Gilles *.

Je venais de terminer une partie d'échecs, quand Percy me dit en se levant : « Mon cher Hermite, n'as-tu jamais été dîner dans les caves? — Jamais. — Ni soupé à un club du *Coq et de la Poule?* — Pas davantage. — Ni assisté à une assemblée de radicaux de la rue Saint-Gilles? — Encore moins. — En ce cas, me dit-il, tu es encore novice, et je vois que tu as bien des choses à connaître. Celui qui, comme toi, n'a examiné l'homme que dans les salons et les réunions distinguées, n'a vu qu'un côté de la médaille, et si le revers est moins brillant, je te jure qu'il a aussi son aspect curieux. Allons, je me charge d'être ton *cicerone*. » Je m'inclinai devant mon précepteur, et je lui dis que j'étais prêt à le suivre sur cette arène de la *liberté des débats*.

* Rue de Londres habitée par le petit peuple, et où se tiennent les assemblées des réformateurs.

Nous montons en voiture, et nous avons grand soin de la laisser à l'écart avant d'arriver au club, car il n'eût pas été décent de nous y présenter dans un équipage aussi *aristocratique*. Pour nous mettre à la hauteur de la scène à laquelle nous allions assister, je m'étais couvert d'un habit noir avec un chapeau blanc, et Percy était costumé en vrai réformateur.

Nous entrâmes dans la halle où se tenait l'assemblée : après avoir salué le président, qui n'était là, à ce qu'on me dit, que *par interim*, en attendant l'arrivée d'un fameux orateur, et l'un des martyrs de la cause de la liberté, j'examinai avec attention cette réunion si nouvelle pour moi ; et j'aperçus plusieurs femmes dont les regards hardis et la tenue immodeste indiquaient assez la profession plus que libérale. « Assurément, dis-je à Percy, ce ne sont point là des *réformatrices*. — Au contraire, répondit-il, vous voyez les républicaines les plus ardentes ; ces femmes sont d'*honorables déléguées* envoyées ici par les sociétés politiques féminines. — Fort bien ; nous verrons ce qu'elles savent faire. » Ici la scène commença : le vice-président lut les noms des membres présens.

Un tumulte effroyable s'éleva de toutes les parties de la salle.

« Qui voudrait abandonner son poste quand la patrie est en danger? s'écrie un vendeur de soupe pour les chiens. — J'ai une motion à faire contre ces coquins de ministres, répond d'une voix de tonnerre un marchand de mort-aux-rats. — Vous n'êtes pas à l'ordre, Monsieur, crie l'homme au fauteuil; *Héléna King*, chef de la délégation des réformatrices, a la parole. » Alors la citoyenne toussa, cracha, et d'une voix rauque et dure commença en ces termes : « Je porte le nom de la royauté (*King*, roi); mon prénom est celui d'une reine célèbre dans l'antiquité; mais je jure que c'est là mon seul rapport avec elle et les rois; je hais tous les entourages de la majesté. Franche républicaine, jamais aucun homme n'eut sur moi d'empire, pas même mon mari (applaudissemens). Les droits des rois, leur légitimité, sont de ridicules chimères que je méprise. La liberté, voilà l'étendard sous lequel je veux combattre; les droits du peuple, voilà les seuls droits que je reconnais. » Pendant que des applaudissemens prolongés interrompent cette *philippique*, je fe-

rai à mes lecteurs quelques observations sur la dame Héléna. Depuis près d'un an, elle avait quitté son mari, et elle s'était consacrée à la cause publique avec un dévouement si complet, que sa taille avait acquis une extension visible de circonférence, en même tems que ses idées de libéralisme s'étaient développées. Quand les transports du club furent un peu apaisés, elle continua par une tirade virulente contre le clergé et la religion.

Suivant elle, la Bible était un recueil de contes, les prêtres des loups revêtus de peaux d'agneaux ; les évêchés devaient être vendus pour en distribuer le prix au peuple ; et le clergé ne devait avoir d'autre dîme que le dixième des enfans des pauvres à nourrir et élever. Des éclats de rire et des applaudissemens s'élevèrent spontanément ; l'orateur femelle lança des traits mordans contre les magistrats de Manchester ; et, par un serment assaisonné des juremens les plus effroyables, elle protesta qu'elle était le champion de l'indépendance ; elle montra des contusions qu'elle avait reçues en écorchant le visage d'un *watchmann*, et elle conclut en proposant de lever, aux frais du public, un corps

d'*amazones* armées, qui aideraient les enfans de la liberté à reconquérir leurs droits. Le président prit la parole, et dit qu'il était *transporté*.... « Monsieur, reprit vivement Héléna, mon mari a été déporté, et n'en valait pas moins pour cela. Je pense que vous n'avez pas voulu m'adresser une personnalité. » Le président s'expliqua : « J'ai voulu dire *ravi* (fort bien, dit Mme King,) du discours de la déléguée : tous ses principes sont *purs*, et je voudrais qu'ils eussent été prononcés en présence du parlement, je ne craindrais rien : quoique si je savais qu'il y eût un espion parmi nous, je l'immolerais sur la châsse des reliques des martyrs de Manchester. »

Le président observa ensuite que la nation était sans ressource, que la dette de l'Etat avait passé toutes les bornes, et qu'il était impossible de l'acquitter. Il pensait en conséquence qu'il était plus court d'effacer les anciens comptes (faire banqueroute), et d'en recommencer de nouveaux. Mais le maître de la maison s'opposa, de toutes ses forces, à cette mesure, en disant qu'il vaudrait autant que ses débiteurs, à lui, vinssent lacérer ses registres. Le président rappela à l'ordre notre cabaretier, et finit par

proposer un vote de remercîmens à Mme King, et un autre de censure pour le lord-maire, ainsi qu'une souscription d'un sou par tête pour l'érection d'un pilier patriotique, sur lequel seraient inscrits, en lettres d'or, les noms de Hunt et autres réformateurs célèbres.

Alors un étranger se leva en disant qu'il arrivait de l'exil (Botany-Bay), où il avait été envoyé pour avoir mis trop d'ardeur à propager la communauté des biens (en faisant passer dans ses poches le superflu qui se trouvait dans celles de ses voisins). Il prit la parole, et annonça qu'il voulait se *renfermer* (cette expression parut mal sonner aux oreilles de ses auditeurs), se renfermer dans quelques remarques au sujet de la constitution. Il soutint que tous les genres d'industrie étaient permis, et que la patrie devait être reconnaissante envers ceux qui, par quelque moyen que ce fût, punissaient les riches de leur avarice, et rétablissaient l'égalité parmi les diverses classes de la société. Les applaudissemens devinrent si violens, que les cris enroués de l'orateur ne purent plus se faire entendre; il descendit du tonneau sur lequel il était monté, et la républicaine Héléna King ac-

courut l'embrasser avec effusion de cœur pour le récompenser de ce qu'il avait souffert pour la noble cause de l'égalité.

Il était question de souper : on se mit à table, et on porta de si fréquens toasts à la liberté, au suffrage annuel et universel, au salut du peuple, aux frères et amis de France, que les têtes s'échauffèrent, et qu'un vacarme épouvantable s'éleva dans la salle. Le président profita d'un moment de silence pour balbutier quelques mots de tempérance, de sagesse, de dignité à garder, et, en achevant, il roula de son fauteuil sous la table, et y resta tout étendu, sans pouvoir se relever. Un réformateur se leva, et monta sur la table, en brisant quelques bouteilles et deux ou trois assiettes. Selon lui, il ne fallait rien moins que mettre le peuple entier sous les armes, et faire exécuter de force la loi agraire, ouvrir les ports à tous les commerçans, sans droits et sans impôts. Cependant le jour allait paraître ; l'orateur le fit remarquer à l'assemblée, et termina son discours en ces termes : « Honorables collègues, retirez-vous sans bruit et sans désordre ; ne cassez rien que les lanternes et les vitres des juges et constables ; tâchez surtout de vous con-

duire d'une manière digne de la noble cause que vous soutenez, et de la majesté de la grande nation dont vous êtes les représentans. » En achevant ces paroles, le digne orateur voulut faire un salut à la députation ; il mit le pied dans un plat, glissa, tomba sur la table et ensuite sur Mme Hélèna, qui, dans sa chute, entraîna *l'exilé*, la table, les assiettes et trois ou quatre des plus honorables membres de l'assemblée. Les cris, les éclats de rire, le tumulte, le bruit de la vaisselle cassée, devinrent si assourdissans que, bouchant mes oreilles, je me sauvai au plus vite, entraînant avec moi Percy Harcourt, qui riait à gorge déployée. « Vraiment, lui dis-je, vous m'avez fait voir là quelque chose de fort utile, et voilà du tems bien employé! — Mieux que vous ne le pensez, me répondit-il avec un grand sérieux ; et si vous vous donnez la peine de comparer, vous verrez que c'est exactement l'image de nos prédicateurs de réforme dans les classes élevées. Harangues verbeuses, déclamations immodérées, haine à ceux qui ont le pouvoir, voilà les traits frappans qui vous indiquent assez l'affinité de sentimens qui unit tous les gens de cette espèce. En Angle-

terre, comme ailleurs, le trône et l'autel sont le but de leurs attaques; et pour moi, je ne vois entre eux aucune différence, si ce n'est peut-être que la nature se montre plus à découvert chez la populace, et que n'ayant aucuns ménagemens à garder, ils ne déguisent ni leurs sentimens, ni leurs intentions. »

— N° XCV. —

LES CHEVALIERS D'INDUSTRIE.

Paresseux, désœuvrés, qu'on cherche vainement
A la cour, à l'église, ou dans le parlement.
POPE.

Je faisais un jour mes observations lunaires chez Long (car le soleil cache ses rayons à l'heure des dîners à la mode), quand deux merveilleux vinrent se placer à une table en face de la mienne. J'achevais mon dîner, consistant en une soupe, un morceau de poisson et une cotelette, et je trempais mon biscuit dans mon troisième verre de vin, une demi-bouteille étant ma ration ordinaire. Il pouvait être alors huit heures. Ils firent en entrant beaucoup d'embarras, comme disent les Français; secouèrent les pieds avec bruit, parlèrent très-haut, appelèrent le garçon avec fracas, et allèrent arranger, devant une glace, leur chevelure et le nœud de leur cravate.

Le premier, fat dans toutes les règles, venait de descendre de son tilbury ; l'autre, demi-dandy, demi-roué, logeait dans l'hôtel. Un domestique apporta au dernier trois tabatières, l'une en or guilloché, l'autre ornée du portrait de Napoléon, pour prouver que celui à qui elle appartenait avait voyagé ; sur la troisième était une miniature qui n'était remarquable ni par la correction du dessin, ni par la décence du sujet qu'elle représentait.

Le domestique étala ces trois boîtes sur la table d'un air de cérémonie, et demanda à son maître en mauvais anglais s'il avait besoin de lui ; à quoi celui-ci répondit, en français encore plus mauvais, qu'il pouvait se retirer : le tout pour prouver qu'il parlait cette langue.

Le fat tira de sa poche, d'abord un mouchoir de batiste dont il s'essuya le front, puis un mouchoir de Barcelonne, et prit une prise de tabac. Il était vêtu à la dernière mode ; le collet de son habit, roide comme le collier d'un limonier, laissait voir un cou de cigogne entouré d'une cravate assez ample pour qu'on eût pu en faire une nappe, et sa taille était serrée comme le milieu d'une horloge de sable.

« Mangerons-nous de la tortue, John? demanda-t-il à son compagnon. — Au diable la tortue, Jack! répondit celui-ci; cela sent la cité; nous aurions l'air d'être des aldermens ou de misérables planteurs des Indes-Occidentales. C'en est assez pour mettre la tortue hors de vogue. — Mais informez-vous donc si Long a eu soin de mettre le vin dans la glace. »

Le garçon vint alors lui demander s'il fallait que son tilbury l'attendît à la porte. « Non, lui dit-il, dites à mon domestique qu'il aille mettre mes chevaux à l'écurie; ils doivent être diablement fatigués, ils ont besoin de repos; et qu'il vienne me prendre à onze heures avec ma calèche et mes chevaux bais, pour me conduire à l'Opéra, et de là au club. »

« Quatre chevaux! me dis-je à moi-même; il faut qu'il soit riche. »

« Servez-nous sur-le-champ, s'écria Jack, c'est-à-dire celui qui logeait dans la maison. »

Il avait à sa suite un chien favori que je ne remarquai que parce qu'il ordonna qu'on lui donnât une livre de cotelettes de mouton et un ris de veau.

« Voilà un trio qui fera de la dépense, pensai-je. »

« Vous nous donnerez pour dessert, dit Jack, un bel ananas, du raisin (à 7 schellings la livre, pensai-je), des glaces, des noix, et ce que vous voudrez. — Brûlez une pastille parfumée, dit John au garçon, et donnez-nous deux autres bougies. A propos, n'oubliez pas de mettre de l'eau de rose dans les verres à main, et ordonnez-nous des champignons au vin de Champagne. Songez aussi à recommander les beignets d'ananas; qu'ils soient légers comme l'amour et chauds comme le feu. — On y veillera, dit le garçon. — Quel vin boirons-nous? demanda Jack. — Mais... voyons. — Du Madère, une bouteille de Champagne à la glace, une autre de l'Hermitage, quelques verres de vin de Chypre, telle liqueur que vous voudrez dans les entr'actes, et du Bourgogne après le dîner. — Le choix est bon, me dis-je à moi-même, mais il coûtera de l'argent. — Etiez-vous au spectacle hier soir? demanda John à son ami. — Au spectacle? fi donc! qui diable peut aller là? Je me suis montré un instant dans Argyle-Rooms, j'y ai vu un acte du *Bourgeois-Gentilhomme*, et j'y ai serré la main de ma petite favorite. J'ai été de là au bal; en sortant j'ai eu une querelle avec je ne sais quel

drôle, et j'ai rossé un watchman qui voulait s'en mêler. — Moi, j'ai dîné hier avec lord B***, à 5 guinées par tête, et je me suis amusé à persifler un peu le vieux réprouvé de pair. Je suis entré ensuite dans cette maison que vous connaissez, dans *Bennet-Street;* ma curiosité m'a coûté 300 guinées, mais cela ne vaut pas la peine d'y penser. »

« Quelle fortune doivent avoir ces jeunes écervelés! pensai-je. »

Un petit turbot, un dindonneau, six ragoûts à la française, une crême, et une tourte aux abricots, ne firent qu'une partie de leur dîner : ils burent de six liqueurs différentes, et ne furent satisfaits d'aucune. Ils parlèrent long-tems de lord B***, de connaisseurs en pipes et en tabatières, de gaillards qui savent vivre; traitèrent avec mépris tout ce qui leur était étranger, et firent une longue dissertation sur les gances dont on couvre les coutures des pantalons, sur la manière de mettre une cravate, et sur les moyens à employer au jeu pour fixer la fortune. Je me lassai de les écouter, et quand je les vis entamer la quatrième bouteille, et demander des olives pour donner au vin, dirent-

ils, une nouvelle saveur, je me levai de table et je me retirai.

Je fis signe au garçon de me suivre, et lui demandai qui étaient ces jeunes gens, qui ne se nommaient que Jack et John. Je m'attendais à entendre des noms précédés de quelque titre. Quelle fut ma surprise d'apprendre que c'étaient deux chevaliers d'industrie qui n'avaient d'autres moyens d'existence que ceux qu'ils trouvaient autour d'une table de jeu, Dieu sait de quelle manière! Celui qui était venu en tilbury payait fort bien. C'était un jeune homme qui avait eu de la fortune, mais qui l'avait mangée avec l'aide de son ami. Quant à celui qui logeait dans l'hôtel, c'était le fils naturel d'un lord ruiné qui s'était expatrié, une fort mauvaise pratique; mais on n'osait ni le congédier, dans l'espoir qu'une heureuse veine le mettrait en état de payer, ni le faire arrêter, de crainte qu'il ne se déclarât insolvable, et qu'il ne se moquât ensuite de ses créanciers. Quel siècle!

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE.

		Pages.
N° LXI.	Je cours les Boutiques.	1
LXII.	Le Remede violent.	15
LXIII.	Tattersall	27
LXIV.	Comment rester à Londres ? . . .	36
LXV.	Economie sordide	45
LXVI.	Folies de Jeunesse	55
LXVII.	Le Courage et les Dettes	62
LXVIII.	Une Diligence.	73
LXIX.	Trois Caractères.	82
LXX.	Donner et recevoir	90
LXXI.	La Valse	97
LXXII.	L'Esprit d'emprunt.	105
LXXIII.	Le Désœuvrement.	113
LXXIV.	Un Protecteur.	120
LXXV.	Changemens soudains	130
LXXVI.	Distinctions subtiles	138
LXXVII.	Confusion des rangs	146
LXXVIII.	Le Convive hors de son centre . .	153
LXXIX.	La Société philarmonique.	160
LXXX.	Le Bal d'enfans.	169
LXXXI.	La Conversation.	176
LXXXII.	Un Jour de pluie à la campagne. .	185
LXXXIII.	Le Chien Munito et le Cochon savant	194

Pages.

LXXXIV. Leçon pour la Jeunesse 206
LXXXV. L'Etre équivoque 213
LXXXVI. Une Séance du Parlement 220
LXXXVII. Les Banquiers. 235
LXXXVIII. Une Assemblée de Savans 249
LXXXIX. Une Fête écossaise. — Le Premier Jour de l'an. 260
XC. Bravoure et Discrétion écossaises. . 273
XCI. Nouveaux Ponts sur la Tamise. . . 285
XCII. Osborne et Betsy. 302
XCIII. Downing-Street. 313
XCIV. Les Radicaux 327
XCV. Les Chevaliers d'industrie. 337

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AÎNÉ.

LIBRARY
MAY 18 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DA
683
H55
t.3

L'hermite de Londres